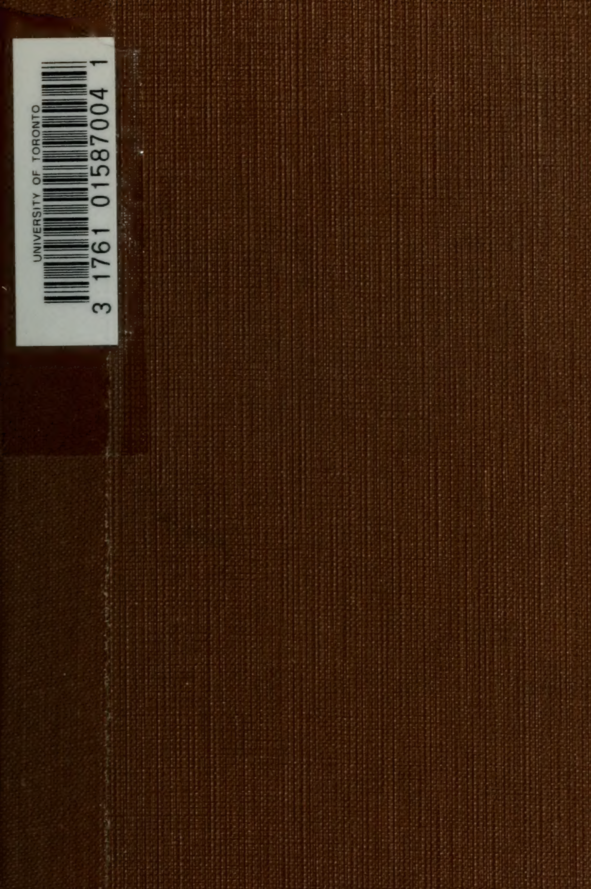

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01587004 1

Mrs. Copperbyl.
Hopperton Drive,
North [illegible]

STENDHAL ET LES FEMMES

JEAN MÉLIA

STENDHAL

ET

LES FEMMES

PARIS
CHAMUEL & Cie, ÉDITEURS
5, RUE DE SAVOIE,

1902

iv

DU MÊME AUTEUR

LE DERNIER RÊVE, pièce en un acte et en vers représentée au Théâtre national de l'Odéon, le 6 juin 1900 (294e anniversaire de la naissance de Corneille.)

PENDANT L'ENTR'ACTE, pièce en un acte et en prose représentée au Théâtre national de l'Odéon, le 21 décembre 1900 (261e anniversaire de la naissance de Racine.)

Pour paraître prochainement :

LES IDÉES DE STENDHAL.
STENDHAL ET SES COMMENTATEURS.


vi

A MON FRÈRE MICHEL MÉLIA

PRÉFACE

Lorsque Stendhal mourut, Romain Colomb, son fidèle ami et son exécuteur testamentaire, trouva, parmi les papiers laissés par l'auteur de la Chartreuse de Parme, *un projet de journal littéraire. Le prospectus, annonçant la prochaine publication de l'*Aristarque *ou* Indicateur universel des livres à lire, *portait la date du 24 février 1822*

Ce projet n'eut malheureusement pas de suite. Il est cependant curieux de le rappeler.

*L'*Aristarque *devait avoir en épigraphe cette devise :* « la vérité toute nue ». *D'après Stendhal, ces mots étaient tout un programme.*

Les rédacteurs du nouveau journal devaient mettre en pratique les qualités qu'ils s'étaient efforcés autrefois de porter dans leurs fonctions publiques, c'est-à-dire de l'intelligence, beaucoup de droiture, de franchise et de courage. Leur intention était de n'épouser aucun parti littéraire, et, dans les extraits qu'ils donneraient des livres nouveaux, « de faire disparaître l'auteur de l'extrait pour faire faire connaissance avec l'auteur du livre. »

Puisque leur devise était la vérité toute nue, *ils ne demandaient qu'une chose : avec un style simple pouvoir appeler un chat un chat, car ils estimaient qu'un journal, tel que le leur, « devait avoir horreur des phrases de plus de quatre lignes. » Stendhal ajoutait que ses collaborateurs et lui éviteraient « soigneusement toute espèce de pompe et d'emphase » et ne désireraient « qu'être utiles aux gens qui achètent des livres nouveaux, mais qui ne veulent acheter que ceux qui s'élèvent un peu au-dessus du vulgaire. »*

Il écrivait aussi cette phrase :

— Dans ce siècle de coteries, ils comptent uniquement sur leur sincérité pour tenir lieu des talents littéraires qu'ils n'ont pas.

J'ai rappelé ce projet de revue beyliste pour expliquer l'intention de ce livre : Stendhal et les femmes.

*
* *

Toute la vie d'Henri Beyle s'est passée à aimer. Que ce soit à Grenoble, sa ville natale, où son innocence même est parfois inconsciemment troublée, à Paris où il arrive avec la naïve conviction d'être un don Juan, ou que ce soit en Italie à l'âge d'homme, partout c'est le souvenir d'une femme qui l'obsède. Stendhal a ce privilège ou

cette désespérance, — lui-même n'a jamais su exactement quel nom donner à sa folie, — de voir son illusion ternie aussitôt remplacée par une illusion plus rose et plus souriante encore, de sentir que le baiser de la seconde maîtresse efface l'impression que lui laissa au cœur la précédente amante. Stendhal a cette joie, — ou cette torture — d'aimer, d'aimer encore, d'aimer sans cesse. Il aime tellement qu'il se complaît, pour que ses loisirs soient, eux aussi, comme parfumés d'amour, à narrer sur le papier le souvenir de ses maîtresses et leur beauté, les doux moments passés avec elles, leurs promenades, leurs caresses et jusqu'à leurs perfidies ou leurs trahisons.

Il était naturel qu'aimant ainsi et prenant plaisir à détailler les émotions de son cœur et les frissons de son corps, Stendhal en arrivât à vouloir expliquer ce qu'était l'amour pris en lui-même. Ce sujet devait le tenter. Comme l'esprit de Stendhal était par excellence la logique même, il fallait que sa description de l'amour eut en quelque sorte la valeur d'un raisonnement mathématique. Henri Beyle ne se gêne pas d'ailleurs pour dire qu'il a voulu faire de son Essai sur l'Amour *un livre qui eut toutes les apparences et toute la force d'un traité scientifique.*

Y a-t-il réussi ? Pour ma part, je crois que le livre a un défaut capital. C'est celui de ne te-

nir aucun compte des considérations morales. D'après Stendhal, l'âme n'est pour rien dans les choses d'amour. Le corps seul règne en maître. L'amour est une fièvre, et, comme la fièvre, l'amour naît, s'aggrave, s'affaiblit ou s'éteint de par lui-même. On ne peut pas avoir la volonté d'avoir ou de ne pas avoir de la fièvre. On ne peut pas avoir non plus la volonté d'avoir ou de ne pas avoir de l'amour. Pour parler net, l'amour ne serait qu'une impulsion physiologique dont les conséquences influeraient sur le cerveau. Il y a là un raisonnement trop étroit ou conçu avec trop de parti-pris.

En lisant tout ce qu'il m'a été possible de recueillir sur les maîtresses de Stendhal, le lecteur jugera d'après ses propres réflexions. Il verra que l'âme fut autant que le corps, — sinon plus parfois, — dans toutes les aventures d'amour de Stendhal.

Ce qu'il y a d'ailleurs de plus curieux, c'est que c'est seulement la volonté, — mais une volonté froide, raisonneuse et calculée, — qui entre en ligne de compte pour les héroïnes d'Henri Beyle, lorsqu'elles aiment.

Dans le salon de son père, où cependant elle a de nombreux admirateurs, Mathilde de la Mole regarde le nouveau venu, le plus humble d'origine, le plus chétif d'apparence, Julien So-

rel. Elle l'étudie, elle le préfère aux autres jeunes gens pour son énergie morale, pour ses qualités intellectuelles. C'est son cerveau, et non son corps, qui la pousse à se donner délibérément à Julien Sorel. Dans un autre de ses romans, à peine esquissé, et dont, pour les esprits qui ont le culte d'Henri Beyle, M. Casimir Stryienski eût la touchante et glorieuse idée de publier les fragments,—Lamiel,—*on peut encore voir la contradiction que je signale. La volonté, qui n'est rien dans la théorie d'amour beyliste, est tout pourtant dans la passion de Lamiel. Le curé a défendu à celle-ci d'aller se promener au bois. Elle y va avec un grand nigaud de paysan, Jean Berville. Lamiel veut savoir ce qu'est un baiser d'amour. Embrasse-moi, dit-elle à Jean Berville qui obéit en rougissant. Elle veut savoir ce que c'est que l'amour lui-même. Mais Jean Berville doit se rendre au marché. Elle décide que, pour l'avoir, elle lui remboursera le prix de sa journée. C'est ainsi que, vierge, Lamiel paie pour être possédée. Mais, dira-t-on, Lamiel est d'accord avec la théorie stendhalienne. Ce sont ses nerfs qui, à son insu, la poussent à aimer. Non, puisque Lamiel demeure étonnée de n'avoir rien senti et se plaint : « Quoi ! l'amour, ce n'est que ça ! Il vaut bien la peine de le tant défendre ! »*

*
* *

Ce titre, Stendhal et les femmes, *indique tout le plan de ce livre. Souvent même pour la clarté du récit, j'ai fait de nombreux extraits. Mais j'ai suivi le conseil d'Henri Beyle. J'ai fait disparaître l'auteur de l'extrait pour ne faire faire connaissance qu'avec Stendhal lui-même.*

*S'il y a certains passages qui choquent la pudeur d'âmes par trop candides, que l'on n'oublie pas, non plus, que, dans la mesure de mon possible, j'ai voulu faire mienne la devise que devait porter L'*Aristarque *en épigraphe. Lorsque l'on veut tout savoir d'un homme dont l'attention publique fut, à un moment, très occupée, il ne faut garder aucune restriction* La vérité toute nue ! *Nous étudions ainsi l'écrivain dans sa vie de chaque jour. Et s'il est vrai qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, il semble que, nous aussi, nous devenons plus familiers. Nous finissons par connaître cet homme dans sa grandeur et en même temps dans toutes ses faiblesses. Il n'est désormais aucun détail que nous puissions ignorer. Cet écrivain qui nous paraissait un esprit à part, un cœur étrange, après l'avoir vu souffrir ou s'amuser, l'avoir entendu rire ou pleurer, voici qu'il se dresse à nos yeux fait des mêmes aspirations et des mêmes fra-*

gilités que nous. C'est un homme comme les autres. Nous l'aimons alors autant d'une admiration de lecteur ou de disciple que d'une fraternelle amitié.

Cette amitié, Stendhal l'a dit, c'est un brevet de ressemblance.

Il nous est alors plus facile de parcourir l'œuvre toute entière de l'écrivain. Nous comprenons davantage la portée et le sens de chacun de ses livres. Tout est éclairé d'une nouvelle lueur. Cette lumière rejaillit sur notre esprit ou sur notre cœur. Une part de notre personnalité se fond dans celle de l'écrivain. Ou plutôt toutes les deux s'harmonisent. S'il n'en est pas ainsi, pourquoi honorons-nous les écrivains préférés du nom de maîtres? Pourquoi quelques-uns se plaisent-ils à élever, en communauté d'élite, une petite chapelle, intime, ignorée du gros public, d'où les profanes sont jalousement exclus, — une petite chapelle avec ses curés, son bedeau et ses fidèles, *comme certains ont déjà dressé pour le culte de Stendhal ?*

Aussi imitons-nous le maître.

Il nous a conseillé de mettre dans nos écrits de l'intelligence, beaucoup de droiture, de franchise et de courage. Quel est celui qui, dans son application, osera se discuter? Pour ma part, j'ai essayé de me conformer aux préceptes bey-

listes. J'ai voulu tout d'abord indiquer le caractère amoureux de Stendhal. Comme il fit pour Napoléon, j'ai tenté de faire pour lui, — j'ai fidèlement rapporté les détails les plus particuliers d'Henri Beyle, je suis allé jusqu'à ses notes physiologiques. J'ai réuni, en chapitres spéciaux, toutes les maîtresses qui ont troublé son esprit ou ses nerfs. J'ai évoqué depuis la sainte image de sa mère, Madame Henriette Beyle, jusqu'à l'esquisse aux contours malsains de la prostituée, abordée au sortir du théâtre ou recherchée dans un quartier lointain et mal famé de Londres.

J'ai ensuite parlé de l'Essai sur l'Amour. *J'en ai expliqué l'origine et la composition. J'ai analysé toute sa théorie, car il faut que tous ceux qui ont souffert d'amour ou qui souffrent encore la connaissent.*

Ils pourront faire d'utiles retours sur eux-mêmes. Ils compareront leurs sentiments avec ceux développés par l'auteur. Si, avant de porter un jugement définitif sur l'écrivain dont il est ici parlé, ils veulent s'en référer au livre tout entier de l'Amour, *j'estime que ma part d'analyste aura été féconde. Dans ma faible mesure, j'aurai pu rappeler enfin l'attention, qui s'en éloigne un peu aujourd'hui, du public sur l'admirable auteur de* la Chartreuse de Parme.

A l'heure actuelle, des hommes politiques à

la tribune du Parlement, ou des conférenciers dans le snobisme parfumé de petits théâtres, dissertent sur le problème de la femme. Ils se croient très hardis après avoir développé quelques aphorismes sur l'émancipation féminine. Certains vont jusqu'à parler de l'union libre. Dans tous ses livres, au hasard des chapitres, ou, capricieusement, en note au bas de la page, Henri Beyle s'est occupé de ces choses. Bien que ses idées sur la femme datent de 1820, elles conservent encore de nos jours l'étonnement que cause leur nouveauté, la force que leur implique la hardiesse habituelle de Stendhal. Celui-ci, d'esprit fier et d'âme indépendante, n'admet, durant toute sa vie, que la souveraineté de son propre jugement. Il a, par exemple, sur le mariage une théorie particulière. Il la développe dans les lettres qu'il adresse à sa sœur Pauline, avec la pensée qu'elle la mettra en application. C'est sur ces idées que j'ai essayé à mon tour de disserter en ce livre.

J'ai cru intéressant de m'occuper de ce Stendhal donjuanesque qui excita tant les calomnies des salons parisiens de la Restauration. Henri Beyle étonnait et scandalisait en effet tous ceux qui l'approchaient. Ce fut le motif pour lequel Madame de Lamartine, à Florence, refusa de le recevoir.

Enfin, j'ai négligé toutes les femmes d'ordre secondaire comme Marietta Valserra ou la Fausta de la Chartreuse de Parme, *la belle Amanda de* le Rouge et le Noir, *et les héroïnes des histoires italiennes, pour étudier spécialement celles qui furent les filles véritables du cerveau de Stendhal. Ce dernier a créé des modèles d'héroïnes que consacre déjà l'immortalité, car même lorsqu'elles dépassent la réalité, elles savent demeurer toujours très humaines et ne laissent jamais le lecteur indifférent. Vivre par la pensée avec les héroïnes de Beyle est une joie pour l'esprit.*

En terminant, qu'il me soit permis de remercier M. Casimir Stryienski. Celui-ci a été élogieusement appelé par M. Maurice Barrès : « l'homme d'affaires de la famille beyliste. » Manuscrits, souvenirs et documents, tout forme chez lui comme un dépôt sacré. Par amour pour l'écrivain dont il a publié les livres posthumes, — le Journal, Lamiel, Vie de Henri Brulard, Souvenirs d'égotisme, — *il m'a permis de consulter ce dépôt. Touchant et rare exemple de désintéressement littéraire! Grâce à lui, j'ai pu donner à ce volume plus d'attachement et plus de vérité.*

CHAPITRE PREMIER

Stendhal amoureux

On se rappelle ce passage de *Lamiel :*

— Un soir, nous dessinions sur la cendre du foyer les initiales des femmes qui nous avaient fait faire les sottises les plus humiliantes pour nos amours-propres ; je me souviens que c'est moi qui avais inventé cette *preuve d'amour*.

Ce qu'il transportait ainsi dans le domaine du roman, Stendhal l'avait déjà éprouvé lui-même.

C'était le 16 octobre 1832, à Rome. Stendhal errait le long du chemin solitaire qui domine le lac d'Albano. Sa mémoire se tournait mélancoliquement vers le passé. Alors, Henri Beyle revécut tous les souvenirs d'amour. La pensée alourdit sa langueur. Beyle arrêta sa promenade et s'assit sur le petit banc, derrière les stations du Calvaire dei Minori Menzali. Du bout de sa

canne, il traça sur la poussière les initiales des noms qui l'avaient occupé toute sa vie. Au fur et à mesure, comme de chers fantômes, passèrent devant ses yeux la petite amie d'enfance Victorine Bigillion ; celle qui causa ses premiers désespoirs, M[lle] Kably ; Mélanie Guilbert dont il fut tendrement chéri ; Métilde qu'il adora si douloureusement, et tant d'autres, Mina de Grisheim, Alexandrine Petit, Guila ou madame Azur !

Elles toutes ont rempli sa vie. La postérité doit leur en être reconnaissante. En faisant rêver ou pleurer Stendhal à des choses d'amour, espérer à la fois et aller jusqu'aux blasphèmes ou aux pires grossièretés, elles ont élargi sa pensée et son cœur. Parce qu'il a su ce qu'était l'amour, Henri Beyle a pu écrire *le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*. C'est Kably, Mélanie Guilbert, c'est Métilde et les autres amantes qui ont conduit Stendhal à l'immortalité.

*
* *

L'auteur d'*Armance* fut un amoureux précoce.

Tout jeune, après avoir quitté sa ville natale, il a le projet d'être à Paris un séducteur de femmes, un don Juan. Cette intention lui vient de sa première enfance, du jour où il réussit à prendre en cachette dans la bibliothèque paternelle la tra-

duction de Pline. Là, il lit l'histoire naturelle de la femme. Il s'empare aussi de plats romans datant de 1780 et qui sont pour lui « l'essence de la volupté. » Après toutes ces lectures, Henri Beyle déclare : — Je devins fou absolument, la possession d'une maîtresse réelle, alors l'objet de tous mes vœux, ne m'eut pas plongé dans un tel torrent de volupté.

Il aime de passion malsaine sa mère et ses tantes. Il va jusqu'à regarder trop indiscretement lorsque Madame Henriette Beyle saute par-dessus le lit de son fils pour atteindre plus vite le sien, ou lorsqu'en descendant de voiture Madame Camille Poncet laisse entrevoir sa peau blanche, à deux doigts au-dessus des genoux. A l'âge de treize ans il est troublé par la présence à ses côtés de la sœur d'un de ses amis, Victorine Bigillion. Il lui semble alors « incroyable de voir de si près cet animal terrible, une femme, et encore avec des cheveux superbes, un bras divinement fait quoiqu'un peu maigre et enfin une gorge charmante souvent un peu découverte, à cause de la chaleur. »

Durant ses premiers mois de séjour à Paris, il conserve cette idée fixe : une jolie femme tombe dans quelque danger, c'est lui qui la sauve et la jolie femme s'éprend d'amour, il devient son amant. Mais combien vaine est cette idée !

Stendhal veut alors connaître la femme, des femmes. Hélas ! il ne voit en elles que des sens et de la vanité. Il les avait cependant toutes imaginées sensibles.

Dans sa déception, il écrit à son ami Edouard Mounier :

— J'en suis à regretter de m'être formé une chimère que je cherche depuis cinq ans. Je veux employer toute ma raison pour la chercher et elle revient toujours. Je lui ai donné un nom, des yeux, une physionomie ; je la vois sans cesse ; je lui parle quelquefois, mais elle ne me répond pas ; et, comme un enfant après avoir embrassé une poupée, je pleure de ce qu'elle ne me rend pas ses baisers. Je vois qu'actuellement il n'y a plus de grandes choses qui puissent me distraire de cet état affreux de brûler sans cesse pour un être qui n'existe pas ou qui, s'il existe par un hasard malheureux, ne répond pas à ma passion...



Henri Beyle fut aussi un sentimental.

Lorsqu'il se trouva pour la première fois à Paris, la grande ville lui déplut. C'est qu'il se sentait profondément seul. Il laissait au pays natal la petite amie d'enfance ; il était privé de son sourire et de son regard. Dans Paris, il ne manquait à Beyle qu'un cœur aimant.

Ses camarades d'école avaient beau lui parler alors « des pierreuses, des filles à deux sous » que l'on pouvait posséder « sur les pierres de taille, à deux cents pas de la porte de notre maison », ils avaient beau lui exagérer la corruption de ces prostituées, le jeune Henri Beyle en ressentait un immense dégoût. Et il affirme : — Les filles me faisaient horreur. Quoi de plus simple que de faire comme aujourd'hui, prendre une jolie fille pour un louis, rue des Moulins ?

Ce sentimentalisme ne diminua pas avec l'âge.

Stendhal a aimé Angela Pietragrua en 1800. Il conserve d'elle un souvenir qui fait qu'à travers onze années Beyle garde au fond de son cœur, non pas de la fidélité, puisqu'il fréquente d'autres femmes, mais une sorte de constance. En 1811, il revoit Angela Pietragrua et l'émotion oppresse sa gorge, fait monter des larmes à ses yeux.

Quelque temps avant sa mort, vivant à Civita-Vecchia, quoique désillusionné par la solitude et la souffrance, par toute sa vie d'élans exaspérés vers l'objet de son culte, un cri suprême s'échappe de son cœur, il le murmure à son vieil ami Romain Colomb : J'étais triste de n'avoir rien à aimer !

*
* *

De dix-neuf à vingt-deux ans Beyle a beau

coup aimé. Il était à la fois timide et fier. Il fréquentait à Milan le salon de Madame P... qu'il adorait. Mais il se sentait méconnu. Et puis il manquait d'argent et son habit était décousu. On pense quelles journées maussades s'écoulaient pour le jeune Henri Beyle. Ces trois années-là, c'est-à-dire l'époque où son tempérament a été « le plus vif », Stendhal les a passées sans femmes.

Plus tard, en 1811, il écrit que si, alors, il avait eu un ami, il aurait été du devoir de celui-ci de le jeter dans les bras d'une maîtresse. Mais il n'en a pas été ainsi. C'est probablement à cette privation de femmes qu'il doit son extrême sensibilité.

Aussi adore-t-il « à la folie une robe bien faite. » C'est pour lui la volupté.

Ou bien, lorsque cela lui est possible, en voyage, à l'hôtel, par exemple, aime-t-il, avant de se coucher, de guetter la chambre d'une femme. Il a, à ce moment, l'espérance de voir en cachette une partie de son corps. Et Stendhal d'avouer : — Telle femme qui, toute entière dans son lit, ne me ferait rien, me donne des sensations charmantes, vue en surprise, elle est alors naturelle, je ne suis pas occupé de mon rôle et je suis tout à la sensation.

*
* *

Beyle a d'autres idées particulières sur les

femmes qui devraient le tenir à l'écart de toute passion.

Le sentiment doit être le principal guide chez la femme. Si elle n'en a pas, il faut qu'elle fasse semblant d'en avoir et de tout faire par lui. A ce sentiment doit s'ajouter cet élément essentiel, la finesse. Ainsi les actions féminines n'auront point l'air *enchaînées* qu'on leur suppose. Elles paraîtront d'une aimable inconséquence. Alors la femme plaira.

En outre, d'après sa propre logique, Stendhal ne devrait que rarement aimer : « La curiosité entre pour beaucoup dans l'amour ; moi à qui le dessin a donné l'habitude de chercher le nu sous les vêtements et, de me le figurer nettement, je suis donc moins susceptible d'amour qu'un autre. »

*
* *

Aussi Stendhal se croit-il fort et se permet-il de donner des conseils.

Lorsque l'on se trouve seul avec une femme, il faut tenter l'*abordage*. C'est un devoir, d'autant plus qu'il y a toujours grande chance de prendre la femme d'assaut. L'avoir, c'est ce qu'on lui doit d'abord, à la femme. Qu'importe si ce n'est guère possible pour certaines. « La chance d'un sur dix vaut bien la peine d'essuyer neuf rebuffades. »

Que faut-il faire pour essayer cet abordage? Oh! la tactique est bien simple :

L'on se donne cinq minutes pour se préparer à dire : je vous aime. Puis il faut avoir la volonté de briser la glace, de faire l'aveu de n'importe quelle façon. Autrement l'on devra se juger un lâche et être pour soi-même un objet de mépris.

*
* *

Seulement lorsqu'il est aux prises avec la réalité, Stendhal n'applique pas ses propres conseils.

En matière d'amour, il est la timidité même.

Cette timidité lui vient tout d'abord de sa délicatesse. Celle-ci est excessive. Henri Beyle reconnaît lui-même que l'inflexion d'un mot ou qu'un geste qui passe inaperçu aux yeux des autres suffit pour le mettre au comble du bonheur ou du désespoir.

Elle lui vient aussi du trouble qu'il ressent dès qu'il se trouve en face de l'être aimé. Lorsqu'il fréquente Louason, par exemple, il a certes le désir de la posséder. Il se forge bien des plans de conduite, d'être souriant et causeur, d'accabler Louason de caresses, de lui prouver enfin qu'il n'est pas un homme ordinaire. Mais il n'ose pas. Il est devant elle, comme il lui arrive d'ailleurs d'être devant les autres femmes, silencieux

et peu aimable. Son moi a disparu ou plutôt s'est transformé en l'être aimé. C'est ce quifait que, même malgré lui, Beyle n'est jamais blasé sur les choses d'amour.

Quand il sent qu'il peut vaincre enfin sa timidité native, l'audace lui manque encore parce qu'il n'a pas d'argent en poche. Ah ! s'il était riche, il lui semble qu'il serait facile d'avoir des prétentions. Mais il se plaint en songeant à une femme : « Si j'avais de l'argent, je l'aurais eue aujourd'hui, cela est certain, et ma journée aurait peut-être été charmante au lieu d'être toute triste. »

On comprend alors qu'Henri Beyle n'ait guère possédé beaucoup de femmes parmi toutes celles qu'il a désirées. On comprend aussi que, la crainte l'éloignant de l'une, il se soit encore pris à espérer et soit allé à une autre femme.

Il est néanmoins profondément sincère dans toutes ses affirmations. Il faut le croire lorsqu'il affirme que, dans tout ce qui l'environne, il n'y a de vrai que son amour.

Et les deux phrases qu'il a écrites ont naturellement ici leur place :

— L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux...

— L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires ou plutôt la seule...

*
* *

A dix-sept ans, alors que « pour le physique il était comme une jeune fille de quatorze ans », Stendhal est soldat et prend part à la campagne d'Italie.

Le soldat « rapporte son innocence de Paris. » L'auteur de *la Vie de Henri Brulard* confesse : —

« Ce n'était qu'à Milan que je devais me délivrer de ce trésor ; ce qu'il y a de drôle, c'est que je ne me souviens pas distinctement avec qui. La violence de la timidité et de la sensation a tué absolument le souvenir. »

*
* *

Vouloir, c'est avoir le courage de s'exposer à un inconvénient, a dit l'auteur des *Mémoires d'un touriste*.

Nous voulons tout dire sur Stendhal amoureux. Ayons donc le courage de nous exposer à cet inconvénient de froisser les âmes trop prudes. C'est d'ailleurs une sorte de pathologie d'amour que nous exposons ici. Alors, froisserons-nous vraiment ?

Henri Beyle eut toute sa vie « un dégoût mortel pour les femmes honnêtes et l'hypocrisie qui leur est indispensable. »

C'est sans doute cet état d'esprit qui le fait

aller à toutes approbations. Telle celle-ci : — Il y avait une jolie femme dans cette société, Madame B...; mais elle faisait l'amour avec un autre point d'interrogation noir et crochu, mademoiselle de M...; et, en vérité, j'approuve ces pauvres femmes.

*
* *

Stendhal, qui fut longtemps soldat, a la tête remplie d'expressions militaires. Il se sert d'elles pour les faits d'amour.

Il appelle donc *victoire* la possession complète de la femme qu'il aime.

Eh bien! ses *victoires* ne lui ont pas fait « un plaisir qui fut la moitié seulement du profond malheur que lui causaient ses défaites. »

Puisque nous sommes dans ces détails, allons encore plus avant.

Henri Beyle nous confesse qu'à l'âge de cinquante-deux ans, il ne peut plus exercer beaucoup de victoires. Ce n'est pas qu'il soit moralement blasé. Mais « le physique comme de raison est considérablement émoussé, au point de passer très bien quinze jours ou trois semaines sans femme ; ce carême-là ne le gène que la première semaine. »

*
* *

Une des plus curieuses aventures qui lui soit

arrivée est certainement celle de juillet 1824. C'est à la campagne que Beyle a des amours, chez madame X... Il est surpris chez elle et obligé de se cacher dans une cave. Il y demeura trois jours. « Là, Madame X... le pourvoyait de nourriture et de tout ce dont il pouvait avoir besoin. Madame X... vidait elle-même la chaise percée et faisait tout le reste du ménage... »

*
* *

Parce que le principal personnage de son roman, *Armance*, Octave de Malivert est un jeune homme frappé d'impuissance, et parce que, dans son livre, *de l'Amour*, il a longuement parlé des *fiasco*, on a accusé Stendhal d'être un *babilan*.

Francisque Sarcey est du nombre de ces accusateurs.

Il est vrai que Stendhal a écrit que le *babilanisme* rendait timide, — et c'était justement son cas. Il a encore écrit : « Les gens sages diront : Que diable ! Quand on est *babilan* on ne se marie pas. » — et Beyle ne s'est jamais marié.

En outre, à propos des *fiasco*, Beyle a donné cette explication :

— Si l'âme est occupée à avoir de la honte et à la surmonter, elle ne peut pas être employée à avoir du plaisir ; car, avant de songer au plaisir

qui est un luxe, il faut que la *sûreté*, qui est le nécessaire, ne courre aucun risque.

Stendhal n'eut que très peu cette *sûreté*. Il ne fut à la vérité qu'occasionnellement *babilan*. Il ne se gêne pas d'ailleurs pour en faire l'aveu. C'est que, auprès des femmes qu'il n'aime pas, il est « presque indifférent et surtout sans vanité. » Cela lui est arrivé en 1821 avec une nommée Alexandrine. C'est que, pour les femmes dont il est épris, il est vif et passionné jusqu'au premier froid. « Alors de la folie de seize ans, je passe en un clin d'œil au machiavélisme de cinquante ans et, au bout de huit jours, il ne reste plus rien que *glace fondante*. » Cela lui est arrivé en mai 1832 avec lady Angelica.

Henri Beyle eut, de son vivant, renommée de *babilan*, jusqu'au jour, comme on le verra plus loin, où Madame Azur, en rendant compte de ses faits et gestes, lui fit perdre cette fâcheuse réputation.

Menta elle-même aurait pu témoigner. N'écrivait-elle pas, en effet, à son amant :

« Quant aux tours de force d'un certain genre, j'en profite, mais ne les estime point et je te jure qu'il me semble que c'est parce que tu as été trop sublime sous ce rapport que je me suis sentie du refroidissement. Il m'a semblé que c'était une manière trop vulgaire de me prouver ta tendresse. »

*
* *

Il semble que cette triste renommée ne suffisait pas pour déconsidérer Stendhal. L'auteur des *Promenades dans Rome* avoue lui-même, en s'en défendant, que longtemps on le prit pour un monstre, — un monstre d'immoralité ! Et comme dans les salons qu'il fréquente il a des jaloux, un de ses ennemis, M. de Perret, raconte chez M. de Tracy, tout en les travestissant odieusement, ses relations avec madame Pasta. Entre cette actrice et Beyle cependant, il n'y eut jamais que des rapports d'amitié, ce qui n'empêcha pas les hôtes du salon de la rue d'Anjou de se montrer scandalisés.

Mais pour que « le monstre d'immoralité » fut encore plus disqualifié, aux racontars on ajouta des calomnies. Comme il questionnait une faible femme, Céline, qui avait bien voulu de lui et qui croyait s'attirer ses sympathies en ne lui célant aucune chose, Henri Beyle en arriva à connaître ce que l'on disait de lui, — et c'était : « Ah ! voilà M. Beyle qui a un habit neuf ; on voit que Madame Pasta vient d'avoir un bénéfice ! »

Stendhal, malgré son parti-pris de ne s'étonner de rien au monde, écrit avec amertume : On n'a pas idée des propos atroces que l'on apprend !

* * *

Cependant l'homme qui occupa ainsi l'esprit de tous ceux qui l'approchèrent n'était point beau.

Ce qu'il avait de mieux, dit Romain Colomb, c'était la main, et pour attirer l'attention sur elle, il tenait ses ongles démesurément longs ; en 1834, M. Jalley, faisant à Rome la statue de Mirabeau obtint de Beyle la permission de dessiner sa main, pour la donner au prince des orateurs, ce qui le flatta singulièrement, car chacun sait que Mirabeau avait la main très belle. Le Mirabeau de M. Jalley figura à l'exposition au Louvre en 1835 ; il est à la Chambre des députés.

Déjà lorsqu'il était enfant, son oncle le plaisantait sur sa laideur. « Il paraît, écrit plus tard Henri Beyle, que j'avais une tête énorme et que je ressemblais au Père Brulard, un moine adroit et bon vivant. »

Nous savons qu'il avait le front aimable, l'œil vif et perçant, mais que son cou était court, ses épaules larges et légèrement arrondies, son ventre développé et proéminent et ses jambes courtes.

Par là, on est amené à penser au dernier dessin d'Henry Monnier qui nous donne un Sten-

dhal ventru, au visage de boule dogue et cachant sa calvitie grâce à quelques cheveux soigneusement ramenés en avant.

Enfin Berlioz, qui l'a connu à Rome, nous dit que Beyle était un petit homme au ventre arrondi et au sourire malicieux qui voulait avoir néanmoins l'air grave, — et Charles Monselet de dépeindre d'un mot Stendhal : il a le visage d'un droguiste!

Lui-même, se décrivant sous le nom de Roizard, ne se gêne pas pour déclarer que ses traits étaient grands, point beaux, extrêmement mobiles.

Mais Beyle, assure Colomb, se consolait en pensant que les qualités de l'âme, l'esprit, le naturel, font disparaître la laideur, quand elle est sans difformité.

Comment se fait-il alors qu'il fut surtout « un homme à si bonnes fortunes, » que, même quelques mois avant sa mort, « il mettait à contribution toutes les ressources de l'art pour corriger ou dissimuler les torts de la nature envers lui, comme les traces de la marche du temps, » et que « le cigare à la bouche, le chapeau légèrement sur l'oreille et la canne à la main, il se mêlait aux *beaux* du boulevard des Italiens? »

N'oublions pas cette prophétie de son grand-

père, homme du monde, à Beyle tout enfant et déjà rempli d'esprit : « Tu es laid, mais personne ne te reprochera jamais ta laideur. »

C'est que Stendhal avait dans sa conversation un charme au plus haut point persuasif, et qu'il frappait l'imagination des femmes par le caractère curieux et changeant, jamais banal, de son existence.

Il plut aussi à celles qui le connurent par son extrême sensibilité : un mot l'attendrissait parfois jusqu'aux larmes. Dans ces moments, par la vivacité de son esprit, par l'imprévu de ses saillies, il parvenait à « électriser » ses auditeurs. Georges Sand même, qui voyagea avec lui de Lyon à Avignon, n'a-t-elle pas soin d'insister sur son esprit brillant et sa conversation agréable, si bien qu'elle lui trouve la physionomie très fine et se plaît en sa compagnie ?

Toutes les femmes, d'ailleurs, malgré sa laideur, se plaisent avec lui et toutes disent de lui ce que l'une d'entr'elles lui écrivait en 1824 : « Non qu'il me soit révélé que tu sois possesseur de ces gros mérites qui accompagnent généralement les larges épaules, mais tu as dans certains moments une grâce, une tendresse !... »

Et Stendhal est le vrai triomphateur au pays de la passion, car les femmes subissent continuellement son charme et semblent encore l'im-

plorer par la voix de l'une d'elles : « Physiquement je n'ai pas besoin d'un amant, c'est même une superfluité dangereuse pour ma santé, mais j'ai le désir, le besoin d'être aimée ! »

*
* *

Stendhal fut blessé dans son sang et sa chair.

Déjà, en 1826, Madame X..., écrivait de la campagne à Henri Beyle pour lui avouer sa crainte d'être, à cause de lui, victime « d'une maladie contagieuse. » Si elle était ainsi contaminée, elle lui déclarait que jamais plus elle ne le reverrait. « Adieu, mauvais libertin ! » et les lettres se terminaient en reproches amers.

Ce doute de mauvaise maladie nous est confirmé par Stendhal lui-même, au moment où il sollicite une place de consul. Le 24 mars 1830, il écrit de Trieste à son ami de Mareste pour lui expliquer pourquoi il veut être nommé à Palerme, Naples ou Cadix et non dans une ville du Nord. « Je ne spécifie rien, je sens de plus en plus que la chaleur est pour moi, avec mes quarante-sept ans et le *mercure passé*, — c'est Stendhal qui souligne ces mots, — un élément de santé et de bonne humeur. »

Deux ans après, comme il était à Rome et que pour occuper ses loisirs il écrivait le journal de

ses onze dernières années, Stendhal a soin de rappeler ce souvenir :

— Quoiqu'ancien officier de cavalerie et quoique j'ai passé ma vie à tomber de cheval, j'ai horreur des chutes sur des pierres roulantes et cédant sous le poids du cheval. Le courrier avec lequel j'étais, finit par m'arrêter et me dire que peu lui importait de ma vie, mais que je diminuerais son profit et que personne ne voudrait plus venir avec lui quand on saurait qu'un de ses voyageurs avait roulé dans le précipice : — Hé quoi ! n'avez-vous pas deviné que j'ai la V...? lui dis-je, je ne puis pas marcher.

Nous pouvons même caractériser quel fut le genre de cette maladie, grâce aux renseignements que nous a laissés Romain Colomb, le grand ami d'Henri Beyle. Stendhal eut le système cérébral profondément affecté par de fortes migraines qui, dans tout l'organisme, occasionnèrent « des accidents bizarres. » Puis, il fut sujet à des amnésies partielles, c'est ainsi que, par moment, les mots les plus usuels faisaient défaut à sa mémoire, Parfois la langue refusait à se mouvoir et Stendhal ne pouvait parler. Peu à peu tous ces symptômes devinrent apoplectiques et, pour le malheureux auteur de *la Chartreuse de Parme*, il en résulta un grave affaiblissement des forces physiques et morales

et un « ramollissement » dans tout son caractère.

Il paraît donc qu'Henri Beyle fut victime des derniers accidents d'une syphilis cérébrale.

Celle-ci détermina une attaque d'apoplexie. Stendhal en fut frappé, le mardi 22 mars 1842, à sept heures du soir, non loin du boulevard, à la porte même du ministère des Affaires étrangères qui se trouvait alors rue Neuve-des-Capucines. On le transporta dans une boutique et, après les premiers soins, dans son logement de la rue Neuve-des-Petits-Champs, sans qu'on put obtenir de lui une parole ou un geste. Le lendemain, à deux heures du matin, il mourut sans souffrance, à lâge de cinquante-neuf ans, un mois, vingt-huit jours.

Et le vœu que Stendhal avait autrefois formulé revient à la mémoire : « Mourir d'apoplexie au coin d'une borne !.... »

Rappelons enfin qu'une fois il avait annoté comme un pressentiment ironique et lamentable, alors qu'il se sentait seul sur la terre : « Je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue quand on ne le fait pas exprès !..... »

CHAPITRE II

LES FEMMES QUI TROUBLÈRENT STENDHAL

Madame Henriette Beyle. — Mesdames Camille et Séraphie Gagnon

Dans la préface de la *Vie de Napoléon*, Stendhal écrivait :

« Tout le monde avoue que l'homme qui raconte doit *dire la vérité clairement*. Mais pour cela il faut avoir le courage de descendre aux plus petits détails. C'est là, ce me semble, le moyen unique de répondre à la défiance du lecteur. Loin de redouter cette défiance, je la désire et la sollicite de tout mon cœur. »

Quelques lignes plus haut, Henry Beyle s'exprimait aussi de cette façon :

« Comptant sur l'indulgence du lecteur, je ne garde point toutes les avenues contre la critique ; les hypocrites m'accuseront probablement de

manquer de morale, ce qui n'augmentera nullement la dose de mépris que j'ai pour ces gens-là. »

Il était utile de transcrire ici ces deux extraits, car, ayant à parler sur les femmes que l'auteur de *l'Amour* désira passionnément, il faut tout d'abord nous occuper de sa mère, Madame Henriette Beyle, née Gagnon, et de ses tantes, Mesdames Camille Poncet, née Gagnon et Séraphie Gagnon.

Oui, Beyle, certains jours, aima sa mère d'un amour qui n'avait rien de filial. Hâtons-nous de dire que Madame Henriette Gagnon fut étrangère à ce sentiment et qu'elle l'ignora toujours.

Madame Beyle était une femme charmante qui avait de l'embonpoint et qui était en état de fraîcheur parfaite, seulement elle n'était pas assez grande. Son visage était fort joli. Une noblesse était dans tous ses traits. Elle mourut en couches, âgée de vingt huit-ou trente ans.

C'est vers sa sixième ou septième année que Stendhal aima sa mère d'amour. Il faut ajouter, dit-il, que « j'étais pour ce qui constitue le physique de l'amour comme César serait, s'il revenait au monde, pour l'usage du canon et des petites armes. Je l'eusse bien vite appris et cela n'eut rien changé au fond de ma tactique. »

Comme la mère adore son enfant et qu'elle l'embrasse souvent, le précoce amoureux lui

rend les baisers « avec un tel feu qu'elle était comme obligée de s'en aller. » Il les prodigue à la gorge de préférence, il choisit aussi les endroits où il n'y a point de vêtements. Il s'enhardit même. Bien des années après, Stendhal écrit sans oser achever : — Un soir, comme par quelque hasard on m'avait mis coucher dans sa chambre par terre, sur un matelas, cette femme vive et légère comme une biche sauta par-dessus mon matelas pour atteindre plus vite à son lit...

Il est jaloux de son père, lorsque celui-ci vient interrompre ses baisers à sa mère. Cette jalousie demeure longtemps encore au fond de son âme. Elle se réveille plus tard lorsqu'une des tantes de Beyle apprend à son neveu que Madame Henriette Gagnon n'eut pas d'inclination pour son mari. Cette nouvelle le comble d'aise à ce point qu'il ne peut garder tout son bonheur pour lui et qu'il va le raconter à sa vieille servante, Marion. Peut-être est-ce là le point de départ de la haine que Stendhal devait à jamais témoigner à son père.

Mais l'amour pour Madame Henriette Beyle ne s'éteignit jamais. Bien qu'il s'en juge « aussi criminel que possible », Stendhal y songe encore avec une vive émotion, quarante-cinq ans après. En 1832, dans le calme de sa vie à Civita-Vec-

chia, et l'idée lui étant venue de fixer sur le papier jusqu'aux souvenirs de son enfance, sa mémoire et son cœur se retournent vers sa mère, l'être qu'il a aimé « le plus au monde. » Il fait l'aveu de cette précoce et étrange passion. Peut-être était-ce une des causes de l'attachement filial si violent, si débordant, que l'amour finissait par perdre toute notion de parenté. Le fils oubliait à la fin dans son trouble la mère en l'être adoré. Beyle en est si attendri que lorsqu'il en retrace le souvenir à l'âge de cinquante ans, lui, l'athée qui sans cesse considéra Dieu tel qu'un ennemi personnel, qui ne crut jamais en un autre monde, pour une fois, une seule, n'a en l'esprit aucune matérialiste certitude, il écrit : « Ma mère ne peut s'offenser de la liberté que je prends avec elle en révélant que je l'aimais ; si je la retrouve jamais, je le lui dirais encore. »

Henri Beyle désira aussi Madame Camille Poncet, mariée à son oncle, M. Gagnon. Il est alors âgé d'environ huit ans. Madame Camille Gagnon est une grande personne. Elle est fort belle et a un caractère très doux. Le précoce amoureux est en respect devant la beauté de sa tante. Il la dévore des yeux. Il n'ose presque pas parler. Madame Camille Poncet est pour lui « un objet du plus ardent désir. » Ce désir s'enflamme d'autant plus que, comme sa tante des-

cend d'une charrette ouverte, près de Pont de Claix, le futur auteur de la *Chartreuse de Parme* a un instant entrevu « sa peau blanche, à deux doigts au-dessus des genoux. »

Cette même passion est enfin ressentie au sujet de Madame Séraphie Gagnon, une autre de ses tantes. Mais ce sentiment devient alors de la luxure. Madame Séraphie Gagnon et Henri Beyle se détestent si cordialement que Stendhal « se jette à genoux pour remercier Dieu de cette grande délivrance » qu'était la mort de cette tante.

Or, celle-ci, de son vivant, avait l'habitude de sortir, le matin, dans le clos, les jambes nues. Beyle avoue qu'il est emporté par le diable. La vue des jambes de sa plus cruelle ennemie trouble ses nerfs. Beyle ne refuserait pas d'être amoureux de madame Séraphie Gagnon. C'est que cette âcre volupté ne serait autre chose qu'un « plaisir délicieux à serrer dans mes bras cette ennemie acharnée. »

Telles furent les premières passions de celui pour qui l'état habituel de la vie fut d'être un amant malheureux.

MADEMOISELLE KABLY

Le théâtre de Grenoble était « une infâme salle de spectacle » où régnait une mauvaise odeur. Mais lorsque l'on y représentait *Claudine* de Florian, *le Traité nul* de Gaveau ou *l'Epreuve villageoise* de Grétry, il s'embellissait, ces soirs-là, d'un charme et d'un parfum très doux. C'est que sur la scène jouait Mademoiselle Kably.

Celle-ci était jeune, assez grande et bien faite. Son visage était joli, sérieux et souvent mélancolique. Son nez était aquilin, sa taille svelte. Mademoiselle Kably, nous apprend enfin Stendhal, avait encore la maigreur de la première jeunesse.

Or, il y avait toujours au parterre, debout, un enfant qui la contemplait de ses grands yeux noirs. Il y prenait un si tendre intérêt qu'il devait bientôt devenir amoureux de l'actrice. C'était Henri Beyle.

L'amour trouble les yeux de l'enfant. Il n'y a

rien de commun ou de plat du moment que Mademoiselle Kably est sur la scène. L'amour transporte son âme. Parce qu'il adore la jeune actrice, Beyle trouve admirable la musique que l'on entend au théâtre de Grenoble, c'est à partir de cette époque que le futur écrivain de la *Vie de Rossini* commence à avoir pour la musique la plus forte passion.

Il n'y a donc désormais que la jeune atrice qui compte au monde pour Stendhal. Il n'y a qu'un événement désirable : celui de la voir jouer.

Aussi lorsqu'il entend prononcer le nom de celle qui est la cause de tout cela, le jeune Henri Beyle est-il ému. « Comme une tempête est dans mon sang. » Mais il faut que ce nom soit dit avec déférence. Quel sentiment d'horreur ou de haine si quelqu'un murmure : *la* Kably ! Et ce mot de Kably est aussi doux à lire qu'à entendre : « J'allais succesivement lire ce nom chéri à trois ou quatre des endroits auxquels on affichait ; les caractères un peu usés du mauvais imprimeur qui fabriquait cette affiche devinrent chers et aimés pour moi, et, durant de longues années, je les ai aimés, mieux que de beaux. »

Ayant vu le nom, il désirait voir d'aussi près la personne. Un jour, c'est probablement l'action la plus brave de sa vie, pense Stendhal même,

il s'enhardit jusqu'à demander l'adresse de Mademoiselle Kably.

— Rue des Clercs, lui répondit-on

Lorsqu'il se sentait la même hardiesse au cœur, il s'aventurait vers la demeure de Kably. Mais peu à peu son audace faiblissait. L'émotion s'emparait de lui. Ah! si Mademoiselle Kably apparaissait tout à coup, quel sentiment d'ivresse, de gaîté ou de larmes ne le ferait-il pas défaillir! Cette idée de la voir soudain l'effrayait de plus en plus. Il ne se sentait plus le désir de la rencontrer. Il poussait enfin un soupir de délivrance lorsqu'arrivé au bas de la rue, il était sûr que, cette fois, il ne la verrait pas.

Mais il était dit qu'il la rencontrerait. Ce fut un matin, par l'allée des marronniers, au Jardin de Ville. Il se promenait seul et songeait à l'actrice peut-être admirée la veille au théâtre. Et voici qu'il l'aperçoit, errante sur la terrasse! Le jeune amoureux se trouble. Il s'enfuit. « Le bonheur de la voir si près, à cinq ou six pas de distance était tropgrand, il me brûlait et je fuyais cette brûlure, peine fort réelle. »

Jamais amoureux ne fut plus puéril à la fois et plus touchant. Lorsque Mademoiselle Kably quitta le théâtre de Grenoble, Henri Beyle n'eut de longtemps l'envie d'assister à un spectacle. Son cœur fut si bien endolori qu'il hésita fort

avant d'aimer une petite amie d'enfance, Mademoiselle Victorine Bigillion. Mais sa pensée garda de la très chère comme un pieux souvenir.

Quelques années après, tandis qu'il était soldat et cheminait en Italie, auprès des chevaux, il lui arriva de causer avec son capitaine des choses inoubliées de son enfance. Il parla du bonheur éprouvé en l'admiration de Kably. Le capitaine répondit « par des plaisanteries grossières sur la facilité des mœurs des actrices. » Le soldat fut froissé dans toute sa tendresse. Il eut bien l'idée de provoquer son chef en duel. Seulement, c'était l'impossible même qu'il imaginait....

Et la joie d'avoir rappelé les anciens souvenirs laissa place à la mélancolie.

MADEMOISELLE VICTORINE BIGILLION.

Vous vous souvenez de l'explication que donna Stendhal en matière d'amour du mot *cristallisation.* « C'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. »

L'auteur des *Promenades dans Rome* eut une fois le cœur cristallisé en sa première jeunesse. Cette cristallisation dura jusque vers la vingt-deuxième année. L'objet aimé s'appelait Mademoiselle Victorine Bigillion.

Lorsqu'il la connut, grâce à François Bigillion qui était son ami de collège, Stendhal avait treize ans. Victorine était toute aussi jeune.

Le jeune Henri Beyle remarqua simplement d'abord que Victorine était plutôt laide que jolie, mais qu'elle était en même temps une piquante et bonne fille. La fraîcheur de son visage s'harmonisait avec la fenêtre à croisillons de l'appartement. Beyle était touché de cet agré-

able accord. Mais bien qu'il vit de près l'enfant « avec des cheveux sombres, un bras divinement fait quoiqu'un peu maigre et enfin une gorge charmante, souvent un peu découverte à cause de l'extrême chaleur », Stendhal n'avait aucune envie d'en devenir amoureux. C'est que son cœur était encore endolori d'amour pour Mlle Kably. Il ne voulait plus éprouver, pour une autre femme, les sentiments de naguère, car il trouvait que « l'amour était une chose sérieuse et terrible. »

Cependant il chérissait la compagnie de Victorine. Il lui était facile de demeurer long temps avec elle. Mlle Bigillion jouait avec ses frères et avec Stendhal sans se douter aucunement de leur différence de sexes. Ils formaient ensemble une jeune et joyeuse société. « Nous vivions comme de jeunes lapins jouant dans un bois, tout en broutant les serpolets. Mlle Victorine était la ménagère. Elle avait des grappes de raisin séché dans une feuille de vigne serrée par un fil, qu'elle me donnait et que j'aimais presque autant que sa figure charmante. Quelquefois je lui demandais une seconde grappe et souvent elle me refusait, disant : Nous n'en avons plus que huit et il faut finir la semaine. »

Cette société se prolongeait parfois assez tard.

Beyle assistait au souper des frères et de la sœur. On était assis autour d'une table en noyer couverte d'une nappe de toile écrue. Les Bigillion n'étaient pas riches. Ils ne mangeaient que du pain bis. Cela semblait incompréhensible au jeune Beyle habitué à n'avoir que du pain blanc. Mais il oubliait bien vite ce détail. Il était heureux d'être auprès de Mlle Victorine.

Aussi en faisait-il volontiers sa confidente. Il lui racontait les misères qu'il supportait de la part de sa tante, Madame Séraphie Gagnon. Comme Victorine avait de l'esprit et réfléchissait beaucoup, elle sermonait son compagnon en lui disant qu'il avait un mauvais caractère et allait jusqu'à refuser de le croire. C'était un motif de nouveau chagrin pour le jeune homme. Mais Beyle supportait cette peine sans fâcherie et toujours, dans son besoin d'amitié, il retournait auprès de Victorine.

Mais un fait survint qui bouleversa l'esprit du jeune Beyle.

Voici comment le raconte l'auteur de la *Vie de Henri Brulard :*

« J'eus l'imprudence de nommer cette famille (les Bigillion) un jour en soupant avec mes parents. Je fus sévèrement puni de ma légèreté. Je vis mépriser, avec la pantomime la plus expressive, la famille et le père de Victorine.

— N'y a-t-il pas une fille ? Ce sera quelque demoiselle de campagne ?

Je ne me rappelle que faiblement les termes d'affreux mépris et la mine de froid dédain qui les accompagnait. Je n'ai mémoire que pour l'impression brûlante que fit sur moi ce mépris. »

Alors le phénomène que Stendhal le premier qualifia de cristallisation se produisit dans son propre esprit. Mlle Victorine Bigillion serait-elle donc condamnée à n'être qu'une demoiselle de campagne ? Beyle découvre en l'objet dont il chérit la compagnie un grand nombre de perfections. Victorine l'emporte sur la famille de Stendhal dans le cœur de son jeune ami. Ah ! Mlle Bigillion, une demoiselle de campagne ! Mais non, puisque, soit chez M. Faure à Saint-Ismier, soit chez les parents de sa mère à Chapareillan, elle assiste à des dîners « de vingt-cinq personnes. » Victorine est beaucoup plus du monde que « ma famille triste, ratatinée, sauvage, ne donnant jamais à souper, n'allant jamais dans un salon où il y eut dix personnes. » Décidément l'âme du futur écrivain de *l'Amour* est bien cristallisée.

Cette opération psychique produit rapidement d'inattendues conséquences.

On se souvient que Beyle avait éprouvé beaucoup plus de peines que de plaisirs en aimant

Mlle Kably. Il ne voulait plus aimer. La cristallisation fit oublier Mlle Kably et les souffrances qu'elle lui avait causées.

Alors Stendhal ne songe plus qu'à la sœur de son ami François Bigillion. Il trace même une couronne de feuillage sur la reliure d'un de ses livres. Au milieu de ce dessin, il inscrit un V majuscule. Chaque jour il s'extasie devant l'initiale préférée. Il aime tant Victorine que, parce qu'on l'a méprisée, il n'éprouve pas le besoin de se réconcilier avec sa famille, après la mort de sa tante, Mme Séraphie Gagnon.

Mais la vie les sépare. Beyle, âgé de seize ans et demi, quitte sa ville natale. Il arrive à Paris pour se présenter à l'Ecole polytechinique. Dans son enthousiasme, il délaisse le souvenir de sa petite amie. Il a une idée arrêtée : il veut être à Paris un séducteur de femmes. La jeunesse ne doute de rien. Stendhal va jusqu'à rêver qu'une femme de Paris, « bien autrement belle que sa pauvre Victorine », tombe dans un danger et que c'est lui le sauveur. Il devient l'amant de cette femme. Son rêve s'exalte à ce point que le jeune homme écrit : Je l'aimerai avec tant de transports que je dois la trouver !

C'est une complète erreur. Il s'en aperçoit bien vite.

Paris, qu'il déteste tout d'abord, lui inspire

presque de la nostalgie. Les filles lui font horreur. Ce qui lui manque enfin, c'est un cœur aimant, c'est le regard de Victorine. Bien qu'il ne doute pas qu'une jeune fille de Paris soit cent fois supérieure à Mlle Bigillion, il songe de nouveau tendrement à cette dernière.

On se rappelle encore cet autre passage de *l'Amour* : « Alors commence la seconde cristallisation produisant pour diamants des confirmations à cette idée : Elle m'aime. A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : Oui, elle m'aime. » Dans son *Journal*, en date du 24 nivôse, an XIII, — janvier 1805, — c'est-à-dire bien avant la publication de son livre, il avait constaté sur lui-même ce phénomène. Il avait écrit : « Si l'état où nous sommes pendant que l'on décide de notre sort est d'un bon augure, Victorine doit m'aimer. » Il a besoin d'être tout entier à ses amours pour elle. Il espère que sa timidité disparaîtra, car, sous cet empire de cristallisation, il n'ose pas se montrer selon toute sa nature. Comme il est en correspondance avec Victorine, il reconnaît que les lettres qu'il lui adresse sont détestables. Son cœur n'y est pas montré comme il devrait l'être. C'est un Henri Beyle gouverné et factice qui est certes l'auteur de bizarres épîtres d'amour. De telle sorte que

si Victorine finit par le repousser, ce sera le faux Stendhal qu'elle aura refusé. Ah! si Mlle Victorine Bigillion voyait le vrai Beyle, celui qui se cache timidement et qui forme de si beaux projets de lettres expansives en traversant la cour du Louvre, comme elle l'aimerait!

Mais l'aime-t-elle en réalité? Que penser? Victorine n'adresse aucune réponse. Alors, il faut supposer qu'elle le méprise ou qu'elle ne reçoit aucune lettre.

Le jeune homme désespère. Comme c'est l'époque où il commence à fréquenter Mlle Mélanie Guilbert, il a presque envie de s'attacher à celle-ci pour oublier son amour — de même qu'il s'était attaché à Victorine pour ne plus songer à Mlle Kably.

Deux mois après, c'est ainsi qu'il agit, avec quelle audace de la part d'un timide amoureux!

Mlle Victorine Bigillion est de séjour à Paris. Stendhal avoue ses amourettes avec elle à Mélanie Guilbert. Il prévient cette dernière qu'un jour ils pourraient bien rencontrer Victorine dans la rue.

Or, tandis qu'elle est en voiture et va du passage qui conduit des Tuileries à la rue Saint-Honoré, Mlle Bigillion aperçoit son ami d'enfance au bras de sa maîtresse. Stendhal a sur « les lèvres le sourire du bonheur. » Mais en

voyant à son tour la jeune grenobloise, une émotion pâlit son visage. Il n'ose pas la saluer.

Après la disparition de la voiture, il a au cœur une soudaine vanité. Ah ! Mlle Bigillion a pu constater qu'il est sans embarras pour avoir de charmantes amours à Paris ! L'amour-propre, la jalousie, tous les sentiments vont s'éveiller en l'âme de l'enfant de Grenoble. « Si Victorine a une âme comme la mienne, cette rencontre doit l'avoir mise au désespoir et, en même temps, la disposer à m'être favorable à la première vue. »

Le jeune Henri Beyle peut pourtant bien se tromper. La vanité l'aveugle. Mlle Bigillion ne doit plus l'aimer ainsi qu'autrefois. Comme Mélanie Guilbert lui cause de Victorine, il avoue : « Mes affaires vont mal avec elle, elle m'a parlé d'un air extrêmement dégagé. » Sa voix a dû marquer de l'émotion ou du dépit, son cœur a sans doute trahi quelque regret qui voulait demeurer invisible, car Mélanie Guilbert ne peut s'empêcher de répondre à son interlocuteur : « Vous allez en devenir amoureux. »

Mais Stendhal a vingt-deux ans à peine. Il semble que ses souffrances soient aussi brûlantes que passagères. Ah ! il a près de lui Mlle Guilbert ! La jeune femme a les yeux humides de larmes. Son cœur soupire de ten-

dresse. Mélanie est très douce à contempler. Stendhal lui prend les mains, les serre dans les siennes, — et dans les prunelles passionnées de sa maîtresse oublie jusqu'au regret de la petite amie de la ville natale, de Victorine, plutôt laide que jolie, mais si piquante, mais si bonne fille et à cause de laquelle il ne voulut pas se réconcilier avec sa famille à la mort de sa tante !

Victorine Bigillion conserva toujours un tendre souvenir de celui qu'elle aima au temps de son enfance. Après vingt-cinq ans d'absence, elle disait de Stendhal ce qu'avait autrefois pensé aussi M. Gagnon, le grand-père de Beyle, qu'il était laid, mais que personne, à cause de son amabilité, ne songeait à lui reprocher sa laideur.

LA FEMME DU BANQUIER ET SA NIÈCE.

En 1803, Henri Beyle rencontre dans un bal une jeune femme, très jolie, Mme B..., mariée depuis six mois à un banquier. Il a dansé avec elle et a eu la chance de ne pas déplaire. Elle lui donne à garder son mouchoir et son argent. Mais comme elle part plus tôt qu'elle n'avait imaginé, « Monsieur son mari vint chercher Stendhal à une contre-danse qu'il dansait à l'autre bout de la salle pour lui demander les *affaires* de sa femme. Il était si plaisamment sérieux en faisant ce beau message » que tout le monde en rit.

Henri Beyle se fait présenter dans toutes les sociétés où fréquente Mme B... Il lui écrit cinq lettres. Elle décachete la première, mais en renvoie trois sans les lire. Henri Beyle déclare que, suivant toutes les règles, elle lira la cinquième et répondra à la sixième ou septième. Il en est d'autant plus fier que des gens qui va-

laient beaucoup mieux que lui ont été refusés. Cependant il trouve que ces « jouissances d'amour-propre sont bien courtes. »

Sur ces entrefaites, Mme B... a fait venir chez elle une « nièce charmante dont le mari dompte les nègres à Saint-Dominique. » Alors Stendhal éprouve le besoin de dompter à son tour cette jeune parente. La nièce résiste d'autant mieux que sa tante vient à son aide. « J'en suis si vexé que je finirai peut-être par avoir la tante pour pouvoir approcher la nièce. » Cependant cette dernière répond à ses lettres.

Mais il est excédé à la fin d'avoir à s'occuper de ces deux femmes. L'amour platonique ne lui convient pas. Stendhal abandonne donc sa double et monotone entreprise.

ADÈLE REBUFFEL

M. Rebuffel, cousin de Stendhal, habitait la même maison que M. Daru. Celui-ci était aussi le parent et protecteur de Beyle. Lorsque Stendhal arriva à Paris, il logea chez M. Daru. Sa chambre, située au fond de la cour, au deuxième étage, était au-dessus du salon de Mme Rebuffel.

Le mari de cette femme était un négociant de la rue Saint-Denis qui avait pour associée à la fois et pour maîtresse, Mlle Barberen. M. Rebuffel était père d'une fille nommée Adèle.

Stendhal est bienveillamment accueilli par tous ses parents. Il fréquente le salon de Mme Rebuffel et tombe naturellement amoureux d'Adèle. Cette jeune parente répond aux marques de préférence qu'il lui accorde. Elle lui donne de ses cheveux. Ils dînent souvent l'un à côté de l'autre. Ils causent de choses qui les intéressent eux seuls. Dans la conversation, Adèle raconte que son unique lecture profane est Buffon.

« Dans ce que nous lûmes sur les singes et qu'elle lisait des yeux, et moi un peu haut, je passais des mots comme ceux-ci : les femelles sont ainsi que les femmes sujettes à un écoulement menstruel. Je crus m'apercevoir qu'elle rougissait un peu, mais elle parlait, elle n'a pas un caractère à se laisser déconcerter par ces choses. »

Mais il apprend à la connaître davantage. Tout annonçait en Adèle qu'elle aurait beaucoup d'esprit. Il n'en est rien. C'est une femme « froide avec avidité de jouissances. »

Un soir, Stendhal va chez les parents d'Adèle. Il étudie la jeune fille. Il déclare ne trouver en elle qu'un caractère sec, sans nulle sensibilité, qui ne s'occupe que de petits effets de vanité. Ce n'est pas tout. J'observais, dit-il, sa figure de derrière son miroir pendant qu'elle se coiffait, vivement éclairée par un quinquet, moi ayant la figure entièrement dans l'ombre, je n'y ai vu que sécheresse, absence de passions douces et même cruauté.

Elle lui parle cupidement d'un jeune homme qui fréquente chez la duchesse de Guastalla et qui a 250.000 livres de rente. Or Henri Beyle souffre du manque d'argent. A cause de cela, il ne peut aller à un bal où se trouve Mlle Rebuffel. Étant à dîner dans une maison où il se rencontre

avec Adèle et sa mère, il est obligé de partir avant l'heure, car il aurait peut-être été obligé d'offrir un fiacre à ses parents, et il n'a que vingt-six sous en poche.

Le caractère d'Adèle est tellement étranger au sien que Beyle ne l'aime plus. Il y a entr'eux de la haine d'abord. Le temps fait naître ensuite l'indifférence. Stendhal perd bientôt Adèle de vue.

M[lle] Rebuffel dans la suite est devenue la femme du baron Auguste Petiet. Elle a un fils à l'École polytechnique. Elle est veuve en 1835.

S'il détesta ainsi Adèle, c'est sans doute aussi parce que Beyle devint l'amant de M[me] Rebuffel. Nous lisons, en effet, dans la *Vie de Henri Brulard* :« Donc, en classant ma vie comme une collection de plantes, je trouvai :... seconde éducation, amours ridicules avec M[lle] Adèle et avec la mère qui se donne l'amoureux de sa fille. »

Mais nous n'avons aucun détail sur cette liaison.

CHARLOTTE.

Une Charlotte est passée dans la vie d'Henri Beyle. Ainsi que d'une vision, nous savons à peine d'elle qu'elle était une grande jeune personne ; la taille était pleine de grâce.

Une fois, comme il allait vers le Pont-Royal, par la rue du Bac, tout en lisant une lettre de son ami Crozet, Stendhal crut la reconnaître. Elle portait une robe de satin gris-bleu. Elle tenait un mouchoir devant sa figure et marchait vite Beyle la trouva charmante.

Dans son trouble, Stendhal comprit que son cœur ne l'avait pas oubliée. Il aurait alors suffi de deux mots de Charlotte pour que revécut l'ancienne liaison. Mais Charlotte marchait très vite. Et puis, était-ce bien elle?

Avec Charlotte, Stendhal n'eut jamais que « le bonheur de l'amour. »

LA PETITE FÉLIPE

Il y avait dans le salon de Dugazon, professeur de déclamation, une jeune élève du nom de Félipe. Elle était jolie de visage. Mais élevée « dans tout le cabotinage des acteurs de l'Opéra-Comique et du Conservatoire, » elle n'avait pas seulement une notion de la pudeur. Ajoutez que, dans son perpétuel enfantillage, elle était remarquable par le manque d'idées acquises.

La petite Félipe peut être bien plus liée avec l'allemand Wagner, parce que celui-ci a l'âme plus de niveau et qu'il parle beaucoup plus que Stendhal, mais cela ne l'empèche pas de trouver que le jeune Henri Beyle a une existence très brillante. Elle laisserait volontiers son cœur s'attendrir en faveur de l'ami de Mélanie Guilbert. D'autant plus que Stendhal est sans cesse avec elle d'une galanterie charmante, qu'il développe devant elle « toute la beauté et toute la grâce dont il est susceptible. » Il l'embrasse plus d'une fois et

elle ne se défend pas. Mais, hélas ! ce n'est pas pour la jolie petite, comme il l'appelle souvent, que Beyle se prodigue aussi délicatement. Si Stendhal a quelques attentions pour Félipe, c'est afin de rendre Mélanie Guilbert jalouse.

Le jeune homme parfois se laisse prendre à ce jeu. Comme il étudie chez Dugazon, en même temps que la jolie petite, il lui dit : « Divine Félipe, venez répéter avec moi. » Stendhal constate qu'il est amoureux d'elle, mais ce caprice est seulement passager.

Une fois, Beyle accompagne Félipe, du côté du Palais-Royal. Chemin faisant, il la plaisante, il la fait rire. Il lui parle d'elle et il la plaisante à nouveau, doucement, finement, sur l'acteur Lafond qui fut son amant et auquel encore la jeune fille est un peu demeurée attachée. Félipe est toute heureuse de cette promenade. Elle s'empresse naïvement de la raconter à Mélanie Guilbert. Elle lui répète combien Stendhal a été aimable pour elle. Mélanie est froissée dans son propre amour. Elle ne répond rien, mais elle dit à Beyle qu'elle a appris sa promenade avec son amie. Pour lui prouver qu'elle ne craint pas de rivale, elle fait l'éloge de Félipe. C'est sa manière d'agir chaque fois qu'elle craint une personne, car elle est femme

adroite. — J'ai été très modéré et très poli sur cet éloge, déclare Beyle.

La leçon profita-t-elle à Stendhal? Il faut le croire. Beyle, en effet, s'excuse en prétendant qu'il n'est pas difficile de faire beacoup rire Félipe. Il n'est plus galant avec cette dernière, il ne l'embrasse plus, il ne nous en parle plus.

Et le fragile amour de la jolie petite, qui se serait posé avec tant de plaisir sur le cœur de l'amant de son amie, s'envole vers une autre fortune.

MADEMOISELLE ROLANDEAU

C'est une demoiselle qui a « envie » de Stendhal. Aussi lui dit-elle entièrement ce qu'elle pense. A sa conversation se mêlent des agaceries. En outre, elle veut faire « l'éducation » du jeune Henri Beyle. Mais celui-ci, parce qu'il n'a pas d'argent, est un timide, et ce sentiment paralyse en lui tous moyens d'action. Lorsqu'il aura un habit et de l'argent, « s'il en a envie, il l'aura. »

Mais le père d'Henri Beyle n'envoie pas d'argent. La timidité subsiste. Mlle Rolandeau soupire en vain.

MÉTILDE

Oh! ces phrases écrites à propos d'une maîtresse tant chérie et qui ne fut jamais possédée! Elles sont comme l'écho attendri d'un doux rêve, le débordement d'un cœur extasié d'amour : « Qui se souvient de Métilde morte en 1825? N'est-elle pas à moi qui l'aime mieux que tout le reste du monde? moi qui pense à elle dix foix la semaine et souvent. » Et encore : « Alors le souvenir de Métilde ne fut plus déchirant. Elle devint pour moi comme un fantôme tendre, profondément triste, et qui, par son apparition, me disposait souverainement aux idées tendres, bonnes, justes, indulgentes. » Et enfin : « Les paysages étaient comme un archet qui jouaient sur mon âme. Et des aspects que personne ne citait : la ligne de ses rochers, en approchant d'Arbois, je crois, et venant de Dôle par la grande route, fut pour moi une image sensible et évidente de l'âme de Métilde. »

Celle qui inspira de si chers accents, la jeune italienne dût être admirable de cœur et de beauté. Mais nous n'avons d'elle aucun détail qu'un amant se complaît à répéter. Une ligne à peine nous apprend que Métilde l'a emporté sur toutes les autres maîtresses « par les sentiments nobles espagnols. »

Métilde — ou Mme la Générale Mathilde Dembowsky — occupa de 1818 à 1824 la vie de Stendhal.

Ce qu'il y eut de plus douloureux pour Henri Beyle, ce fut de ne jamais savoir s'il fut aimé d'elle. Le fut-il en réalité ? Plus tard il se demande, « après avoir rêvé à elle seule pendant un gros quart d'heure peut-être : M'aimait-elle ? » Parfois il songe : — Je quittais, après trois ans d'intimité une femme que j'adorais, qui m'aimait et qui ne s'est jamais donnée à moi...

Pourquoi donc sa bouche se plisse-t-elle en un sourire amer et pourquoi le secret de son cœur expire-t-il sur ses lèvres, lorsque Stendhal la supplie de répondre ? Pourquoi aussi n'écoute-t-elle pas son premier élan et ne s'abandonne-t-elle pas dans les bras de qui l'adore ? Pour la posséder, Stendhal refuse pourtant la célèbre Mlle Vigano et la comtesse Kassera. De détresse, il a même envie de se suicider. Métilde demeure néanmoins inflexible.

« J'en suis encore après tant d'années d'intervalle à deviner les motifs de sa conduite. Elle était hautement déshonorée, elle n'avait cependant jamais eu qu'un amant. Mais les femmes de la bonne compagnie de Milan se vengeaient de sa supériorité. La pauvre Métilde ne sut jamais ni manœuvrer contre cet ennemi, ni le mépriser. »

Et puis, il y avait l'opulente madame Traversi, comme dit Stendhal, — cette funeste amie qui le haïssait, jalousait sa cousine et lui avait persuadé, par elle et par ses amis, qu'elle se déshonorerait parfaitement si elle le prenait pour amant.

Voilà donc enfin connu le vrai motif qui martyrisa l'âme de Métilde et qui contint tous ses élans. Métilde n'ose pas. Cependant elle veut parfois secouer sa crainte.

Elle donne rendez-vous à Florence à Stendhal et celui-ci l'attend en lisant un roman de Walter Scott, dans le cabinet littéraire de Molini sur l'Arno. Ou bien, encore, n'ayant pas l'audace pour le retenir auprès d'elle, elle se sert d'un stratagème que Stendhal relate en ces termes :

— Un soir, Métilde me parlait de Mme Bignami, son amie. Elle me conta d'elle-même une histoire d'amour fort connue, puis ajouta : Jugez de son sort ; chaque soir, son amant, en sortant de chez elle, allait chez une fille. Or, quand j'eus quitté

Milan, je compris que cette phrase n'appartenait nullement à l'histoire de Mme Bignami, mais était un avertissement moral à mon usage. En effet, chaque soirée, après avoir accompagné Métilde chez sa cousine, Mme Traversi, à laquelle j'avais gauchement refusé d'être présenté, j'allais passer la soirée chez la charmante et divine comtesse Kassera.

Mais Stendhal, sur le moment, ne saisit pas l'allusion. Et le bonheur est là, tout près qui l'attend ! Faute d'un mot, le bonheur s'est à jamais enfui !

Alors, au lieu de vivre si rapprochés et si souffrants, il est préférable de se quitter. L'absence amènera l'oubli.

Mais un dernier cri d'amour s'échappe des lèvres de Métilde :

— Quand reviendrez-vous?

Comme Stendhal dut raidir son cœur contre toute émotion et toutes larmes ! Il eut le désespoir à la fois et le courage de répondre : jamais !

Et ce fut tout.

La jeune femme se consola-t-elle? Métilde apprend que Stendhal, à Paris, passe sa vie dans le salon de Mme Pasta. Mais il est dit que l'amour de la jeune italienne et de l'auteur d'*Armance* va être une continuelle erreur. Henri Beyle se rend chez Mme Pasta parce que son salon est le

rendez-vous de tous les Milanais de passage à Paris. Au moins, chez cette actrice, il a quelquefois le bonheur d'entendre prononcer par hasard le nom de Métilde. Mais la jeune italienne s'imagine toute autre chose. Pour fréquenter ainsi Mme Pasta, Stendhal est certainement infidèle. Peut-être Métilde souffre-t-elle de cette erreur? Peut-être que l'effet produit est tout contraire et que ce mensonge la guérit de son amour...

Stendhal dont l'amour « avait été jusqu'à lui donner une vertu comique : la chasteté, » pour oublier et se distraire, veut écrire. Or, l'oubli ne vient pas. Il a le désir de retourner à Milan. A quoi bon désormais? La douloureuse amante est morte. Mais il semble que ce mot de mort soit trop cruel. L'amoureux se sert de cette naïve périphrase : « Cette âme angélique, cachée dans un si beau corps, a quitté la vie en 1825. »

Henri Beyle ressentit une telle douleur de l'absence de Métilde que ses amis le crurent réellement fou. Lorsque ceux-ci veulent, pour l'amuser, le jeter dans les bras d'une admirable fille de dix-sept ans, Stendhal songe qu'il n'y avait de parfait que la jeune morte. Mais qu'importe l'accouplement brutal? Dans sa pensée et dans son cœur, Métilde est à lui « qui l'aime mieux que tout le reste du monde, » — Métilde, la chère

préférée, à cause de laquelle, si touchante et si pure, « les paysages étaient comme un archet qui jouaient sur son âme. »

C'est pendant qu'il souffrait de sa passion pour elle que Stendhal écrivit son livre sur l'*Amour*.

*
* *

Un érudit italien, M. Raffaello Barbiera a, en 1898, publié un livre : *Figures et figurines du siècle qui meurt*, et dans lequel, après s'être occupé de gens de son pays, il a parlé de son compatriote d'adoption, l'auteur de la *Chartreuse de Parme*.

M. Raffaello Barbiera relate certains incidents de la vie amoureuse de Stendhal et donne ainsi quelques renseignement sur Métilde.

Métilde Viscontini était de bonne famille milanaise. Elle avait épousé toute jeune un des plus vaillants officiers de l'armée de Napoléon, le général baron Dembowsky. Elle en avait eu deux fils ; mais, comme il était le plus infidèle des maris, elle avait été obligée de se séparer de lui.

En 1816, Métilde Dembowsky habitait la petite rue San-Maurilio, à Milan. Beyle, en la voyant, jura qu'elle ressemblait à la charmante Hérodiade de Léonard de Vinci, mais M. Barbiera, qui a vu plusieurs de ses portraits, affirme

qu'elle n'avait rien de commun avec la figure du peintre lombard et ajoute que, quoique sans grande beauté, Métilde avait les traits à la fois très nobles et très doux.

Stendhal fut « ridicule » aux yeux de Mme Dembowsky, et M. Barbiera s'en réjouit car « si seulement elle avait concédé à son amoureux une des bonnes paroles qu'il lui mendiait, croit-on que la chose se serait longtemps maintenue dans une sphère aussi poétique ? »

Cependant Métilde ne fut pas aussi rigoureuse envers le fameux conspirateur Hugo Foscolo; elle alla le voir et le consoler dans sa prison, au fond de la Suisse, et donna ainsi prétexte à des légendes scandaleuses que M Barbiera paraît ne pas vouloir admettre.

Métilde Dembowsky mourut à l'âge de trente-huit ans.

LA COMTESSE KASSERA ET MADEMOISELLE VIGANO.

Parce qu'il aimait Métilde d'un mélancolique amour, Stendhal voulut la mériter et rester digne d'elle. Il lui jura en son cœur durable fidélité, chose sublime pour un être qui, sans cesse, fut l'inconstance même.

La comtesse Kassera est charmante. Stendhal passe chez elle presque toutes les soirées. S'il la désirait tant soit peu, il lui serait facile de la posséder. Bien mieux. La comtesse va au-devant de tous désirs. Henri Beyle refuse d'être l'amant de cette jeune femme. Il ne se le pardonna pas plus tard, en y songeant.

Mais alors avait-il au moins tenu son serment.

Presque à la même époque, à cause du même amour pour Métilde, Henri Beyle se brouille avec une célèbre actrice, Mlle Vigano. Comme celle-ci descendait l'escalier, entourée de tous ses admi-

rateurs, elle s'arrêta auprès de l'écrivain des *Mémoires d'un touriste :*

— « Beyle, on dit que vous êtes amoureux de moi ?

— On vous trompe, répondit-il avec un grand sang-froid, sans même lui baiser la main. »

Mlle Vigano ne pardonna jamais cette réplique à Stendhal. Mais l'écrivain qui pensait à Métilde ne le regretta pas. Il semblait ainsi que, par tous ces sacrifices, il se rapprochait davantage de l'être aimé. Il se sentait devenir digne de Métilde. Et comme il lui était indifférent que la célèbre actrice refusât de le saluer lorsqu'il la rencontrait dans les rues étroites de Milan !

ALEXANDRINE

C'est à cause de cette Alexandrine que Beyle passa pour *babilan*. Cette fâcheuse renommée lui dura jusqu'à ce que, par le récit de ses faits et gestes, M[me] Azur vint la détruire.

On était en août 1811. Beyle, tout à la douleur que lui avait causée sa rupture avec Métilde, ne fréquentait aucune femme. Pour le distraire, MM. Lussinge, Barot et Poitevin organisèrent une partie avec des filles. On se donna rendez-vous au quatrième étage d'une maison douteuse, rue du Cadran, au coin de la rue Montmartre. Cette maison était entretenue par une ancienne maîtresse de M. Barot. On se réunit à huit heures et demie du soir dans un salon charmant. On but du vin de champagne frappé de glace, ainsi que du punch chaud. La maîtresse de maison, qui avait voulu bien faire les choses, offrit alors à ses invités une de ses pensionnaires, nommée Alexandrine. Cette jeune personne avait à peine

deux mois de début. Aussi réjouit-elle par sa fraîcheur les quatre convives.

« Alexandrine était une fille élancée de dix-sept ans, déjà formée, avec des yeux noirs que, depuis, j'ai retrouvés dans le portrait de la duchesse d'Urbin, par le Titien, à la galerie de Florence. A la couleur des yeux près, Titien a fait son portrait. »

Deux autres filles « pas mal » sont encore présentées, mais elles n'obtiennent pas grand succès. On les renvoie peu de temps après. Lussinge disparaît avec Alexandrine et Poitevin avec la maîtresse de maison.

Au bout de quelque temps, Lussinge retourne au salon pour laisser place à Stendhal auprès d'Alexandrine.

— « Je trouve Alexandrine sur un lit, un peu fatiguée, presque dans le costume et précisement dans la position de la duchesse d'Urbin du Titien.

« Causons seulement pendant dix minutes, me dit-elle avec esprit. Je suis un peu fatiguée, bavardons. Bientôt, je retrouverai le feu de ma jeunesse.

« Elle était adorable, je n'ai peut-être rien vu d'aussi joli. Il n'y avait point trop de libertinage, excepté dans les yeux qui, peu à peu, redevinrent pleins de folie et, si l'on veut, de passion.

« Je la manquai parfaitement, *fiasco* complet.

J'eus recours à un dédommagement, elle s'y prêta. Ne sachant trop que faire, je voulus revenir à ce jeu de main qu'elle refusa. Elle parut étonnée, je lui dis quelques mots assez jolis pour ma situation et je sortis. »

C'est au tour de Barot. Mais cet ami apprend le *babilanisme* de Stendhal. Cela l'amuse fort et il s'empresse d'aller le raconter, tout en reconduisant dans le salon Alexandrine qui n'a que sa chemise pour tout vêtement.

« Mon admiration pour Beyle, dit Barot en éclatant de rire, va faire que je l'imiterai ; je viens me fortifier avec du champagne. »

Chaque convive a la même gaité. D'autant plus que « l'étonnement exagéré d'Alexandrine était impayable, c'était la première fois que la pauvre fille était manquée. »

On plaisanta Beyle. Mais ce dernier songea qu'il avait la touchante excuse de son fiasco. Alexandrine pouvait être fraîche et charmante. Seulement le corps de cette fille qui le recevait dévêtue, dans son lit, ne valait pas celui de Métilde. Entre Alexandrine et Stendhal s'interposait le souvenir de la jeune italienne.

Alexandrine se consola d'ailleurs facilement. Elle acquit plus d'expérience des hommes et de la vie. Six mois après, elle était entretenue par de riches étrangers. Elle avait un brillant équipage...

LA COMTESSE DULONG ET LA MARQUISE DES R...

La comtesse Dulong évoque un regret au cœur de Stendhal. Il voyait tous les jours cette dame chez M. Beugnot. Elle estimait Stendhal pour sa singularité. « Je me suis toujours repenti de ne l'avoir pas aimée, écrit-il plus tard. Quel plaisir que de parler avec intimité à un être de cette portée. » La marquise des R... évoque l'idée d'une dette d'amour à acquitter. On est en août 1821. Henri Beyle, malgré sa laideur native, ne déplaît pas à la marquise des R... Stendhal songe bien à la remercier en devenant son amant. Mais il ne tente pas cette action de grâce. Il juge qu'il a tort. Il se le pardonne même si peu qu'en 1832, il écrit : « Je verrai à acquitter cette dette à mon premier voyage à Paris. Elle sera peut-être d'autant plus sensible à mon attention que la jeunesse nous a quittés tous deux. Au reste, je me vante peut-être, elle est fort

sage depuis six ans, mais par force, selon moi. »

Stendhal ne nous apprend pas si, dans la suite, il fut bon ou mauvais débiteur.

MADEMOISELLE DE COSSÉ.

Nous savons de Mlle de Cossé qu'elle fut aimée de Stendhal, au moment même où l'amour n'existe plus, mais pourrait bien cependant se rallumer. Cet espoir dure les mois de septembre et d'octobre 1806. Stendhal dîne chez son ami M. de Pacé, en compagnie de la jeune femme. Mlle de Cossé n'est pas insensible à l'espérance de Beyle. Elle la partage. Lorsqu il annonce son prochain départ, elle a des moments de rêverie. Elle aussi doit s'en aller du côté de la Bourgogne. L'éloignement va de nouveau les séparer. L'amour qui aurait pu renaître va donc cette fois bien mourir. « En l'aimant, je sentais revenir tous mes anciens ridicules, je ne suis pas assez riche pour être son mari ; ainsi, au diable ! il vaut mieux partir ! »

Le manque de fortune triomphe encore une fois de l'amour.

TINNEKA

Vous vous souvenez de ce passage de Mérimée: « Beyle m'a toujours paru convaincu de cette idée très répandue sous l'Empire qu'une femme peut toujours être prise d'assaut et que c'est pour un homme un devoir de l'essayer... Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez, me disait-il quand je lui parlais d'une femme dont j'étais amoureux.»

Eh bien ! il est amusant de constater que Stendhal n'appliqua pas sans cesse ses théories.

Il connaît Prettechestinneka. Cette étrangère lui plaît car elle a de l'esprit et de l'expérience. Mais il n'ose rien entreprendre avec elle. L'écrivain qui, dans *l'Amour*, consacra un chapitre aux *fiasco* craint de faire *banqueroute* avec Tinneka, « ce qui serait malhonnête envers elle au moment où elle établit sa vie morale dans ce pays-ci.»

Quelle sera donc sa conduite à l'égard de Tinneka ? Stendhal nous renseigne : ce sera immobilité attendant les vents.

Mais nous ignorons si les vents ont soufflé.

CÉLINE

Cette Céline fit comme la femme du Pharaon. Elle essaya de prendre Stendhal. Mais celui-ci, nouveau Joseph, se défendit contre cette invite.

C'était cependant une personne fort désirable. — extrêmement coquette, extrêmement occupée de parure, parlant toujours de beaux hommes, liée avec tout ce qu'il y avait de brillant dans les loges de l'Opéra-Buffa, raconte l'auteur des *Souvenirs d'égotisme*.

Dans son besoin d'amour, elle se faisait la chose d'Henri Beyle. Elle lui rapportait inconsciemment jusqu'aux pires propos débités contre lui. A cette époque, Stendhal fréquente fort le salon de la cantatrice Madame Pasta. Il habite, d'ailleurs, à cent pas de chez elle.

Céline explique à Stendhal :

— M...,l'espion,a dit chez M. de Tracy : « Ah ! voilà M. Beyle qui a un habit neuf, on voit que Madame Pasta vient d'avoir un bénéfice. »

Mais Céline ne croit pas à l'immoralité de Stendhal. Elle le désire de plus en plus.

« A l'un de mes départs de Paris, elle me dit au milieu de son salon : J'ai un mot à vous dire, et, dans le passage qui conduisait à une antichambre, où, heureusement, il n'y avait personne, elle me donna un baiser sur la bouche. »

Stendhal lui rendit ce baiser avec ardeur.

Seulement il s'empressa de partir, le lendemain.

« Tout finit là » avec Céline.

CHAPITRE III

Les Maitresses de Stendhal

Mélanie Guilbert. (Louason.)

Tout en haut d'une maison, à un cinquième étage de la rue d'Angivillers, habite celui qui, plus tard, devait s'immortaliser en écrivant *le Rouge et le Noir*. La vue de la fenêtre donne sur la colonnade du Louvre. Henri Beyle est enfin dans ce Paris qu'il a d'autant plus désiré qu'il y est venu chercher une existence calme, car sa vie, à Grenoble, au milieu d'une famille qu'il ne comprenait pas et qui demeurait étrangère à tous ses sentiments, se faisait chaque jour davantage impossible.

Il n'a à Paris que la promesse paternelle d'une pension de cent cinquante francs par mois. Aussi vit-il très solitaire et selon ses propres paroles, à mille lieues de la vie réelle. Il s'exerce alors à refaire son éducation, à se former le caractère.

Il lit avidement avec le même enthousiasme Montaigne ou La Bruyère, l'*Idéologie* et la *Logique* de M. de Tracy aussi bien que les *Rapport du physique et du moral* de Cabanis. Il apprend la langue anglaise, car déjà le futur écrivain de *Racine et Shakespeare* est un admirateur d'Hamlet.

Mais Beyle a vingt et un ans à peine. Il ne peut continuer son existence solitaire.

Un de ses amis, Martial Daru, le conduit une fois chez Dugazon. Depuis, il ne cesse d'y retourner.

Cela est d'autant plus facile que Dugazon, en même temps qu'acteur, est professeur de déclamation. Sa maison d'ailleurs est très fréquentée. On y rencontre des ménages fort libres comme celui de Madame et Monsieur Mortier ; des amis communs tels que Mante et Crozet ; des élèves de Dugazon, la petite Félipe et Mélanie Guilbert ; des actrices comme Mlle Nourrit, de l'Opéra ; et, enfin, de bons vivants ainsi que M. Pacé ou que l'Allemand Wagner.

On vit très familièrement dans le salon de Dugazon. Il est vrai que celui-ci est un ruffian de son métier, écrit Stendhal en mars 1805. Dugazon, en effet, ne se gêne pas pour faire, par exemple, à son élève Mélanie Guilbert d'infâmes propositions : — « Tu vois bien cet homme aux Fran-

çais qui te regarde tant? Eh bien ! il est amoureux de toi, c'est le prince Bacciochi. Si tu veux, je te mènerai à sa maison de campagne il te donnera vingt-cinq louis par mois. » L'élève refuse. Dugazon lui donne alors ce suprême conseil : « Ne va pas te donner pour un bonnet : au moins, il faut savoir tirer un parti... »

Mais, en attendant qu'il puisse l'apprécier de cette façon, Henri Beyle est enchanté de Dugazon. « La connaissance de Dugazon est un des plus heureux événements qui pût m'arriver pour mon talent. » Henri Beyle suit les cours de déclamation. Il est si enthousiaste qu'il apprécie ainsi, le 28 frimaire an XIII — décembre 1804, — la quatrième leçon de Dugazon : le plus grand bonheur que la société en masse m'ait jamais fait sentir.

C'est dans ce salon que le jeune Henri Beyle a commencé à aimer Mélanie Guilbert, plus souvent appelée Louason.

Mélanie Guilbert est née à Caen. Elle avait une certaine fortune, mais elle en a déjà « mangé la moitié. » Sa mère qui fut fort belle « porta dans son ménage tous les défauts de son caractère. » Elle donna devant ses enfants un soufflet à son mari. Celui-ci fit semblant d'en rire. Il est même à croire qu'elle déserta le domicile conjugal si l'on songe à la réponse que fit son mari ago-

nisant : « Non, non, ma fille, laisse-moi mourir en paix, » à la sœur de Mélanie qui voulait écrire à sa mère absente.

De cette sœur de Louason, on sait seulement qu'elle faisait les actions les plus tendres sans tendresse et qu'elle était très pieuse. Son caractère devait être celui de Mathide de Vernon dans *Delphine*.

Mélanie Guilbert a aussi un frère. Celui-ci n'est pas un homme recommandable. Il est « même crapuleux. » Seulement il est d'une grande délicatesse en matière d'argent, au point, raconte Stendhal, de rendre à la famille d'un de ses amis six cents francs en billets que celui-ci mourant lui avait laissés.

Louason fut une des femmes que Stendhal aima le plus. Fut-elle sa plus grande passion ? L'auteur des *Promenades dans Rome* hésite cependant entre elle et Alexandrine, Métilde et Clémentine.

Nous savons de Louason, qu'elle était « supérieurement faite ». Le jeune Henri Beyle nous en fait l'aveu lorsqu'il contemplait Mélanie Guilbert allant à la bastide de Mme Roy et se baignant dans l'Huveaune, couronnée de grands arbres. Mais elle plût surtout à Stendhal à cause de ses sentiments élevés. C'est une des âmes qu'Henri Beyle préfère entre toutes et desquelles il vou-

drait avoir la chance d'être lu en 1900. Elle a une belle âme. — belle n'est pas le mot, c'est sublime, dit-il dans une de ses lettres. Il songe même, un jour de mélancolie, à se brûler la cervelle pour Louason. Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître que Louason est faite pour être Ninon dont elle a tout le caractère. Mais Louason est une femme à n'avoir que peu d'amants dans sa vie, quoique sa conduite la compromette beaucoup.

Louason, déjà, n'est plus vierge. Une fois, Henri Beyle va chez elle. Dans sa robe blanche, sous son chapeau de paille garni en rose, Mélanie paraît plus jolie que jamais à son jeune amoureux. Elle a l'air d'un beau jour de printemps! songe ce dernier. Il la mène promener en cabriolet. Chemin faisant, « elle m'a raconté l'histoire de son p... C'est une femme *eue*, elle est séduite. »

Mélanie est mère d'une petite fille. Il semble que Stendhal reporte une partie de son amour sur cette enfant. Un jour de tristesse où Mélanie forme le projet de se retirer à la campagne avec sa fille, Stendhal lui offre de vivre avec elle « dans le coin de la France qu'elle voudrait choisir. Lorsqu'elle eut bien compris cette idée que j'abandonnais tout pour elle et que je servirais de maître à sa fille, elle tourna la tête vers la fenêtre quelque temps pour que je ne la visse

pas pleurer. » Bien mieux, comme Mélanie n'a déjà presque plus de fortune, le futur écrivain de *la Chartreuse* est disposé à acheter une feuille de papier timbré et à faire un testament en faveur de la mère et de l'enfant.

Enfin Mélanie qui, si elle ne peut jouer aux Français, attendra l'heure propice pour être engagée à Marseille où elle a des amis, déclare à Stendhal qu'elle ne veut pas avoir d'amants avant ses débuts, de peur d'être grosse. Elle pense donc que le jeune Beyle attendra non sans impatience le moment souhaité.

Mais on verra par la suite qu'à cause de la timidité de Stendhal, ce fut Louason qui plus d'une fois attendit au-delà de tous les termes de son désir. Car souvent elle le regarde avec des yeux altérés, chargés d'amour. Seulement Beyle ne comprend que trop tard, et, chaque fois, il en est à se dire : « Si j'avais voulu » ou « si j'avais osé, je l'aurais eue ! »

Mélanie Guilbert a donc eu des amants. Même elle en a encore. Ce qui fait bien supposer que cette peur d'être grosse n'est qu'une feinte à l'égard de Beyle, un appel déguisé de son besoin d'être aimée.

Elle a avoué un amant à Stendhal. Celui-ci pense que c'est Lafond, un acteur qu'il traite de médiocre. Peut-être que Dusausoir, l'auteur d'un

grand nombre de mauvaises pièces, le fut aussi. Une nuit, Beyle vit ce dernier sortir du théâtre en compagnie de Louason. Celle-ci, ne pouvant éviter son jeune amoureux, lui fit un salut très poli et très froid. On juge de la désolation de Beyle.

Duliepvre Bois de Pacé fut aussi son amant. Pacé est un ami commun. Mélanie Guilbert affirme avec beaucoup d'esprit et de finesse que Pacé est un homme médiocre. Je suis assez de cet avis, ajoute Stendhal, mais bon cœur et excellent ton! Parfois Pacé et Louason se rencontrent chez Dugazon. Alors Pacé se met à la traiter comme une ancienne maîtressse. S'il se retient même quelque peu, c'est par égard pour l'endroit où il se trouve. Mélanie Guilbert subit avec embarras les manières de Pacé. « Elle se défendait de tout cela comme une femme qui a été eue. »

Elle a encore pour amant l'allemand Wagner. Celui-ci, Stendhal le juge parfois bien borné et assez bête, parfois décidément bien lourd. Un jour, Beyle se rend chez Mélanie il trouve cette dernière avec Wagner. Il conçoit de violents soupçons. Cependant il n'ose décider pour savoir si Wagner est en réalité le véritable amant. Il se juge trop enfant pour cela. Quoiqu'il en soit, Louason sourit au rival allemand. Voilà le fait douloureux. Une autre

fois, Wagner porte le premier feuilleton de Geoffroy sur M[lle] Almaric en disant à Louason : Voilà ce que vous m'avez demandé. Cependant, ils n'ont pu se voir depuis une des dernières leçons de chez Dugazon. L'esprit du jeune amoureux s'inquiète : « Quand a-t-elle pu le lui demander? de quand est-il? » Enfin Beyle est mis hors de lui-même par un baiser que Wagner prend un matin à Mélanie.

D'un autre côté, il arrive que Louason donne des coups d'œil charmants à Wagner. Comme celui-ci doit aller au bal de Bourgoin avec Mortier, Stendhal constate que Louason est verte à force de pâleur. Aime-t-elle Wagner et en est-elle jalouse? se demande Henri Beyle.

Mais le principal amant, sans conteste, est M. Le Blanc. Celui-ci est le parent de la femme du prince Joseph. Il a écrit trois tragédies et deux comédies. C'est un homme qui, à Stendhal même, paraît avoir de l'élévation dans l'âme. Il a des yeux noirs, pénétrants et aussi « l'haleine forte, à ce que Mélanie m'a donné à entendre ». Louason raconte à Henri Beyle des détails intimes. M. Le Blanc ne mange point en sa compagnie, mais va chez elle tous les soirs de quatre à cinq heures.

Cependant l'âme naïve du jeune amoureux persiste dans son doute. « Je crois que M. Le Blanc, loin d'être entreteneur, est tout simple-

ment un homme de lettres qui lui raisonne ses rôles, mais qui a exigé le secret ». Beyle est détrompé. Comme lui-même n'est pas assez riche et qu'un soir de détresse, il a cru voir que Mélamie était une fille, il en arrive à s'avouer qu'il serait charmé qu'elle fut entretenue par M. Le Blanc. Seulement Louason n'osera jamais le lui confirmer. Alors Stendhal parle avec haine de M Le Blanc : « — Il a des yeux qui me déplaisent, c'est un homme qui me déplaît. » — « Vous êtes fou, je pense réplique Louason. »

Puis Stendhal observe M. Le Blanc et Mélanie tout en feignant d'avoir, avec un ami commun, M. Châteauneuf, une conversation animée. M. Le Blanc parle bas, serre les genoux de sa maîtresse. Il tient des propos d'entreteneur et promet, Beyle ne sait quoi, pour après les jours gras. Louason a un air de femme qui reçoit son amant. Elle a une tendresse, une amitié et un sourire joués. Tout est jeu en elle. « Pendant ce temps, sa lèvre supérieure changeait entièrement de forme, elle perdait la tendresse angélique pour prendre l'enjouement d'une catin, mais d'une âme tendre catin. »

Lorsque les deux rivaux se trouvent ensemble chez elle, parfois Louason s'amuse de la colère contenue du jeune Henri Beyle et du sourire emprunté dont il la masque.

Stendhal se venge de M. Le Blanc de toutes les façons possibles. Aux Tuileries, où ils sont avec Mélanie, M. Le Blanc qui « tient comme poix » joue « un fichu rôle » par les soins de son rival. Beyle le ridiculise en parlant bas à Mélanie. Ou bien, il essaie, en sa présence et devant M. Châteauneuf, de dénigrer Louason. « On sait que tout le monde a Mademoiselle... Elle était aussi piquante que possible. MM. Le Blanc et Châteauneuf, qui me voient là sans cesse, ont dû croire que je l'avais et que j'en étais dégoûté. »

Il ne faut pas croire pour cela que Stendhal amoureux soit plein d'audace. Il l'avoue lui-même : rien que l'idée de sa timidité l'accable.

Aussi, pour la vaincre, raisonne-t-il un peu trop pour un amoureux de son âge. Il forge sans cesse des plans de conduite vis-à-vis de Louason. Il est fort, avant de se présenter devant Mélanie. En face d'elle, il balbutie et n'ose rien aborder.

Parfois, il songe qu'il doit être souriant et qu'il doit causer lorsqu'il se trouve chez Dugazon. Il se dit qu'au bout de trois séances, l'habitude sera prise. Il n'aura qu'à cultiver cette habitude pendant une quinzaine de jours pour être au point où il veut en arriver. Il s'efforce, il récite le rôle de Philinte et y met grand esprit. Cette fois, il

est heureux de lui-même, car il a attiré l'attention de Mélanie Guilbert.

Parfois aussi, il se promet, lorsqu'il accompagnera Louason chez elle, de « l'accabler de tendresse pour lui prouver qu'il n'est pas un homme du monde ordinaire. »

Mais sa timidité le reprend dans la suite. Un jour où, cependant, le besoin d'être aimée éclate dans les yeux même de la jeune femme, Stendhal au lieu d'agir, se traîne dans la seule idée de sa promesse, qu'il répète sous diverses formes.

Alors il s'analyse : « Pas assez de sang-froid pour bien suivre mes projets de roueries, et point de grâce ni de touchant, ne disant pas tout bonnement la première chose qui me vient. » Puis il se conseille de tâcher d'avoir quelque attention pour la jolie petite Félipe afin de rendre Louason un peu jalouse.

Suivons encore Stendhal dans toutes ses velléités d'audace, dans toutes ses hésitations d'amour.

Aujourd'hui, 6 ventôse an XIII, — février 1805 — c'est jour de bonheur. Le jeune Henri Beyle est en gilet, culotte de soie et bas noirs, avec un habit bronze-canelle, une cravate très bien mise, un jabot superbe. Lui-même croit que jamais sa laideur n'a été plus effacée par sa physionomie. La petite Félipe et Mme Mortier complimentent Henri Beyle. Louason le regarde et sent le

compliment dont il est l'objet. Le jeune amoureux répond « avec une gaîté noble et la politesse la plus aisée et la plus extrême. » Mais hélas ! ce n'est pas encore comme cela qu'il fallait agir, car « cette politesse était bien loin de l'amour tendre et abandonné des autres jours !»

Quelque temps après, comme il va, le cœur battant, chez Mélanie, on lui répond que Madame n'y est pas. Il erre une heure dans le jardin des Tuileries, puis retourne à l'endroit préféré. En passant devant la loge de la concierge, il demande si Mélanie Guilbert est chez elle. Sur réponse affirmative, il monte l'escalier, sonne à la porte, mais la femme de chambre, avec l'air d'une soubrette trompeuse de comédie : — « Madame n'y est pas. » Cette femme de chambre avait déjà dit la veille : « Madame vient de sortir. » Il est donc évident, songe Stendhal, que Mélanie m'a fait fermer sa porte. C'est certainement à l'instigation de M. Le Blanc qui le trouve trop encombrant. Louason a dû prendre le parti de renoncer à son timide soupirant jusqu'au temps où il sera devenu raisonnable. « Je ne dois pas avoir la moindre pique. C'est une leçon qu'elle me donne et je la mérite. »

Alors il prend les résolutions suivantes : « Avoir la tristesse tendre et langoureuse jusque dans mon rôle de *misanthrope* qu'il faut vicier à cause de cela... Ne pas paraître m'être aperçu

qu'elle m'a fait fermer la porte aujourd'hui. Lui parler le premier de ma bête obstination du 10... Là-dessus, redoublement de tendre tristesse sans la moindre nuance du désespoir sombre. Parler de mon départ devenu nécessaire, en lui parlant de ma bêtise du 10. J'en aurai l'air humilié et je donnerai ma parole d'honneur devant elle, c'est à-dire : je vous donne, etc, de m'en aller dès que M. Le Blanc viendra. »

Il décide aussi lorsqu'il se trouve en tête-à-tête avec Mélanie de se montrer aimable, de lui dire tout bonnement, à chaque moment, ce qu'il sentira. Lorsqu'un instant de silence se fera, il faudra lui parler d'elle-même. Quant à l'occuper de l'amour qu'il a pour elle, il ne devra le faire que de temps à autre, car rien pour une femme n'est plus ennuyeux et « dégouttant qu'un homme qui, au moment où il vous ennuie, se met à vous parler de son amour. »

Il en résulte que Stendhal tombe dans un autre excès, dont il est heureux, car il sert à ses projets. Beyle devient à dessein auprès de Mélanie, d'une fatuité extrême qu'il entremêle de choses très tendres. Cette attitude n'offense pas Louason. Bien mieux, elle lui montre qu'il n'est pas pour elle un homme à dédaigner.

Il est vrai que la timidité de Stendhal vient en grande partie de sa délicatesse. Il aime Loua-

son. Il veut absolument en faire son amie. S'il n'ose pas, cependant, c'est surtout à cause de son son manque d'argent. C'est ce besoin qui cause les mille aspérités qui le déchirent dans sa vie et dans cœur. Il avoue ingénûment que ces aspérités seraient levées s'il avait dix mille francs de rente. Plus loin, il affirme qu'il sera assez fort pour oser être lui-même en amour, lorsque, durant six mois, il aura joui de six mille francs de rente. Mais comme il ne peut pas avoir la fortune qu'il rêve, tandis qu'il comprend que Louason occupe toute son âme, qu'il n'a plus de sensibilité pour sentir autre chose, et que tout ce qu'il fait est fait machinalement, afin d'avoir la femme préférée, il a le désir assez vif de se soumettre à plusieurs années de travail dans un bureau. Car il ne cesse de le penser : l'argent est tout. « Si j'avais de l'argent, je l'aurais eue aujourd'hui, cela est certain, et ma journée aurait peut-être été charmante au lieu d'être toute triste. » Et ailleurs : « Le temps s'écoulait, j'étais heureux, je l'aurais été parfaitement si j'avais eu quatre louis dans ma poche, j'aurais eu cette hardiesse sans laquelle il n'y a point de beauté. » Il souffre enfin de ce besoin d'argent. De quelle souffrance ! Louason est au théâtre, à l'orchestre. Le jeune Henri Beyle a été aussi au spectacle, mais aux secondes galeries. Il contemple l'aimée de loin. A peine la toile

baissée, il la voit sortir en courant, avec sa grâce ordinaire. Beyle la perd de vue, va par trois fois chez elle, mais en vain. Il songe douloureusement que c'est une économie de quatre à huit francs que lui a fait perdre Mélanie ce soir-là.

Quelles sont les conséquences de sa timidité ou de son manque d'argent ?

Lorsque Stendhal va chez Louason, il est rempli d'un grand bonheur. Il doit même, parfois, faire effort sur lui-même pour prendre garde aux voitures qui passent. Lorsqu'il est chez elle, il oublie toutes les choses charmantes qu'il a à lui dire, il lui demande de ses cheveux et comme elle refuse faiblement, il se promet, pour en obtenir, d'insister davantage une autre fois. S'il la trouve en train de s'habiller, il déclare lui-même demeurer « trop chaste dans ces occasions ». Sans cesse, il répète qu'il l'aurait obtenue, s'il en avait eu le désir. Bien mieux : « Je l'aurais eue, là, mille fois, si j'avais voulu. Mais, ma foi ! il n'y a pas moyen, comme dit Matta. »

Alors il écrit : Qui ne croirait que je l'aie? et cependant, il n'en est rien !

Mais cet état parfois l'exaspère. Il devient jaloux. « Il me prend des moments de fureur quand je songe qu'elle a pu se donner sans amour. » Et il se pose cette question : Ne serait-ce qu'une fille comme tant d'autres?

Henri Beyle, qui est dans ses mauvais jours, en la jugeant ainsi, se trompe. Mélanie Guilbert est une âme délicate. Lui-même, en d'autres occasions, l'a reconnu.

Comme Louason lui racontait l'histoire de sa vie, elle a prouvé, dit Stendhal, qu'elle a une âme sensible. Et plus loin : —Je lis dans cette âme candide, elle l'est tant que je la croirai toujours de préférence à tous les désirs du monde sur elle.

Tout d'abord, il est certain que Mélanie Guilbert n'a jamais aimé Beyle pour l'argent. Même elle a, par sa conduite à l'égard de son jeune soupirant, rendu impossible toutes demandes de ce genre. Henri Beyle consigne d'ailleurs cette déclaration qu'il n'a « jamais donné un sou » à Mélanie Guilbert pour « cette grandissime raison » que son père ne lui envoyait que cent cinquante francs par mois sur lesquels il lui fallait vivre. Pour prouver qu'elle n'a pas besoin d'argent, Louason emploie plusieurs petits moyens, pleins de délicatesse, comme, par exemple, celui de se faire faire devant Beyle le menu de son dîner.

Mais elle ne veut pas que son jeune amoureux passe pour un homme pauvre. Comme elle raconte que Mme Mortier a demandé des renseignements sur la fortune de Beyle, celui-ci répond : « Pour tout finir, je dirai la première fois que

j'ai une place au bureau de la guerre qui rapporte 1500 francs. — Et qu'on vous donne cent écus par grâce, de votre famille, a-t-elle ajouté avec vivacité. »

Cela lui fait croire que Louason l'aime et Beyle ne se trompe pas. Il y a des faits qui en témoignent.

De menus incidents. Mélanie récite le morceau d'Ariane à Thésée, elle l'adresse tout entier à son amoureux. Lorsqu'elle a achevé, elle se penche sur Henri Beyle et se laisse embrasser par lui.

Elle se promène à la terrasse des Feuillants, en compagnie de deux hommes, tandis que, de son côté, Stendhal est avec son ami Mante. Ce jour-là, elle a une figure céleste, une démarche pleine de sentiment et de grâce. La jeune femme regarde son soupirant. Stendhal et son ami Mante croient voir un air d'intelligence dans son sourire.

Elle témoigne à Beyle « une douce et entière confiance. » Elle lui raconte ses relations avec Hoché, le rédacteur du *Publiciste*, et Saint-Victor, le poètereau, auteur de *l'Espérance*. Elle lui narre ce qu'elle a fait la veille, sa promenade aux Tuileries avec le poète Lalanne qui lui donnait le bras.

Mélanie Guilbert aime Stendhal. Elle devient

mélancolique, tandis que ce dernier et ses amis rient à gorge déployée dans le salon de Dugazon. « Peut-être sont-ce mes attentions et mes gaîtés qui l'ont rendue triste. Quand elle me tromperait?... Mais je crois pas qu'elle me trompe. » Son amour se trahit davantage encore. Comme ils sont seuls sur l'escalier, Louason demeure muette, interdite, sans résolutions dans ses actions. Elle dit à Stendhal de ne pas lui donner le bras afin qu'elle puisse tenir sa robe. Elle le lui donne au même instant. Son livre et son mouchoir embarrassent ses mains. Elle n'ose les remettre à Beyle. Celui-ci les lui demande. Elle les lui donne enfin. Arrivée devant sa porte, elle s'étonne de ce que Stendhal attende la permission de monter chez elle. Il doit bien s'imaginer qu'il n'a besoin d'aucune autorisation. Il l'accompagne dans son appartement. Le trouble de Louason augmente de plus en plus.

Et puis elle s'abandonnerait volontiers dans les bras de Stendhal.

« Il me semble sûr qu'elle a eu envie de moi, au moins le jour où elle était droite contre le trumeau et où elle me prit le bras. »

Durant une de ses visites, elle a un moment de volupté et de tendresse, les larmes aux yeux, de la rougeur au visage, — et Stendhal n'en profite pas. « Il me semble évident qu'elle m'a voulu

dire aujoud'hui : j'avais *il marchese* ; alors, si c'est exprès, ça ne peut vouloir dire que : sans cela, tu m'aurais eue. »

Enfin, le 24 pluviôse an XIII, — février 1805, — ils se rencontrent le matin chez Dugazon. Mélanie est très gaie. Elle a le teint éclairci. Henri Beyle trouve qu'elle récite son rôle de Monime comme un ange, vraiment très bien. Il l'embrasse. Le soir, après avoir été tous deux au théâtre, il la reconduit chez elle. Ils allument ensemble du feu. Ils causent d'elle et ensuite de l'amour de Stendhal. Mélanie Guilbert écoute la première demi-heure avec attendrissement et rêverie.

Il est à croire que Stendhal, sans plus, la quitte, mais, avant, lui demande un baiser. Sans doute pour stimuler son amour, la jeune femme lui résiste d'abord, puis lui laisse prendre ce baiser, exprès et avec complaisance. Hélas ! tout est vain. Stendhal remarque que les yeux très brillants de Mélanie semblent se plaindre : « Il ne m'a pas encore eue ! » Alors Beyle s'avoue que ces regards de femme ont fait singulièrement tomber son enthousiasme. Ah ! ces « yeux du tempérament éveillé et non satisfait », de celle qui désirerait tant être sa maîtresse ! Beyle s'exhorte : « Je l'aurai vendredi, si je veux ! »

Il y a aussi des détails délicieux dans ces amours.

Louason voit partir son soupirant avec regrets. Elle lui fait de petits signes de tête charmants. Comme il est déjà dans l'escalier, elle se penche sur la porte et lui dit : « Vous viendrez demain me faire répéter Ariane. »

Louason plaisante sur un coup qu'elle a donné dans l'œil de Stendhal. Elle murmure avec amour : « Ces grands yeux !... » Henri Beyle, rentré chez lui et songeant au bonheur qu'il a éprouvé durant toute la journée, pense qu'il aurait dû alors répondre à Mélanie : « Oh ! vous êtes accoutumée aux vôtres, vous n'en trouvez point de grands, mais, etc... »

Comme Stendhal s'amuse à vouloir mettre le bonnet de la petite Félipe sur la tête de Louason, celle-ci s'en défend. C'est elle qui veut le poser sur la tête de son jeune amoureux. Beyle y consent à condition qu'elle le prendra ensuite. La jeune femme trouve du plaisir à coiffer ainsi Stendhal. Mais lorsqu'il a ôté le bonnet et qu'il veut le placer sur les cheveux de Mélanie : « Vous voulez donc vous dégoûter de moi ? dit-elle à mi-voix. » Stendhal, plus amoureux que jamais, reprend sur le même ton en souriant : « J'en ai besoin. »

Craignant de l'importuner, ainsi que cela est déjà arrivé, Stendhal lui dit : « Choisissez un signe que vous me ferez lorsque je vous ennuie-

rai. » Elle répond :« Eh oui ! avec l'accent de la satisfaction. J'ai plaisanté là-dessus. Ce signe est cette question : Y a-t-il bal à l'Opéra ? »

Enfin,il la presse de questions. Il lui demande si elle aime quelqu'un. Elle affirme que non tout d'abord et ensuite que oui en le regardant. Puis elle se reprend bien vite et jure à nouveau qu'elle ne préfère personne. « La grâce suave qu'elle mettait dans toute cette conversation prouve qu'elle l'aime ». Ils conviennent qu'ils s'appelleront désormais Mélanie et Henri tout court. Ces jeux se terminent par de simples baisers.

Il y a aussi, dans cet amour de charmants épisodes.

Stendhal va chez Louason. Celle-ci est en train de se faire friser les cheveux par sa femme de chambre. Elle reçoit Beyle avec un contentement et une gaîté visibles. Pendant qu'elle vaque à ses occupations, Stendhal souffle le feu lui-même. « Ce soin qui annonce l'intimité me charmait ». La femme de chambre les laisse enfin seuls. Beyle s'assied à côté de Louason. Il la regarde en face, ne perd aucun de ses traits et tient les mains de la jeune femme dans les siennes. Mélanie cause. Elle est divine. Son âme tendre fait bon effet, juge Henri Beyle. Seulement, comme Louason est coquette ! Mais quelle femme n'est pas coquette ? « Elle est vrai-

ment attendrie en parlant de son père, elle s'est essuyée deux fois les yeux où il n'y avait point de larmes. Je lui ai pris vingt baisers, elle ne se défendait pas trop. »

Quelque temps après, il retourne chez Louason. Il la trouve en papillottes, et rangeant son linge que repasse la femme de chambre. « Elle me reçut avec le sourire du bonheur. Est-ce celui qu'elle aurait eu avec tout autre homme qui l'aurait surprise dans ce moment, ou y aurait-il quelque chose de particulier pour moi ? Je n'ai pas assez d'expérience pour en décider. »

Beyle propose de sortir. Elle préfère rester chez elle. Alors, ils se promènent dans la chambre, en se donnant le bras, en se tenant les mains. Louason cause de sa vie et de son enfant. Elle pleure, cette fois, de vraies larmes. Elle demande son mouchoir : « Je n'osais pas essuyer moi-même ces charmantes larmes. Avec un peu plus d'assurance ou un peu moins d'amour, peut-être aurais-je été sublime ce jour-là et l'aurais-je eue. »

Il y a eu une petite brouille. Henri Beyle forme alors le projet de paraître très gai chez Dugazon pour avoir l'occasion de dire à l'oreille de Mélanie : Qu'avez-vous contre moi ? Enfin, il lui pose cette question. Elle répond : Mais rien... Stendhal fait exprès d'aller chercher un livre

dans la bibliothèque. Il appelle Mélanie pour l'aider. Elle approche. Il l'embrasse et elle se laisse faire. Puis c'est elle-même qui propose à Stendhal d'aller se promener. Ils prennent un fiacre rue des Petits-Champs. Ils vont au Jardin des Plantes. Là, ils déjeunent dans une simple et fraîche demeure qui a pour enseigne des vers de Virgile. Ils courent dans le jardin. Ils voient en détail les bêtes et la serre chaude. Ces heures-là furent de grande joie.

Le 3 ventôse, an XIII, — février 1805, — ils sont allés par les boulevards, de la rue Montmartre jusqu'aux Tuileries. Il faisait un temps très doux. Ensuite, comme tous deux ont faim, ils rentrent vite chez elle. La femme de chambre leur «fait chauffer un petit plat de pommes de terre. Nous avons mis une chaise entre nous deux et nous avons mangé avec délices parce que d'abord nous avions faim et parce que je crois que, dans ce moment, elle m'aimait autant que je l'aime.»

Ils veulent retourner aux Tuileries. Mais survient un des amants de Louason, M. Le Blanc. Tout est dérangé. Beyle est furieux. Mélanie sourit du désappointement de son amoureux. «Il ne m'a manqué que de me sentir des droits sur elle pour avoir un des plus violents accès de colère possible. Ma colère sans droits, ma jalousie sans raison de me montrer jaloux m'ont mis jus-

qu'à sept heures dans un état de rage froide. Un mot, une fissure pour m'échapper et je ne sais ce qui m'aurait retenu. Il n'y aurait eu que la mort. »

Mélanie Guilbert avait dit à Henri Beyle que si elle ne pouvait pas débuter aux Français, au retour de M. de Rémusat qui était à Milan, elle irait au théâtre de Marseille où elle comptait des amis.

Il est à croire que M. de Rémusat ne fut d'aucune aide. Louason contracte un engagement à Marseille. Elle le confie à Stendhal et, le dimanche 25 ventôse, an XIII, — février 1805, — tandis que tous deux se promènent aux Champs-Élysées, ils cherchent le nom sous lequel Beyle ira vivre là-bas avec elle. Car son idée est déjà bien arrêtée. Il veut suivre Mélanie à Marseille. Ils décident alors qu'il se fera passer pour le cousin de la jeune actrice. Stendhal est heureux de ce départ. « Je n'ai pas le droit de me plaindre du hasard dans les petites choses lorsque, dans une si importante, il me favorise à ce point. »

C'est le 9 floréal an XIII, — 29 avril 1805, — que Beyle apprend que leur départ à Marseille aura lieu dans huit jours, Louason étant engagée au théâtre de cette ville aux appointements annuels de 6500 francs. Cependant, il ne sait s'il pourra la suivre tout à fait. Cela dépend de

ses parents. Mais tout au moins ira-t-il jusqu'à Lyon. Et il songe: « Il faut absolument que je l'aie pendant le voyage... Ce voyage peut-être charmant. » Et ailleurs : — Si je n'ai pas Mélanie en route, je serai toujours malheureux avec elle; dans le cas contraire, je serai le plus heureux des hommes à Marseille.

Le 12 floréal an XIII, — 2 mai 1805, — il consigne cet acte dans son journal : j'arrête les deux places à la diligence.

M. Casimir Stryienski a trouvé dans une liasse qui contenait un assez grand nombre de lettres reçues par Beyle à Grenoble et à Marseille en 1805 et en 1806, une pièce qui n'est pas signée. Cette pièce relate les débuts de Louason à Marseille dans le rôle d'Aménaïde, *(Tancrède.)* L'auteur inconnu écrit, le 1er juin 1805, à son ami Beyle qui loge chez son grand-père, M. Gagnon, place Grenette à Grenoble, que la jeune actrice a eu un beau succès. M. Casimir Stryienski pense que cette lettre prouve que Stendhal à cette époque n'accompagna pas Mélanie à Marseille.

Enfin, Romain Colomb qui fut l'ami d'enfance et l'exécuteur testamentaire de Stendhal, raconte que Mélanie Guilbert ayant contracté un engagement à Marseille, « il fallait bien la suivre. Mais comment faire? Le moyen dont il usa ne se devinerait guère. Beyle se montra tout à coup épris

d'une belle passion pour le commerce! M. Raybaud, fils d'un petit épicier de Grenoble, ayant sa boutique dans la maison même de M. Gagnon, faisait à Marseille d'assez grandes affaires sur les denrées coloniales. Beyle obtint d'entrer dans cette maison en qualité de commis. »

Beyle, à ce moment n'accompagna Louason que jusqu'à Lyon. Là, ils se séparèrent et tandis qu'elle se dirigeait vers la ville où elle devait jouer, Stendhal s'arrêtait à Grenoble, chez ses parents. C'est ce qui explique qu'il ait reçu d'un ami une lettre sur les débuts théâtraux de Mélanie Guilbert.

On a une lettre d'Henri Beyle à Louason écrite de Grenoble le 20 juin 1805. Nous lisons entre autres ces lignes : « Si j'ai pu vous inspirer un peu d'amour ou même de pitié, vous songerez que je suis seul, retenu loin de vous, isolé au milieu d'êtres qui ne peuvent comprendre les chagrins qui m'agitent ou qui, s'ils les comprenaient, ne le feraient que pour s'en moquer... Tantôt je vous vois bonne et douce, comme vous avez été quelquefois, mais bien rarement pour moi ; tantôt froide, polie comme certains jours chez Dugazon, lorsque je croyais que je ne vous aimais plus et que je tâchais de ne m'occuper que de Félipe... Aidez-moi, je vous supplie, à me guérir d'un amour qui vous importune sans

doute et qui, par là, ne peut faire que mon malheur. »

Quelques jours après, il écrit encore : « Il m'est affreux d'être presque étranger à vous depuis que vous êtes arrivée à Marseille. Je ne connais point la manière dont vous vivez, quels gens ce sont les acteurs qui jouent avec vous, comment ils jouent. Quelles sont les actrices, quel est le répertoire, quel est l'esprit du public... Il me semble que les méridionaux peuvent être étourdis, mais doivent sentir au fond... Ils doivent vous suivre partout où vous les voulez mener et pleurer ou frémir, quand vous voulez. »

Mélanie Guilbert répond :

— « Savez-vous ce qui me fait de la peine dans vos lettres? Ce sont vos excuses. Je voudrais plus de confiance ou de franchise; c'est à vous de savoir quel est le plus nécessaire. Vous ai-je jamais fait un reproche du ton familier que vous prenez quelquefois en m'écrivant? Eh! ne savez-vous pas que ce ton convient à mon cœur ainsi qu'à tout moi-même et que vous ne devez pas craindre de me déplaire en me donnant une marque d'amitié... »

Par une lettre qu'il écrit à sa sœur Pauline, le 2 fructidor an XIII, — 26 août 1805, — et qui est adressée de Marseille, on voit que Stendhal ne tarda pas à aller rejoindre Mélanie. Dans une

autre lettre, envoyée sept jours après à la même personne, il dit que le pays de Marseille est aride et si laid qu'il trouble les yeux, l'air est d'une telle sécheresse qu'il fait mal à la poitrine, les voyageurs sont étouffés par la poussière.

C'est alors que le futur romancier de *la Chartreuse* fait du commerce et mène l'existence dont parle Romain Colomb. Il est curieux de constater que Stendhal ne nous a laissé aucun détail de cette époque de sa vie. Dans un passage des *Souvenirs d'égotisme*, il nous fait pourtant savoir de façon indirecte que sa liaison avec Mélanie ne l'empêche pas de fréquenter une dame du nom de Séraphie T... Cette dame, apprenant ses relations avec la jeune actrice, refuse de le recevoir le soir. Stendhal lui donne raison.

Mais la saison théâtrale se termine. Mélanie Guilbert retourne seule à Paris. De Lyon, le 6 mars 1806, elle écrit à Beyle : « De la neige fondue, un froid glacial, des compagnons de route insupportables, c'est tout ce que nous avons eu dans notre route en y ajoutant beaucoup de fatigue... Nous sommes à Lyon depuis hier, nous en partons demain matin et dans six jours nous serons à Paris. J'en partirai le lendemain pour la campagne, et c'est là où je compte t'écrire un peu longuement... Adieu donc, ma

bonne minette, je vais mettre ce billet à la poste d'où je reviendrai bien contente si je trouve une lettre de toi. Je t'ai écrit d'Aix. »

Quant à Henri Beyle, il s'apprête aussi à quitter Marseille. Nous apprenons, par une lettre adressée à Martial Daru et datée du 1er juin 1806, que Stendhal est de retour dans sa ville natale.

Pendant leur séparation Louason écrit plusieurs fois à Henri Beyle.

Le 26 mai 1806 : « Moi, ne pas t'aimer! moi, je fais lire tes lettres par un rival ! Ah ! mon ami, tu sais que mon cœur est trop plein de toi pour être à jamais à un autre, mais il a besoin, ce cœur, d'être entièrement rassuré sur le tien... Adieu, mon cher et bien cher ami, crois que je t'aime et que je t'aimerai jusqu'au dernier jour de ma vie. »

Le 2 juin 1806 : « Je ne t'écris qu'un mot, ma bonne minette, car je suis dans mes jours de mélancolie et même plus que cela, mais je veux pourtant te dire combien je suis contente de te voir rapprocher de moi et surtout quel plaisir me fait l'espérance de te revoir. Je compte que tu passeras un mois chez ton père et qu'ensuite tu reviendras à Paris. Oh ! mon ami, j'ai besoin que tu m'aimes ! »

Le 10 juin de la même année, Louason est quelque peu dépitée. Beyle ne lui a pas envoyé

de ses nouvelles : « Tu me répondras, dis-tu, demain, quand tu n'auras pas une heure, un moment d'ennui qui te trouble l'esprit. Bien, mon ami, il ne faut pas te presser. J'estimerais cependant davantage une marche franche à ces petits détours qui peuvent éluder ta réponse tant qu'il te plaira, mais non pas m'en imposer longtemps. » Elle lui demande si, dans le cas où elle pourrait suppléer par ses faibles talents à ce que lui donnent ses parents, il la préférerait à tout au monde et si son intention est de passer toute sa vie avec elle. « J'attache ma tranquillité à cet éclaircissement, je te donne les témoignages de la plus vive tendresse, du plus tendre attachement... » Puis elle désespère : « Je ne demande plus rien à présent, j'ai pu me faire illusion jusqu'à un certain point, mais mon cœur m'en dit plus que je n'en voudrais savoir. Tu m'aimes comme un jeune homme dont la conduite présente ne tire point à conséquence sur sa destinée future et dont le but est de passer le temps le moins désagréablement possible. Et j'ai pu me croire aimée de toi comme la compagne de ta vie? Eh bien! me trouves-tu assez ridicule? Tu me diras peut-être que je me fâche ; non, je t'assure, je n'ai même pas ce bonheur, j'ai une expérience si triste du cœur humain que si je m'étonne des malheurs qui m'arrivent, c'est de ne

pas les avoir prévus, mais ils ne m'irritent plus. Je sais que je serai trop malheureuse et je me résigne à mon sort. »

Enfin Beyle est parti rejoindre Louason. Il note dans son journal : je suis arrivé à Paris, le 10 juillet 1806.

Avait-il réalisé son désir ? Avait-il eu, comme il se l'était promis, Mélanie pendant le voyage à Marseille et avait-il été heureux dans cette ville ? Nous ne le savons pas. Les cahiers du journal qui contenaient cette époque de sa vie furent perdus, de son vivant même.

Mais ce que nous savons c'est que Louason fut sa maîtresse tout au moins dans les derniers temps de leur liaison.

Ils se sont de nouveau revus à Paris. Leur amour a repris avec plus d'intimité et de violence. Henri Beyle écrit, le 2 septembre 1806, ces lignes expressives : « Je n'en puis plus, je suis usé jusqu'à la dernière goutte au moral et au physique. Mais il faut que j'emploie cette dernière goutte à dire ce qui m'a mis dans cet état. Dîner avec C... Histoire de Mélanie. Caumont dans le discours à Agnès et la suite, quel naturel ! Dix heures sonnent, j'ai couché hier avec Mélanie. »

Il semble que cet aveu précipite leur rupture. Stendhal, dans ses écrits, ne s'occupe presque

plus de celle qu'il a si bien aimée. Deux semaines après s'être possédés, à peine apprenons-nous que leur « amour a eu une petite pointe. » Et puis Stendhal songe à son avenir. Quelle situation va-t-il avoir? Des amis intercèdent pour lui. « Si tout part, que deviendrai-je ? Resterai-je bourgeois de Paris cet hiver ? Irai-je acquérir des titres dans le Nord ? »

Henri Beyle est nommé adjoint aux commissaires des guerres. En cette qualité, il va en Allemagne et il assiste à l'entrée triomphale de Napoléon à Berlin. Mais où donc les anciennes promesses d'amour éternel, de passion dont l'ardeur va jusqu'à songer au suicide ? Tandis qu'il a l'imagination occupée par les conquêtes napoléonniennes, l'adjoint aux commissaires des guerres rêve-t-il, comme autrefois, à Louason si bonne et si douce ?

Malgré tous serments, l'amour pas éternel. Stendhal se console du souvenir de Mélanie dans les bras d'autres femmes. Il laisse seulement sa pensée aller parfois vers Louason. C'est ainsi que, quelques années après, le 19 octobre 1811, à Ancône, comme il se promène tendrement sur le bord de la mer, au dehors de la porte de France, avec une jeune femme, Livia B… son cœur s'ouvre aux choses du passé et Beyle songe que cette amoureuse

promenade est « dans le genre des dernières promenades avec Mélanie. »

Les amants de naguère finissent par ne plus se reconnaître. Bien plus tard, en 1813, Stendhal va rendre visite à Mélanie. Il la trouve « avec tous les symptômes annonçant le bonheur, la sensibilité pleine de vie pour les petits intérêts courants. » Si bien qu'une autre fois Beyle, ayant en l'âme « une heureuse tristesse », ne veut pas la laisser « évaporer » en allant chez Louason, comme il en était tenté. Il préfère tout simplement rentrer chez lui travailler.

Celle dont, en présence du jeune Beyle, les yeux éclatent du besoin d'être aimée, Louason qui a écrit : « Moi, je ne t'aime pas ! Ah ! mon ami, tu sais que mon cœur est trop plein de toi pour être à jamais à un autre, » Louason a tout oublié. Elle s'est mariée avec un seigneur russe. L'ancienne petite élève de Dugazon est devenue Madame de Baskoff !

LES PETITES ANGLAISES

Stendhal avait vingt ans. Il était à Londres avec un de ses amis, M. Barot. Ils avaient à leur service un anglais, valet de place. Ce garçon était de moralité douteuse. Il servait d'intermédiaire entre ses maîtres et quelques filles.

Une fois, avec les détails les plus maussades et les plus repoussants, il leur fit un marché. A Westminster-Road, il y avait des filles disposées à les recevoir pour vingt et un schillings. Elles s'engageaient, en plus de leurs bonnes grâces, à fournir le thé, le lendemain matin.

Le quartier et la maison étaient mal famés. Malgré tous les conseils, Stendhal et son ami se rendent, armés, au lieu du rendez-vous.

Tous deux s'attendaient à y rencontrer «d'infâmes salopes.» Ils furent étonnés d'y voir « de petites filles avec de beaux cheveux châtains, un peu timides, très empressées, fort pâles.»

On imagine quel était le misérable logement

de ces petites filles. On y était mal à l'aise. Les petites filles furent navrées de deviner l'embarras de leurs deux visiteurs. Elles voulurent montrer ce qui était le mieux chez elles. C'était un pauvre petit jardin de vingt-cinq pieds de long sur dix de large. On le visita à la clarté de quelques chandelles. On vit en même temps dans le jardin « les instruments d'économie domestique, le petit cuvier pour faire la lessive. avec un appareil elliptique pour brasser la bière.»

Stendhal est ému de ce spectacle, Barot en est dégoûté. Celui-ci veut payer ces malheureuses enfants et s'en aller. Henri Beyle conseille de rester et devient bientôt l'ami de ces petites filles. Les deux compagnons craignent bien, la nuit, d'être assassinés, mais ils sont gens de courage. Ils vont donc se coucher dans les chambres qui leur sont réservées.

« Je voulus garder la lumière. La pudeur de ma nouvelle amie, d'ailleurs si soumise et si bonne, n'y voulut jamais consentir... Elle était charmante, petite, bien faite, pâle.»

Le lendemain, dans leur enthousiasme, les deux amis vont chercher, pour déjeuner, des viandes froides et du vin. Les petites filles « crurent que nous nous moquions d'elles quand nous leur dîmes que nous reviendrions.»

Stendhal avoue n'avoir, toute la soirée sui-

vante, songé qu'à la louche maison de Westminster-Road. Enfin sonne l'heure tant attendue. Ils emportent chez les petites filles des bouteilles de claret et de champagne. Les petites filles sont très heureuses.

Il est à croire qu'Henri Beyle partage ce bonheur. Il oublie toute tristesse et déclare être bien ennuyé lorsqu'il lui est impossible de finir la soirée avec ces petites anglaises, — aux beaux cheveux châtains, un peu timides, très empressées, fort pâles...

ANGELA PIETRAGRUA

Ah! celle-ci, Angela Pietragrua, — ou comtesse Simonetta,—fut une « catin sublime à l'italienne, à la Lucrezia Borgia.» Elle fut même « une coquine.»

Elle était mariée et avait Henri Beyle pour amant. Mais elle voulait que Stendhal la crut femme vertueuse, et elle lui racontait que son mari était fort jaloux, que la moindre imprudence pouvait la perdre à jamais. Alors, tous les dix jours, l'amant se rendait le plus secrètement à Milan. Il se cachait dans une auberge, et, le soir, grâce à la complicité, largement rétribuée, d'une femme de chambre, il lui était permis d'avoir Angela Pietragrua. Henri Beyle était la crédulité même. Il finissait par en devenir ridicule, — et cela, au point d'éveiller des remords au cœur, pourtant cupide, de la femme de chambre. Cette complice avoua l'entière vérité au trop aveugle Henri Beyle.

Madame Angela Pietragrua « le trompait et avait autant d'amants différents qu'il passait de jours en exil.» Cela semblait impossible au crédule amoureux. Mais lorsqu'il fut caché dans un cabinet et qu'il regarda par la serrure « il vit à trois pieds de lui la plus monstrueuse pièce de conviction.» Sa désillusion aigrit sa native sensibilité. L'étonnement le poussa vers la raillerie. Stendhal se retint pour ne pas éclater de rire, seulement quand il eut suffisamment contemplé «la plus monstrueuse pièce de conviction », la gaîté factice s'évanouit pour laisser place au plus sombre désespoir. Mais Angela Pietragrua était une catin sublime, une coquine. Elle ne désespéra pas, se jeta aux genoux de son amant, implora pardon, demanda grâce, et traîna sa pose de repentir à travers toute une longue galerie. Comme son air était passionné ! Pourtant Beyle fut inflexible. L'orgueil seul le faisait agir. Mais son aigreur redoublait. Angela ne fut jamais aussi tentante ; jamais refus de pardon à la femme adorée ne causa plus âcre et voluptueux plaisir physique.

Une autre fois,elle joue une comédie d'un nouveau genre. Elle a lu les lettres adressées à Stendhal par un ami. Cette lecture lui fait soupçonner qu'Henri Beyle s'est trop vanté de ses amours et qu'il a le projet de l'ajouter,elle,

Angela Pietragrua, sur sa liste d'amantes. Elle se plaint et lui fait querelle à ce sujet. Et le naïf amoureux de relire attentivement les lettres de son ami. Mais non! ces lettres ne prouvent pas qu'il se soit trop vanté. Il y a bien cependant « une seule phrase qui a pu paraître ambiguë, » seulement tout le reste crie le plus pur amour. Il faudra donc convaincre la susceptible italienne. Si la tentative est longue et difficile, la réussite est certaine.

Stendhal aima Angela Pietragrua d'âme et de sens.

Cet amour dura de longues années. Certes, dans l'intervalle, Henri Beyle crut oublier, mais son amour ne faisait que sommeiller. C'était le feu latent sous la cendre de l'absence et que rallumait le moindre souvenir, que faisait à nouveau, avec plus de violence, éclater chaque voyage en Italie. Henri Beyle s'éprit d'Angela Pietragrua en 1800. Il l'aima encore jusqu'aux larmes en 1811.

Lorsqu'il la vit pour la première fois, c'était à l'époque où il s'était engagé au 6e régiment de dragons. Il était à peine âgé de dix-huit ans. Son régiment était passé en Italie. A la grâce près, écrit Stendhal, j'étais donc, à Milan, en 1800, je crois, dans la position de chérubin. A ce moment, Henri Beyle loge Casa Bovara. Sa cham-

bre est au-dessus de la salle à manger de Mme Pietragrua à qui il n'a pas encore causé. Un de ses amis, Moz.. va le visiter un jour qu'il est souffrant. En descendant, Moz... raconte à madame Pietragrua « qu'il venait de voir Beyle qui ressemblait à un lion malade.» Quelques jours après, un autre ami, du nom de Louis Joinville, adjoint de M. Daru, le mène chez cette jeune femme, dont lui aussi est l'amant.

En 1800, Angela Pietragrua a une grâce pleine de volupté. Elle est majestueuse à force d'être belle. Le jeune soldat se prend à l'aimer d'une telle ardeur qu'il est comme soulevé de terre et transporté « dans le pays des chimères, mais des chimères les plus délicieuses, les plus célestes, les plus à souhait. » Mais il n'a pas d'argent et, lorsqu'il n'en a pas, Stendhal est la timidité même. En outre, il a un habit quelque peu décousu. Il sent qu'il n'est pas grand'chose chez Madame Pietragrua,—et son orgueil l'empêche d'agir, il cache son amour. Ses journées se passent alors « dans un attendrissement extrême et plein de mélancolie. » Que de châteaux en Espagne il élabore ! Ah ! il s'en ira loin, il acquerra de la gloire, et il retournera près d'Angela Pietragrua, et il l'embrassera, et il fondra en larmes !...

Onze ans s'écoulent. « Quelle parole que

onze ans! Mes souvenirs n'étaient point amortis, ils ont été vivifiés par un amour extrême ! » C'est le dimanche, 8 septembre 1811. Henri Beyle se retrouve à Milan « sur le Cours de cette porte orientale, où, tout jeu de mots à part, s'est passé l'aurore de sa vie... Quel j'étais alors et quel je me retrouve! Il n'entre nul sentiment d'ambition dans cette réflexion. » Il va revoir la femme tant chérie, inoubliée. Beyle est si attendri qu'il est sur le point de pleurer.

Il la revoit. Angela est toujours superbe. Elle a toujours « le grandiose qui est formé par la manière dont ses yeux, son front et son nez sont placés. » Elle a beaucoup plus d'esprit qu'autrefois et si, comme jadis, elle est encore majestueuse à force d'être belle, maintenant elle l'est aussi par la force de ses traits. Il se rappelle à elle.

— C'est le Chinois, *quello'e il chinese*, explique Angela à son père présent à cette première visite.

Stendhal s'amuse à raconter l'amour jadis éprouvé.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit alors ? demande par deux fois Angela.

L'ancienne amitié a reparu. Angela est charmante. Elle l'invite à aller le soir au théâtre, dans sa loge. Le lendemain, ils vont ensemble visiter

les salles du musée de Milan. Chemin faisant, elle s'enquiert sur ce qu'il fait. Beyle avoue qu'il tâche de donner de son emploi une idée embellie.

Enfin, tandis qu'il est chez elle, il lui dit qu'il l'aime encore. Elle prétexte que c'est une plaisanterie. Il affirme la sincérité de ses paroles. Elle murmure : Je voudrais bien que ce fut vrai. Alors, il lui rappelle les souvenirs passés, jusqu'aux moindres détails. Angela est touchée de cette fidélité. Elle en a les larmes aux yeux. Elle le tutoie. Elle redouble de tendresse. Stendhal s'enhardit. Il veut l'embrasser. Mais la très chère s'effarouche. Il ne faut pas qu'un homme embrasse. Elle lui certifie avec minauderie qu'un amant doit « recevoir et jamais prendre. » Henri Beyle se laisse convaincre. Il reçoit grand nombre de baisers.

Il cause. Il est inspecteur général du mobilier de la Couronne. Il aura bientôt le devoir de rejoindre son poste.

« Elle m'a répété plusieurs fois avec une voix très émue :

— Pars, pars, je sens qu'il faut que tu partes pour ma tranquillité ; demain peut-être je n'aurai plus le courage de te le dire.

« Comme je lui disais que je serais trop malheureux pendant mon voyage :

— « Mais tu auras la certitude d'être aimé !

« Elle a dit avec l'air assez convaincu, en parlant des rapports que nous avons eus ensemble :

— « Mais c'est un roman! »

Stendhal s'étonne. Si elle ne l'aime pas, il veut tâcher de la rendre amoureuse. Il ne s'imagine point que cela est facile. Il fait sa tentative. Angela Pietragrua tombe dans ses bras et s'abandonne.

Eh bien ! « cette victoire ne lui a pas fait un plaisir entraînant. » Il se souvient que « c'est avec le même pantalon qu'il a livré la bataille de Mme Palfy, » une autre de ses maîtresses. Cette souvenance fait naître des comparaisons en son esprit et il conclut que la manière de madame Palfy était pleine d'émotion, tandis que celle de madame Pietragrua est trop emplie de raison.

Cependant, puisqu'il la possède, il ne songe pas un instant à l'abandonner. Il lui donne des rendez-vous. Le signal sera la façon dont sa fenêtre est ouverte ou entrebaillée. Parfois, Angela promet et ne vient pas. « Serait-elle coquette et rien de plus ? » Parfois il n'obtient que ce qu'il appelle une demi-faveur, ou bien la victoire a été dure à remporter. « Après un combat moral fort sérieux où j'ai joué le malheur et le presque désespoir, elle est à moi, à onze heures et demie. »

C'est pour tout cela que Stendhal a préféré Angela Pietragrua à ses autres maîtresses et qu'il lui a gardé comme une sorte de constance. Voilà pourquoi il n'a su trouver de joie qu'aux lieux où était la belle Milanaise, pourquoi il s'est surpris souvent à songer à elle sept ou huit fois par jour, au point de sentir sa respiration accélérée. Voilà pourquoi, enfin, les femmes qu'il rencontrait et qui étaient charmantes lui faisaient craindre l'ennui de leur compagnie. Angela Pietragrua vivait sans cesse en sa mémoire.

Et comment ne pas l'aimer ? Stendhal se le dedemande lui-même : Comment peindre le bonheur fou ? le lecteur a-t-il jamais été fou ?

Si ce lecteur a parfois frissonné d'ivresse au bras d'une femme adorée, il aura de la clémence pour l'aveugle et faible amant que fut l'auteur de la *Chartreuse de Parme*. Et songeant à d'intimes souvenirs, les lignes suivantes écrites à Milan le 2 septembre 1811, feront naître en son cœur les anciens et doux regrets :

— Sans doute la femme la plus belle que j'ai eue et peut-être vue, c'est Angela, telle qu'elle me paraissait ce soir en me promenant avec elle dans les rues, à la lueur des lumières des boutiques. Je ne sais comment elle a été amenée à me dire, avec ce naturel qui la distingue et sans vanité, que quelques-uns de ses amis lui avaient

dit qu'elle faisait peur. Cela est vrai. Elle était animée ce soir. Il paraît qu'elle m'aime : hier et aujourd'hui elle en a du plaisir. Elle venait de prendre du café avec moi, dans une arrière-boutique solitaire. Ses yeux étaient brillants ; sa figure demi-éclairée avait une harmonie suave et cependant elle était terrible de beauté surnaturelle. On aurait dit un être supérieur qui avait pris la beauté, parce que ce déguisement lui convenait mieux qu'un autre et qui, avec ses yeux pénétrants, lisait au fond de votre âme...

La figure de celle qui fut une catin sublime aurait fait enfin « une sibylle non moins adorable. »

MADEMOISELLE BEREYTTER

Mademoiselle Bereytter fut une des plus pauvres maîtresses de Stendhal. Pour subvenir à ses besoins, elle était actrice à l'Opéra-Buffa. Mais son principal revenu était celui que lui fournissaient ses amants. Du temps de sa liaison avec elle, Stendhal dut donc l'entretenir.

C'était grâce à un ami du nom de Barral qu'il avait eu cette maîtresse. Beyle était alors d'une grande activité. Il déjeunait au café Hardy, et revenait exprès de Saint-Cloud, le soir, pour assister à la représentation où paraissait Mlle Bereytter. Il retournait ensuite au même café et rentrait chez lui vers une heure du matin. L'actrice de l'Opéra-Buffa était déjà couchée dans son lit se réveillait. Ensemble, ils soupaient d'une perdrix, avec du vin de champagne.

« Cette liaison a duré deux ou trois ans.»

LA COMTESSE PALFY

S'il fallait, comme en langage mathématique, *ordonner* les maîtresses qu'il a eues, selon leurs diverses qualités, et, s'il fallait en même temps montrer quelque vanité, Stendhal commencerait par Alexandrine Petit. Tout d'abord parce qu'elle était comtesse Palfy. Ensuite parce que son mari et elle surtout dépensaient bien quatre vingt mille francs par an.

L'auteur des *Promenades dans Rome* nous a laissé très peu de souvenirs sur cette amante. Nous savons seulement que lorsqu'Alexandrine Petit parlait de l'histoire de son mariage, elle émettait ces étranges paroles : « J'avais de l'aversion pour les jeunes gens, de manière que quand on me dit : c'est un homme d'un certain âge, je n'en fus pas effrayée. C'était sur ce principe que je n'avais pas voulu épouser quelqu'un que j'aimais. » De ce mariage étaient nés des enfants dont une fille, du nom de Charlotte

était l'aînée. Le fils de madame Palfy fut tué au commencement de l'année 1813. Elle-même mourut à la suite de couches vers 1814.

Henri Beyle va parfois se promener à cheval avec la comtesse Palfy. Ou bien il la rencontre le matin au jardin des Tuileries. Parfois aussi ils déjeunent ensemble. Si Alexandrine marque de l'étonnement lorsque, contre son attente, elle aperçoit Stendhal, celui-ci s'empresse de conclure qu'elle a, peut-être, quelque amour pour lui. Si la veille a laissé entre eux une mauvaise impression et si l'amante, le lendemain, s'ennuie, Stendhal ne fait rien pour la distraire. Car ainsi doit se détruire le souvenir d'hier. Henri Beyle peut s'attarder à ces détails, d'autant plus qu'il est en bonne position auprès d'Alexandrine Petit. Il est le seul amant possible, sans crainte de danger.

La comtesse Palfy est de nature rêveuse. Songe-t-elle à Stendhal ? Le fait est que, lorsque leurs regards se rencontrent, leurs yeux disent qu'ils s'aiment. La comtesse Palfy est alors embarrassée. Elle n'ose plus regarder Stendhal, mais bientôt toute gène disparaît. C'est elle maintenant qui fixe avec intérêt ses yeux sur ceux d'Henri Beyle et qui cherche à lui prendre la main. Elle le reçoit de plus en plus chez elle et lui montre encore plus de confiance. « Sa figure m'a semblé se couvrir des couleurs de l'amour.

lorsque, elle, lisant tout haut un journal, au lieu de lire par dessus son épaule, je la regardais, ce qu'elle voyait du coin de l'œil. En total, j'ai été content d'elle et de moi. »

Comme Stendhal a pour habitude d'analyser minutieusement sa vie, il a soin de nous indiquer qu'alors il était vêtu d'une manière qui allait parfaitement à sa physionomie.

Mais il ne faut jamais oublier, lorsque l'on s'occupe de Stendhal amoureux, que l'auteur d'*Armance* fut un incorrigible timide. Quoique l'occasion soit propice, il n'ose pas chercher la réalisation de son désir. J'ai été bien puni, confesse-t-il, le 18 juillet 1811, à propos d'Alexandrine Petit, de n'avoir pas mis de prestesse à attaquer. Bien qu'il constate que la comtesse Palfy ne peut dire un mot sans lui causer ou sans parler de lui, il avoue son tort de n'avoir pas « hasardé quelque entreprise. » Il va même, dans la *Vie de Henri Brulard*, jusqu'à écrire qu'il avait honte d'être amoureux de la comtesse Alexandrine Petit.

Bientôt après, ils s'embrassent. C'est à Montmorency, chez elle, alors que, pour un départ, Stendhal l'aide à faire des paquets.

Il la possède enfin. A ce sujet, nous avons un détail intime, c'est que « la manière de madame Palfy était pleine d'émotion. » Comme

s'il craignait que le lecteur n'ait pas suffisamment compris, Stendhal éprouve le besoin d'ajouter en note: C'est tout simple, peu d'habitude de madame Palfy.

L'amour disparaît le plus banalement. Stendhal constate que « c'est une passion bien morte. Mais que me reste-t-il en femmes ? Ma foi, rien. »

Quelque temps après, il la revoit. Un dernier vestige d'amour reparaît en son cœur. Madame Palfy baisse les yeux et s'intimide. Elle lui dit qu'elle sait beaucoup de choses sur son compte.

« Je pense que c'est ma liaison avec Angela qui ne dure que depuis deux petites années. Elle l'aura sue par M. Bayle, le médecin, qui l'aura dit, à Madame Le... ou par la comtesse D...Y qui le savait de sa femme de chambre, par une blanchisseuse, et qui l'aura dit à sa fille la baronne C... »

Madame Palfy qui, malgré tout, fut une honnête femme, ne se contente pas de ces amours partagés. Toute liaison entre elle et son ancien amant n'est désormais plus possible.

MENTA

Menta, ou Clémentine, comtesse C... l, est la fille du ministre de la police sous Napoléon, le comte B.. Sa mère a déjà remarqué le jeune Henri Beyle.Le comte lui offre même une charge. Quels scrupules a Beyle pour la refuser? Est-ce à cause de la mère ou de la fille ? Ces scrupules sont à son honneur,d'autant plus que, sans eux, il serait devenu riche.

En effet, « trois ou quatre fois, écrit-il, la fortune a frappé à ma porte. J'ai refusé en 1814 la direction générale des subsistances de Paris, sous les ordres de M. le comte B..., dont la femme avait pour moi la plus vive amitié ; après son amant, M.Pépin de Bélisle, mon ami intime, j'étais peut-être ce qu'elle aimait le mieux. Je serais donc riche, mais je serais un coquin, je n'aurais pas les charmantes visions qui souvent encore remplissent ma tête... »

Prosper Mérimée nous raconte que Beyle

avait « pour rivaux bien des hommes puissants, entr'autres, un général fort en faveur, qui abuse un jour de sa position, pour obliger Beyle à lui céder sa place auprès de la dame. Le soir même, Beyle trouva moyen de lui faire tenir une petite fable de sa composition, dans laquelle il lui proposait allégoriquement un duel. Je ne sais si la fable fut comprise, mais on n'accepta pas la moralité et Beyle reçut une verte semonce de M. Daru, son parent et son protecteur. Il n'en continua pas moins ses poursuites. »

Celles-ci triomphèrent en l'année 1824. Stendhal posséda Menta et ce fut de son propre aveu une victoire étonnante.

Nous savons de madame la comtesse C..l que ce fut la maîtresse la plus distinguée de toutes celles qu'eut Henri Beyle, mais aussi l'une des plus voluptueuses. Ses lettres le dénotaient. A la mort de son amant, ces lettres, écrites en une période de quatorze ans, étaient de deux cent quatre-vingt-deux. Stendhal, à sa mort, avait ordonné de les brûler et Romain Colomb se chargea de ce soin, non sans les avoir lues et avoir pris quelques notes. La seule lettre qui ait été conservée a été publiée par M. Casimir Stryienski dans : *Comment a vécu Stendhal.*

Grâce aux notes de Romain Colomb on peut suivre l'intrigue des deux amants. Beyle

rend à Menta des visites à la campagne, très souvent clandestines et qui ont un caratère fort romanesque. C'est à la suite de l'une d'entr'elles que Stendhal est obligé de rester caché trois jours dans la maison, où il est pourvu de nourriture par sa maîtresse même. La frayeur que cet incident leur cause n'empêche pas Clémentine d'écrire bientôt après : « Je voudrais passer des mois entiers avec toi et qu'il ne me fut pas possible de rien t'accorder, c'est seulement alors que je me croirais aimée. »

Mais elle expie tant de bonheur. Elle craint que Beyle ne lui ait donné une maladie contagieuse,— et, plus tard, elle croit être enceinte de lui. Elle est si malheureuse qu'elle se reproche annote Romain Colomb, de ne pas avoir assez d'énergie pour s'endormir à la vapeur de six sous de charbon.

Malgré ce désespoir, Menta paraît avoir un caractère étrange et facile puisque, quoique jalouse, « souvent elle pensait que Beyle ne pourrait pas se soumettre à des abstinences que des obstacles de toute nature rendaient inévitables, alors elle permettait l'usage d'intérimaires accidentelles. »

Cette union prend fin une première fois lorsque Stendhal est nommé consul à Civita-Vecchia ; mais, lorsqu'il est de retour, il essaie de nouer à

nouveau les anciennes relations. Clémentine lui fait comprendre qu'il doit se contenter de la place de premier ami, — et c'est à ce titre qu'elle lui demande des conseils pour conserver un amant hésitant ! Elle va même le voir dans sa chambre de la rue de la chaussée d'Antin. Puis les rapports d'amour recommencent.

La comtesse C...l eut une excuse dans sa vie aventureuse. Elle était battue et trompée par son mari. Même elle surprit ce dernier avec une femme de chambre, — et c'est alors qu'elle promit de se venger.

La malheureuse devait finir par le suicide en 1840.

Henri Beyle semble avoir beaucoup aimé Clémentine car il déclare que sa joie de la posséder la première fois n'égala pas la tristesse qu'il eut à se séparer d'elle en 1824. Et même, « en 1836, écrit Prosper Mérimée, Beyle me racontait cette aventure, le soir, sous les grands arbres de Laon. Il ajoutait qu'il venait de voir Mme ***, — Menta, —, alors âgée de quarante-sept ans et qu'il s'était trouvé aussi amoureux qu'au premier jour. L'un et l'autre avaient eu bien d'autres passions dans l'intervalle. « Comment pouvez-vous m'aimer encore à mon âge ? disait-elle. Il le lui prouvait très bien et jamais je ne l'ai vu montrer tant d'émotion. Il avait les larmes aux yeux en me parlant. »

ÉLISA

C'est une fille qui loge rue Neuve-des-Bons-Enfants, n° 1. Sa figure est douce et jolie. On a plaisir d'être auprès d'Elisa et de lui faire la cour. C'est le soir du 3 février 1809 que Beyle la rencontre en sortant du Vaudeville. Il conserve de la fille une impression agréable. Le lendemain, comme il ne sait que faire, il songe à cette Elisa. Il lui prête facilement mille charmes. Il éprouve enfin le besoin de la revoir.

Il va rue Neuve-des-Bons-Enfants vers les cinq heures. Elle est absente. Cette annonce fait évanouir l'idéal qu'Henri Beyle s'était composé d'Élisa. Au lieu de retourner chez elle une heure, après il préfère tout simplement assister à la seconde représentation de *Cosi fantutte* de Mozart.

Jamais fille n'est délaissée avec plus de désinvolture.

LIVIA B...

Tandis que, pour quelques jours, il a quitté Angela Pietragrua qu'il adore cependant, Henri Beyle ne demeure point amoureux inactif, il s'occupe de Livia B... A tel point que celle-ci est une des cinq femmes auxquelles il songe avec tendresse et desquelles il aurait grande joie à avoir encore un rendez-vous. Son désir se réalise. Il rencontre Livia B... à Ancône. Beyle est un familier de Livia et de son père. C'est celui-ci qui a même proposé à Stendhal de loger chez lui. Stendhal a accepté.

C'est dans la chambre de Livia, sur sa table, en face de la mer, qu'Henri Beyle travaille.

Livia s'ennuie. Pour la distraire, Stendhal l'emmène à la promenade et au spectacle.

Mais Stendhal doit quitter Ancône. Le jeune homme constate en Livia. « une tristesse non

pas sombre et passionnée, mais constante. » Il faut dire que Stendhal ne ressent pas le même regret. Bien au contraire. Il retourne à Milan auprès d'Angela Pietragrua.

MADAME AZUR

Lorsqu'en 1828, Stendhal aima à la fureur Alberthe de Rubempré, qu'il appelle aussi madame Azur, il avait, raconte-t-il lui-même, absolument le même caratère qu'à l'âge de six ans, en aimant sa mère, madame Henriette Gagnon.

Alberthe de Rubempré fut, d'après le jugement de l'auteur de la *Vie de Rossini*, une catin non sublime, à la du Barry. Mais ailleurs, Stendhal a soin d'ajouter, ce qui sous sa plume est un éloge : « c'est une des Françaises les moins *poupées* que j'ai rencontrées. »

Il ne nous a rien laissé qui permette de parler longuement de madame Azur. En 1830 et 1831, lorsqu'il est en fonctions diplomatiques à Trieste, Stendhal lui fait parvenir de ses nouvelles par un ami commun, le baron de Mareste. Quelquefois, il lui écrit, mais simplement, et lui raconte son genre de vie. A peine une fadeur en lui annoncant que, bien qu'il s'ennuie à Trieste,

il est enchanté de sa place et qu'il serait « heureux d'en avoir une toute petite dans votre cœur. Voilà un compliment à la Rokebert, je vous en ferais un bien meilleur, mais il ne vient pas. »

A propos de madame Azur, Stendhal nous apprend qu'il avait un talent malheureux pour communiquer ses préférences. Il rendait ses amis amoureux en parlant de ses maîtresses. Si bien que Prosper Mérimée s'éprit d'Alberthe de Rubempré et la lui enleva. Henri Beyle en est au désespoir pendant quatre jours. Il va prier Mérimée de lui céder madame Azur pour deux semaines. — Quinze mois, je n'ai aucun goût pour elle, répond l'auteur de *Colomba* ,qui a vu les bas plissés sur la jambe mal faite d'Alberthe de Rubempré.

Ce cas se reproduisit pour son autre ami le baron de Lussinge. « Stendal lui inocula d'une manière si plaisante son amour si frénétique » que celui-ci resta pendant de très longs mois l'amant de madame Azur. Dans cette union, ce qui étonna le plus Henri Beyle, ce fut quAlberthe demeura non moins fidèle que lui.

Madame Azur rendit à Stendhal un signalé service. On se souvient de son *fiasco* avec Alexandrine. Ses amis le prirent alors pour *babilan.* Grâce à Alberthe de Rubempré, qui ex-

pliqua ses faits et gestes amoureux, « cette belle réputation » disparut.

Enfin, le peintre Eugène Delacroix qui connut aussi madame Azur, et chez qui, en 1847, comme plus tard, en avril 1853, il allait passer des soirées, nous apprend qu'elle aimait les curiosités, les ameublements et qu'elle se trouvait servie à souhait, ce qui lui faisait faire cette réflexion : « que tout le bonheur vient tard ... »

MINA DE GRISHEIM, LA PETITE P..., MADAME JULES

Stendhal a eu çà et là quelques amantes sur lesquelles nous avons fort peu de détails.

Mina de Grisheim, fille d'un général tombé en disgrâce, fut sa plus pauvre maîtresse.

Au commencement d'août 1811, il fréquenta la petite P.... Mais ce fut plutôt un simple passe-temps. « Elle manque de tétons et d'esprit, deux grandes lacunes. Par désœuvrement aussi, j'ai hasardé quelques libertés ; il n'y a pas de résistance. »

Madame Jules « l'a emporté par la force du caractère, tandis qu'au premier moment, elle semblait la plus faible. » Elle était aussi d'intelligence très affinée.

Stendhal qui, dans le deuxième article nécrologique qu'il s'amusa, en 1837, à écrire sur lui-même, nous confesse avoir passé la nuit du 29 Juillet 1829, chez elle, pour la garder, paraît

avoir eu un grand amour pour Madame Jules.

De Rome le 1er mai 1833, il lui avoue : « Chère et aimable Jules, je vous aime toujours à la folie ; je pense fort souvent à vous..., » et, de Paris, le 18 novembre de la même année : « Je vous jaime avec une tendresse qui s'accroît tous les ours. Si je restais, je finirais par vous baiser la main avec passion, et vous prendriez un air sévère. »

Elle aussi lui écrit souvent et ainsi nous apprenons à la mieux connaître.

La seule distraction de Madame Jules est la lecture. Elle dit : — Je me jette dans la littérature moderne, je me nourris l'esprit et l'âme, puis quand j'étouffe d'émotion je m'en reviens aux vieux auteurs et, quand ceux-là m'endorment, je retourne aux nouveaux.

Plus loin, elle écrit au sujet de leurs amours : — Personne, personne ne sait notre secret, sans cela ce ne serait plus un secret, et alors, adieu tout le plaisir....

Ce secret fut si bien tenu que même Prosper Mérimée l'ignora. L'auteur de *Colomba* demande en effet à Romain Colomb, six mois après la mort de Stendhal, qui peut bien être « un Monsieur » Jules, car « j'ai reçu de lui une lettre et un cadre renfermant quelques lignes

de l'écriture de Beyle. Il me dit qu'on lui a appris que je disais du mal de Beyle et, pour me donner des remords, il m'envoie une phrase découpée dans une lettre de notre ami où il parle avec éloges d'un de mes premiers bouquins. Cette lettre et le reproche m'ont semblé si ridicules et si étranges que je n'y ai pas répondu. Je n'ai jamais entendu parler à Beyle de personne de ce nom. »

Le reproche pouvait être mal fondé, mais Madame Jules prouvait néanmoins que, même malgré la mort, elle aimait celui qui, la nuit du 29 juillet 1829, avait été son amant, et qu'elle savait jalousement défendre sa mémoire.....

Madame Jules est morte à Paris, le 6 avril 1853.

CHAPITRE IV.

L'Amour d'après Stendhal.

Sur le livre *de l'Amour*

Comme il fréquente en 1822, à Milan, plusieurs salons où l'on discute des choses de l'amour, pour retenir les faits dont on parle et surtout les causes qui les ont engendrés, Henri Beyle prend des notes, au hasard de la conversation, sur de petits morceaux de papier. Puis il cherche une loi commune pour relier ces faits. Cela lui est d'autant plus facile qu'alors il souffre d'amour pour Métilde. En scrutant son propre cœur, en comparant avec toutes ses notes, il peut découvrir le lien nécessaire, la formule adéquate.

Stendhal n'a donc d'autre prétention que de faire une description exacte et scientifique de l'amour. Tel est le point de départ de son livre.

Imaginez, dit-il, une figure de géométrie assez

compliquée, tracée avec du crayon blanc sur une grande ardoise. Eh bien ! je vais expliquer cette figure de géométrie. Mais une condition est nécessaire, c'est qu'il faut qu'*elle existe* déjà sur l'ardoise, je ne puis la tracer moi-même.

C'est-à-dire que, pour comprendre son livre il faut que le lecteur sache ce que c'est que d'avoir aimé.

Aussi Stendhal récuse-t-il d'avance tous les gens qui ne considèrent que le positif et que l'utile. Ceux-là sont trop occupés par leur négoce. Leur cœur s'ossifie de plus en plus. Ils ne peuvent s'imaginer que d'autres hommes rêvent à de beaux yeux de femme, espèrent ou pleurent, aiment à la folie ou jusqu'à en mourir. A plus forte raison, ils ne comprendront jamais qu'un écrivain étudie, à travers les quatre cents pages d'un volume, tous ces rêves, tous ces espoirs et toutes ces larmes. Ces gens-là perdront certainement leur temps à lire *de l'Amour*.

Henri Beyle préfère n'écrire que pour une minorité d'élite, cent lecteurs à peine,—pour la pauvre jeune femme désabusée qui veut revivre les souvenirs d'amour si chers et dont elle bénit encore la souffrance mal éteinte. C'est surtout pour cette pensive et chagrine inconnue que Stendhal tâche d'être clair. Et si elle consent à le lire, pas même en entier, si peu que cela soit, Henri Beyle estime avoir atteint son but.

C'est pourquoi l'auteur ne veut rien corriger de son manuscrit. Il en respecte, à chaque page, l'idée première, même si celle-ci lui semble alors obscure. Car cette idée, au moment où elle fut conçue, devait bien correspondre à un état défini de son moi. D'ailleurs, il lui serait impossible de revoir son manuscrit. Ce serait rouvrir la blessure à peine cicatrisée de sa tendresse pour Métilde. Il se contente, pour l'intelligence de l'imprimeur, de recopier à l'encre ce qui est écrit au crayon.

Un de ses amis, Edwards, lui procure un libraire, M. Mongie. Nous avons encore le traité que Beyle signa avec lui et nous apprenons ainsi que l'ouvrage fut tiré à mille exemplaires, en deux volumes in-18. La vente des premiers exemplaires devait servir à indemniser l'éditeur de ses frais d'impression. Sur le reste, l'auteur ne recevait que le tiers net du prix marchand. Le libraire devait rendre compte de la situation de cette opération trois mois après la mise en vente, — mais le livre n'eut aucun succès. Stendhal ne toucha jamais la moindre somme.

M. Mongie imprima le manuscrit sur du mauvais papier et dans un format ridicule. Il jura avec indignation que c'était lui qui avait été trompé par ses fournisseurs. Stendhal le crut, mais dans la suite il lui fut donné de s'apercevoir que son éditeur était loin d'être un honnête homme.

Vingt ans après, le 29 janvier 1842, Beyle en relatait l'explication à monsieur E.F... :

— Le papier sera moins laid quand vous aurez fait relier et bien battre les volumes. L'indifférence que j'avais pour les intérêts me fit donner le manuscrit et ne pas surveiller la qualité du papier.

Stendhal s'empresse de comuniquer les épreuves de son livre à ses meilleurs amis. A ce sujet, nous savons par Prosper Mérimée qu'il n'y eut jamais « plus galant homme à recevoir les critiques sur ses ouvrages. Ses amis lui parlaient toujours sans le moindre ménagement. Plusieurs fois, il m'envoya des manuscrits qu'il avait déjà communiqués à V.J. et qui revenaient avec des marginales comme celles-ci : détestable, style de portier. Quand il fit paraître son livre *de l'Amour*, ce fut à qui s'en moquerait davantage, — au fond, fort injustement. — Jamais ces critiques n'altérèrent ses relations avec ses amis. »

Au baron de Mareste, à qui il soumet son livre, Stendhal donne un *pouvoir despotique* en lui recommandant d'effacer tout ce qui peut lui paraître ridicule et de lui dire franchement ce qu'il en pense. Il s'adresse aussi en ces termes à son ami Maisonnette.

Quant à lui, c'est les larmes aux yeux qu'il corrige les épreuves de son livre, car, selon ses

propres paroles, il respire l'idée de Métilde dans tous les sens. Il accomplit son travail à Paris, dans sa chambre située à un troisième étage, ou bien dans le parc de madame Doligny, un des endroits où, dit-il, il peut éviter les rêveries tristes, ou enfin à Montmorency : « J'y allais le soir en deux heures par la diligence de la rue Saint-Denis. Au milieu des bois, surtout à gauche de la Sablonnière, en montant, je corrigeais mes épreuves. Je faillis devenir fou. Les folles idées de retourner à Milan que j'avais si souvent repoussées me revenaient avec une force étonnante. Je ne sais pas comment je fis pour résister. »

Il envoie, entr'autres, un exemplaire de son livre à lord Byron.

Mais Stendhal, qui sait cependant qu'aucun succès de vente d'un livre ne peut se produire sans le concours de la presse, ne veut aller solliciter aucun journal. « Une telle chose m'eut semblé une ignominie. » Il ne s'occupe donc pas du succès de *l'Amour*.

Il en résulte que, lorsqu'il en demande des nouvelles à son éditeur, il s'attire cette réponse :

— On peut dire que votre livre est sacré, car personne n'y touche.

De 1822 à 1833, *l'Essai sur l'Amour* ne trouve que dix-sept lecteurs. Il faut vingt ans pour en rassembler une vingtaine.

Les libraires eux-mêmes se désintéressaient d'ailleurs de la vente de *l'Amour*. Madame Ancelot raconte qu'elle eut toutes les peines du monde pour s'en procurer un exemplaire. Elle en fit part à Beyle. « Celui-ci prétendit que toute l'édition avait été mise à bord d'un vaisseau pour servir de *lest*, le libraire se trouvant trop heureux de se débarrasser ainsi d'un ouvrage qui, depuis cinq ans, encombrait ses magasins, sans qu'il en vendit un seul exemplaire. Beyle disait cela gaiement, en ajoutant comme une plaisanterie : — que voulez-vous ? On est trop bête à présent en France pour me comprendre. »

La postérité a heureusement récompensé l'auteur. Aujourd'hui quiconque traite de l'Amour a en mains le livre de Stendhal.

*
* *

La Théorie Beyliste de l'amour.

Dans un volume d'une ignorance qui n'a d'égale que sa lamentable prétention, M. Edouard Rod affirme que le mérite de *l'Essai sur l'Amour*, a été bien surfait. « L'ouvrage, dans son ensemble, nous apparaît comme un long paradoxe, assez mal soutenu, fort prétentieux, et qui enveloppe d'un tissu de faussetés ou d'erreurs une âme imperceptible de vérité. »

M. Rod reproche à Stendhal d'avoir une richesse d'idées plus apparente que réelle. Et puis, « toutes ses idées sont des idées de détails qu'on pourrait classer en petit nombre de catégories, d'ailleurs assez incohérentes. » Ces idées enfin, malgré leur allure d'extrême sincérité, d'extrême indépendance, d'extrême hardiesse, ajoute le critique beylophobe, sont entachées de parti-pris et de préjugés.

Heureusement pour Beyle qu'une autorité plus haute le défend. Lorsque, dans la *Revue parisienne*, Balzac explique sa classification des lettres françaises au XIXe siècle et que « pour les âmes actives qui aiment la rapidité, le mouvement, la concision, les chocs, l'action, qui fuient la discussion, qui goûtent peu les rêveries et auxquelles plaisent les résultats, » il parle de la *littérature des idées*, il a soin d'ajouter que *Beyle en est l'un des maîtres les plus distingués*.

En outre, pour écrire un livre sur l'Amour, il faut avoir beaucoup aimé, beaucoup souffert, beaucoup observé, beaucoup senti, affirme M. Rod, et, à travers les observations, les expériences, les joies, les douleurs, être arrivé à une intelligence exceptionnelle de ce qu'est l'amour. Or Beyle, toujours d'après son critique, n'eut de l'amour qu'une idée frivole et légère !...

Le souvenir, entr'autres, de Mélanie Guilbert pour laquelle Stendhal se fit employé de commerce à Marseille, ou de Métilde à cause de laquelle il songea à se tuer, ne trouble guère M. Rod. Oui, c'est ainsi, car, jure encore notre zoïle, le monde des grands sentiments est demeuré étranger à Beyle! Enfin « sa sensibilité ne lui permet pas de dépasser la médiocre conception de l'amour dont son livre est l'expression. »

Etranger à tout grand sentiment, celui qui a vécu et écrit une des phrases les plus belles qui aient jamais été publiées : Les paysages étaient comme un archet qui jouaient sur mon âme ; — celui qui, un an avant sa mort, parmi les ennuis de l'âge et la solitude du cœur, confessait à son ami Romain Colomb : J'étais triste de n'avoir rien à aimer !

Prosper Mérimée avait eu soin de nous faire connaître que Stendhal se piquait de n'agir que conformément à la raison. « Il faut en tout se guider par la *Logique.* » M. Edouard Rod suit bien peu les conseils de l'auteur qu'il prétend étudier. En effet, quelques pages auparavant il a expliqué à propos d'Henri Beyle : « Le trait dominant de son caractère, qui a gouverné sa vie, c'est une extrême sensibilité, à la fois très naturelle et voulue, qu'il possédait de sa naissance, qu'il a cultivée. »

Mais pourquoi nous occuper des allégations de M. Rod ? Rendons-nous seulement à l'avis de Stendhal : Inutile de pousser plus loin mon examen, le lecteur réfléchira et saura conclure...

Contentons-nous le mieux possible, « simplement, raisonnablement, mathématiquement, pour ainsi dire, » et, comme fit Stendhal lui-même, d'étudier la théorie de l'Amour.

I

Stendhal a dit de l'amour :

— C'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens et d'aussi près que possible un objet aimable et qui nous aime.

— C'est une folie qui procure à l'homme les plus grands plaisirs qu'il soit donné aux êtres de son espèce de goûter sur la terre.

Elles sont aussi de lui les deux comparaisons suivantes :

— L'amour est comme ce qu'on appelle au ciel la *voie lactée*, un amas brillant, formé par des milliers de petites étoiles dont chacune est souvent une nébuleuse.

L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part.

Il y a, d'après Stendhal, quatre amours différents : l'amour-passion, l'amour-goût, l'amour-physique, l'amour de vanité.

Les deux plus fréquents sont l'amour-passion dont Héloïse et Abélard fournissent l'exemple le plus célèbre, et l'amour physique que chacun ressent dès l'âge de seize ans. L'amour-goût, surtout en usage vers 1760, est celui qui, au contraire de l'amour-passion, sait poliment se conformer à tous intérêts. C'est que l'amour-goût doit tout voir en couleur de rose et demeurer sans cesse plein de délicatesse et de bon ton. Enfin l'amour de vanité est celui qui fait désirer une femme à la mode, de la même façon que l'on convoite un joli cheval. Vanité naturelle chez la plupart des hommes. On s'imagine alors être réellement amoureux, on devient même mélancolique, car « la vanité aspire à se croire une grande passion. »

II

Les deux principaux faits qui déterminent l'amour sont : l'admiration et l'espérance.

La beauté est une promesse de bonheur, dit Stendhal. C'est elle qui attire le cœur et devient pour lui un objet de contemplation. L'amour commence à poindre. On songe même, malgré soi, à la femme en qui s'incarne tant de beauté. On se dit : « quel plaisir que de lui donner des baisers, d'en recevoir ! »

De là à espérer, il n'y a qu'un pas. Il est vite

franchi. On aime alors, d'autant plus que l'on a l'esprit tout à fait *cristallisé*, c'est-à-dire prêt sans cesse à découvrir en l'objet aimé de nouvelles perfections. Et l'amoureux d'essayer de se rapprocher de l'objet de sa passion. De petits faits succèdent à de moindres détails : ce sont des regards qui s'allument, des paroles qu'on essaie de murmurer.

Mais quel effet produisent ces regards ou ces paroles ? Une angoisse perce. « L'amant arrive à douter du bonheur qu'il se promettait. » Et avec le doute, on admire encore davantage, on découvre encore d'autres perfections. On espère que la femme partagera l'amour que l'on ressent. On combine des plans pour avoir une preuve de ce partage. Il n'y a pas d'hésitation possible. A ce moment, le cœur de l'amoureux est de nouveau cristallisé.

Donc, d'après Henri Beyle, voici exactement les sept époques de l'amour : l'admiration ; — on se dit quel plaisir de donner des baisers, d'en recevoir ! — l'espérance ;— l'amour est né ; — première cristallisation ; — le doute paraît ; — seconde cristalisation.

On sait que Stendhal fut un matérialiste. L'homme, dit-il, n'est pas libre de ne pas faire ce qui lui fait plus de plaisir que toutes les autres actions possibles. Aussi la volonté n'exer-

ce-t-elle pas la moindre action sur l'amour. C'est pourquoi toute considération morale est systématiquement écartée de la théorie passionnelle chez Stendhal.

III

Le principal phénomène de l'amour est *la cristallisation.*

Ce mot fut employé en ce sens pour la première fois par Stendhal, afin d'éviter une périphrase fort longue qui eut pu à la fin devenir obscure, lourde et ennuyeuse. Si par hasard le lecteur se sentait trop choqué par la nouveauté de l'appellation, il n'aurait, d'après le conseil même de l'auteur, qu'à fermer le livre.

Mais qu'est-ce-que ce phénomène ?

Beyle en saisit un jour clairement l'explication. En compagnie de madame Ghérardi, plus familièrement appelée la Ghita, et d'un officier des chevau-légers bavarois, Stendhal visite les mines de sel de Hallein. Tandis que madame Ghérardi est toute entière à la contemplation des puits et des grandes galeries, Stendhal voit l'officier devenir amoureux de la charmante italienne. Et Beyle de se demander : « Comment expliquer ce que je vois ? où trouver une comparaison pour rendre ma pensée plus claire ? » Or, à ce moment même, madame Ghérardi s'a-

muse avec une petite branche que l'effet des eaux salines avait couverte de cristallisations brillantes. C'est comme une révélation pour Henri Beyle. Il déclare alors de suite à la Ghita :

— L'effet que produit sur ce jeune homme la noblesse de vos traits italiens, de ces yeux tels qu'on n'en a jamais vus, est précisément semblable à celui que la cristallisation a opéré sur la petite branche de charmille que vous tenez et qui vous semble si jolie. Dépouillée de ses feuilles par l'hiver, assurément elle n'était rien moins qu'éblouissante. La cristallisation du sel a recouvert les branches noirâtres de ce rameau avec des diamants si brillants et en si grand nombre, que l'on ne peut plus voir qu'à un petit nombre de places ses branches telles qu'elles sont.

— Eh bien! que voulez-vous conclure de là? dit madame Ghérardi.

— Que ce rameau représente fidèlement la Ghita, telle que l'imagination de ce jeune officier la voit.

— C'est-à-dire, monsieur, que vous apercevez autant de différence entre ce que je suis en réalité et la manière dont me voit cet aimable jeune homme qu'entre une petite branche de charmille desséchée et la jolie aigrette de diamants que ces mineurs m'ont offerte?

— Madame, le jeune officier découvre en

vous des qualités que nous, vos anciens amis, nous n'avons jamais vues...

Le mot *cristallisation* devint à la mode parmi nous...

La cristallisation est donc *l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.*

Ce phénomène dure autant que l'amour et revêt diverses formes. La plus simple qui naît des suites de l'admiration et de l'espérance. Une plus douloureuse qui provient de ce que le cœur a trop douté et qui assure la durée de l'amour. Il y a aussi la cristallisation à *solution imaginaire* : « ce n'est que par l'imagination que vous êtes sûr que telle perfection existe chez la femme que vous aimez. Après l'intimité les craintes sans cesse renaissantes sont apaisées par des solutions plus réelles. Ainsi le bonheur n'est jamais uniforme que dans sa source. Chaque jour a une fleur différente. »

Henri Beyle croit que la seconde cristallisation est beaucoup plus forte chez la femme que chez l'homme. Celui-ci a ses occupations qui lui font, même malgré lui, contracter des idées froides et raisonnables. La femme, au contraire, se livre toujours à son imagination. Elle tremble de se voir dédaignée par son amant. Elle a moins de distractions, par conséquent

plus de temps pour se livrer à son exaltation.

Une fois qu'on a eu le cœur cristallisé, tout dans la nature ou dans les arts rappelle l'être aimé. De même que la branche de charmille a été, par l'effet du sel, recouverte de diamants, « tout ce qui est beau et sublime fait partie de la beauté de ce qu'on aime et cette vue imprévue du bonheur à l'instant remplit les yeux de larmes. C'est ainsi que l'amour du beau et l'amour se donnent mutuellement la vie. »

Il arrive enfin parfois qu'un moment de tristesse et de découragement succède à celui où l'on aimait le plus désespérément. On n'a même plus la force de songer à son amante. On croit ne plus l'aimer. Il se peut que cela se réalise. Voici l'explication qu'en donne Stendhal :

« — C'est que la dernière visite que vous avez faite à ce que vous aimez vous a mis dans une position sur laquelle une autre fois votre imagination a moissonné tout ce qu'elle peut donner de sensations : par exemple, après une période de froideur, elle vous traite moins mal, et vous laisse concevoir exactement le même degré d'espérance ; et par les mêmes signes extérieurs qu'à une autre époque; tout cela peut-être sans qu'elle s'en doute. L'imagination trouvant en son chemin la mémoire et ses tristes avis, la cristallisation cesse à l'instant.

IV

La jalousie est le pire des malheurs.

Tout se retourne contre l'amant, parce que le cœur est cristallisé, on découvre sans cesse en l'être aimé de nouvelles perfections. Quand on aime, c'est un motif à d'autres jouissances. Lorsque l'on est jaloux, c'est au contraire une torture. Quelle crainte qu'un rival ne profite de toutes ces perfections !

Cette souffrance confine à la fureur. Toutes les rêveries sont à jamais empoisonnées. Il peut se faire même que la jalousie dégénère en un suprême dégoût qui va jusqu'à la haine.

Stendhal pense que la jalousie doit être plus affreuse chez la femme que chez l'homme. C'est que la femme est plus méfiante. C'est aussi qu'elle risque davantage en aimant. Elle a moins de distractions. Enfin, elle se sent avilie, car « elle a l'air de courir après un homme.» Mais lorsque c'est d'elle qu'on est jaloux, cet état peut plaire à la femme parce qu'elle a ainsi une occasion de montrer son pouvoir ou bien parce qu'elle y voit une nouvelle preuve d'amour.

D'après Beyle, il n'y a qu'un remède à la jalousie : c'est d'observer de très près le bonheur du rival. Mais avec ce dernier il n'y a que deux

façons d'agir : ou plaisanter avec lui de la façon la plus dégagée ou lui faire peur.

« Si l'on aime mieux ne pas prendre la chose au tragique, il faut partir et aller à quarante lieues de là entretenir une danseuse dont les charmes auront l'air de vous arrêter comme vous passiez. »

Ou bien, mais alors il faudrait se montrer quelque peu philosophe, le plus simple serait d'attendre que « le rival s'use auprès de l'objet aimé par ses propres bêtises. »

En guise de conclusion sur la jalousie il est utile de rappeler cette pensée de La Rochefoucauld :

— On a honte d'avouer qu'on a de la jalousie et l'on se fait honneur d'en avoir eu et d'être capable d'en avoir.

De telles pensées sont des faits, écrit psychologiquement Henri Beyle.

V.

Comment guérir l'amour ?— C'est chose presque impossible.

Le principal moyen serait la présence d'un danger qui forcerait l'attention de l'amant et le mettrait tout au soin de sa propre conservation. Mais il faut à ce danger de la continuité. Autrement, c'est un nouveau plaisir que d'avoir le

temps de songer dans les intervalles à la femme adorée.

Il y a aussi un remède, celui-là cruel et souverain. C'est l'orgueil. Mais il n'est pas à l'usage des âmes tendres.

Stendhal s'est appliqué surtout à donner des conseils « à l'ami qui veut procurer la guérison du malade. »

Cet ami, pour ne pas choquer l'amant, ne doit pas trop ouvertement attaquer la femme aimée. Il doit même faire voir qu'il est de son parti. Alors, il en profite pour parler à satiété de cette maîtresse, pour inspirer, en même temps et sans en avoir l'air, une foule de petits événements dans l'esprit de l'amant,— pour faire sans cesse à ce sujet des réflexions ennuyeuses par leur longueur ou leur manque d'à-propos. Le malade se fatigue lui-même de son amour. Il est en voie de guérison.

VI

Un des mérites de Stendhal est d'avoir fait dépendre la manière d'aimer du tempérament des individus et de la forme gouvernementale des nations.

Il y a six tempéraments qui donnent à chacun des quatre amours que Beyle a distingués six façons différentes d'éprouver et de sentir les choses :

le sanguin ou le Français : — le bilieux ou l'Espagnol ; — le mélancolique ou l'Allemand : — le flegmatique ou le Hollandais : — le nerveux ou Voltaire : — l'athlétique ou Milon de Crotone.

Le despotisme asiatique, la monarchie absolue ou la monarchie constitutionnelle, la république, chaque forme de gouvernement influe aussi sur la façon d'aimer.

En France, il n'y a guère de grandes passions. Un jeune homme prend une belle maîtresse, la plupart du temps poussé par un désir de vanité. Ou bien il a peur d'aimer simplement, naïvement, une jeune fille. Ce n'est que dans les classes humbles où il y a absence de vanité, lutte pour la vie et dépense d'énergie, que se rencontre le véritable amour! Quant aux classes élevées, — oh! le bon ton est : 1° de traiter avec ironie tous les grands intérêts ; 2° de trouver la chose, — chose indispensable à l'amour, — malheureuse ou ridicule ; 3° de ne pas agir ainsi que l'homme passionné qui ne pense qu'à lui.

En Italie, au contraire, une grande passion n'est jamais ridicule. L'avantage de ce pays, « c'est le loisir profond sous un ciel admirable et qui porte à être sensible à la beauté sous toutes les formes. » Ce sont les passions qui influent principalement sur les jugements du public. On peut donc aimer à son aise. Un auteur italien

n'écrivait-il pas : à Rome, par le peu d'intérêt des événements de chaque jour, par le sommeil de la vie extérieure, la sensibilité s'amoncèle au profit des passions ?

Un des pays de la volupté, c'est aussi l'Espagne. Les Andalouses surtout sont « des êtres célestes. » Et puis, le caratère espagnol est tout l'opposé de celui des Français : dur, brusque, peu élégant, plein d'un orgueil sauvage, jamais occupé des autres.

En Angleterre, les femmes se distinguent par leur pudeur. Leur société fatigue. D'où, nécéssité pour les maris de s'enivrer chaque soir. L'amour n'existe pas.

Les Allemands vivent surtout d'imagination. Leur rêverie est douce, aimable, sans fiel. Ils considèrent l'amour « comme une vertu, comme une émanation de la Divinité, comme quelque chose de mystique. »

Quant aux Américains, chez ceux, tout au moins, des États-Unis, leur sensibilité est tarie. Ces gens-là sont justes, raisonnables, — qualités trop étroites pour l'amour. « Il y a tant *d'habitude de raison* aux États-Unis que la cristallisation y a été rendue impossible. »

Mais où donc faut-il chercher le modèle et la patrie du véritable amour ? Sous la tente noirâtre de l'Arabe-Bédouin, répond Henri Beyle. Il ex-

plique ainsi son affirmation : « La solitude et un beau climat ont fait naître la plus noble des passions du cœur humain, celle qui, pour trouver le bonheur, a besoin de l'inspirer au même degré qu'elle le sent. » Et puis, chez l'habitant du désert, tout est éternel et immuable...

Telle est, brièvement analysée, la théorie beyliste de l'amour.

CHAPITRE V

Stendhal féministe.

Nous voulons affranchir la femme de la tyrannie masculine qui pèse sur elle et nous établissons qu'en droits elle doit être l'égale de l'homme. Quant aux devoirs, elle a les siens qui ne sont pas moindres. Même en admettant que la femme soit la plus faible, tout dans la nature est harmonisé. Est-ce que la prédominance de la femme ne triomphe pas jusque dans la maternité? Il faut aussi réhabiliter la femme au point de vue intellectuel. Car, malgré la tutelle qui enveloppe son esprit en des cercles étroits, la femme a pu souvent montrer une véritable supériorité. Nous répétons avec Fourier que « les progrès sociaux et les changements de période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté. »

Certains même d'entre nous ont dressé ce mot de féminisme comme un nouvel élément pour

aviver la lutte des sexes, sans s'imaginer qu'en réalité il ne doit y avoir aucun combat, mais concordance unique dans la loi et dans la conscience. Le plus beau côté de la conception saint-simonienne, — que l'on peut établir en principe général, — n'est-il pas en cette formule : l'homme et la femme, c'est-à-dire le couple, voilà l'être humain, l'individu social !

I.

Stendhal est avec Fourier et Saint-Simon pour l'affranchissement complet de la femme. Les raisons qu'il donne datent de près de quatre-vingts ans. Seulement on les dirait d'heure très récente, tant elles conservent une force de logique, un charme d'actualité. Nous n'avons parconséquent rien inventé dans nos écrits ou dans nos discours. A moins que ce ne soit Henri Beyle qui soit allé plus loin que son époque. Il a lui-même en effet déclaré : Rien ne sera plus beau, juste, heureux comme la France morale vers 1900.

Henri Beyle est donc essentiellement notre contemporain.

Il constate que c'est la femme qui a dans ses mains le bonheur de l'homme lorsqu'il aime et durant les plus belles années de sa vie ; que, veuve, elle prend la direction de la famille et que, mère, elle est, dès le premier instant,

appelée à faire de ses enfants des hommes.

Or, de nos jours, avec le système d'éducation restreinte, la femme est incapable de rendre l'homme parfaitement heureux. Certes, elle peut souffrir de ses tristesses, s'égayer de ses joies, être en apparence comme la moitié de son âme. Mais l'harmonie n'est pas encore établie, puisque l'homme n'a pas la possibilité de communiquer ses pensées à l'être qu'il préfère. L'homme, pour être au niveau de sa compagne, doit s'inférioriser, — il est obligé, dit Stendhal, de mettre ses pensées en petite monnaie s'il veut être entendu. Or cela ne devrait pas être. Et l'auteur de *la Chartreuse* de s'en plaindre et de souhaiter : Quel excellent conseiller un homme ne trouverait-il pas dans la femme si elle pouvait penser ! un conseiller dont, après tout, hors un seul objet, et qui ne dure que le matin de la vie, les intérêts sont exactement identiques avec les siens !

Puisqu'il est impossible pour la femme d'avoir ce rôle, comment voulez-vous que, veuve, elle puisse du jour au lendemain s'ériger en directrice de famille ? La contradiction devient plus forte lorsqu'il s'agit d'être mère comme il faudrait.

Ce n'est pas d'ailleurs la faute de la femme.

« On convient qu'une petite fille de dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un polisson du même

âge : pourquoi, à vingt ans, est-elle une grande idiote, gauche, timide, et ayant peur d'une araignée, et le polisson un homme d'esprit ? » demande Stendhal. La femme trouve ainsi son excuse dans la mauvaise éducation que lui inflige, dès son jeune âge, la tyrannie masculine. Il faut donc changer de système. Car ce système est à la fois dangereux et stupide. Dangereux parce qu'il livre au dernier des hommes la femme qui ne sait rien et qui, par conséquent, est toute à l'instinct. Stupide parce que l'on n'apprend aux jeunes filles que des choses qu'elles doivent aussitôt oublier dans le mariage, comme trop de musique ou trop de peinture. On façonne le cerveau féminin avec tant de routine et de préjugés que le génie qui naît femme, étouffé dès sa naissance, est en général perdu pour le bien de l'humanité.

Stendhal donne un plan de réforme féminine.

Tout d'abord, il réclame que l'on accorde aux jeunes filles, autant que possible, la même éducation qu'aux jeunes garçons. Et aussi « l'arithmétique par l'enseignement mutuel dans les écoles-centrales-couvents . » Mais il énonce en même temps une idée bizarre. Il veut que l'on enseigne aux jeunes filles le latin , — « le latin est bon parce qu'il apprend à s'ennuyer . » Cela est bien vague. Henri Beyle se plaît à ne nous don-

ner aucune explication. Passons donc sur cette bizarrerie. Mais voici où il est plus intéressant : Avec le latin, l'histoire, les mathématiques, la connaissance des plantes utiles comme nourriture ou comme remède, ensuite la logique et les sciences morales.

De ce qu'il réclame l'égalité intellectuelle sans distinction de sexes, ne concluons pas que Stendhal oublie les arts qui doivent faire des femmes des personnes toutes de grâce et d'agrement. Bien au contraire. Il demande que l'on apprenne aux petites filles, dès l'âge de cinq ans, la danse, la musique et le dessin.

Il est nécessaire d'armer les jeunes filles pour toutes les luttes. Aussi doivent-elles recevoir, à seize ans, de leurs mères, des idées justes sur l'amour et le mariage. Pourquoi pas? « Qui oserait avancer de bonne foi que, dans nos mœurs actuelles, les jeunes filles de seize ans ignorent l'existence de l'amour ? par qui reçoivent-elles cette idée si importante et si difficile à bien donner? Voyez Julie d'Étanges se plaindre des connaissances qu'elle doit à la Chaillot, une femme de chambre de la maison. Il faut savoir gré à Rousseau d'avoir osé être peintre fidèle en un siècle de fausse décence. »

Enfin voici qui va plaire aux ardentes féministes qui élèvent leurs théories jusqu'à la hauteur d'une

impitoyable lutte de sexes. Henri Beyle demande que les mères renseignent leurs filles sur « le peu de probité des hommes. »

Certes, on reconnait bien là les exagérations auxquelles tendait volontiers et délibérément l'esprit d'Henri Beyle. Si les femmes s'habituent dès leur enfance à ne nous considérer que comme malhonnêtes, il est à craindre avec Alfred de Vigny que les sexes meurent chacun de leur côté. Mais par bonheur il n'en pourra pas être ainsi Grâce à une éducation semblable, il y aura plus d'affinités électives, les âmes polies de même façon se reconnaîtront plus amoureusement, l'entente préétablie entre les sexes créera une harmonie sociale qui influera sur les destinées même de l'avenir.

II.

Quelles objections peuvent s'élever?

On reprendra l'argument de Molière. On prétextera que la femme doit ne songer qu'à son ménage. Et l'auteur des *Femmes savantes* étant encore à l'esprit, on alléguera la femme trop instruite, pédante, attentive à ne faire parler et à ne s'occuper que d'elle. Enfin, objection suprême, la femme compagne disparaîtra pour ne laisser place qu'à la femme rivale de l'homme.

Mais aucun de ces arguments n'est décisif.

Stendhal diffère de Rousseau en ce sens qu'il affirme qu'il n'est pas indispensable que la mère soit la nourrice de ses enfants. Mais il lui est facile de les soigner, de s'intéresser aux comptes de son ménage. Élever ses enfants, travailler aux soins de la maison, c'est remplir une fonction sage et utile, aussi sage, aussi utile que celle du mari affairé, par exemple, dans ses calculs s'il est négociant ou dans ses lois s'il est juge. Ce commerçant et ce magistrat, en dehors de leurs travaux, vaquent à diverses occupations. Ils mettent à profit leurs heures de loisir. Pourquoi donc la femme serait-elle condamnée sans cesse à sa fonction? D'ailleurs que l'on se tranquillise. « Une jeune mère dont le fils a la rougeole ne pourrait pas, quand elle le voudrait, trouver du plaisir à lire le voyage de Volney en Syrie, pas plus que son mari, riche banquier, ne pourrait, au moment d'une faillite, avoir du plaisir à méditer Malthus. » Ne protestons pas, par conséquent, si la femme veut parfois s'intéresser à des choses autres qu'à cellesde son ménage. Sinon l'on pourrait relever cette contradiction: à l'heure actuelle, la femme a des loisirs, mais la société moderne est ainsi faite que trop souvent ces loisirs deviennent pour la femme une liberté funeste.

La femme peut être instruite sans devenir pédante.

« Je ne crois pas que l'on nie que les fils d'une femme qui lit Schiller auront plus de génie que celle qui dit le chapelet. » Ou encore: « Une mère qui a l'esprit cultivé donnera à son jeune fils une idée, non seulement de tous les talents purement agréables, mais encore de tous les talents utiles à l'homme en société, et il pourra choisir. »

Une singularité de Stendhal est que, d'une façon générale, il n'admet pas la femme auteur, et cela dans son propre intérêt. D'abord, à l'heure actuelle, tandis que les hommes, lancés dans la vie, même sans la moindre éducation, peuvent en acquérir au jour le jour, la femme n'a aucune ressource pour s'assimiler les qualités nécessaires, la solitude du ménage pèse trop sur elle. Ensuite, la publication d'un livre ne va pas sans danger. C'est pour la femme mettre son bonheur en loterie et risquer de perdre son amant. « Publier un livre ne peut être sans inconvénient que pour une *fille*; le vulgaire, pouvant la mépriser à son aise à cause de son état, la portera aux nues à cause de son talent et même s'engouera de ce talent. » Une femme ne doit laisser publier ses œuvres qu'après sa cinquantième année ou qu'après sa mort. Henri Beyle cependant fait une exception : c'est lorsque la femme a besoin de sa plume pour subvenir aux nécessités de sa famille, car alors elle peut invoquer l'intérêt de l'argent.

Mais que la femme ait d'agréables loisirs, une grande instruction, elle ne deviendra pas pour cela la rivale de l'homme. Pour qu'elle le fût, il faudrait réaliser cette chose impossible : la disparition de tout amour sur terre. On peut prétendre au contraire que plus que jamais la femme sera la délicieuse compagne de l'homme. Cette affirmation s'appuie sur deux raisons : l'éducation ne peut pas atteindre la pudeur ou la délicatesse, aucune des grâces féminines. Le désir de plaire est plus fort que tout chez la femme. C'est comme si l'on craignait d'apprendre aux rossignols à ne pas chanter au printemps, écrit galamment Stendhal. Ensuite parce que l'amour triomphera plus encore. L'homme en effet « pourra jouir de toutes ses idées auprès de la femme qu'il aime, la nature toute entière prendra de nouveaux charmes à leurs yeux et, comme les idées refléchissent toujours quelques nuances de caractères, ils se connaîtront mieux et feront moins d'imprudences ; l'amour sera moins aveugle et produira moins de malheurs. »

Il n'y a que les ignorants qui soient les ennemis nés de l'éducation des femmes, pense Henri Beyle. Ils sont aujourd'hui de niveau avec elles et, par conséquent, parviennent à leur plaire. Ils les intéressent par des parties de boston ou par la couleur de leurs tilburys. Exami-

nez un sot de trente ans auprès de jeunes femmes. Ce sot se dit que c'est avec l'une d'entr'elles qu'il se mariera dans quelques années. Songez donc comme il serait effrayé si ces jeunes femmes se mettaient à étudier quelque chose d'utile. Ce serait lui qui deviendrait l'être inférieur. Et le malheureux sot d'imaginer que ce serait le monde renversé.

Si nous ne réclamons pas tous avec plus d'énergie l'égalité des sexes, cela tient principalement à une habitude presque séculaire, « car toutes nos idées sur les femmes nous viennent en France du catéchisme de trois sous ; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que beaucoup de gens qui n'admettraient pas l'autorité de ce livre pour régler une affaire de cinquante francs, la suivent à la lettre et stupidement pour l'objet qui, dans l'état de vanité des habitudes du dix-neuvième siècle, importe peut-être le plus à leur bonheur. »

La propagande féministe de Stendhal fut sans effet à son époque. Aura-t-elle un écho de nos jours ? Mais on parle tant et si inefficacement encore aujourd'hui de l'amélioration du sort des femmes ! A défaut d'assurance, formons donc un souhait. C'est celui qu'Henri Beyle notait au bas d'une de ses pages :

J'espère que les maris qui liront ce chapitre seront moins despotes pendant trois jours !

CHAPITRE VI.

Les idées beylistes sur le mariage

Un an avant sa mort, comme il l'écrit lui-même de Civita-Vecchia où il est consul, le 5 mars 1841, Henri Beyle se collète déjà avec le néant. Il a des migraines et des amnésies partielles. Il consulte des médecins et croit entrevoir qu'il s'agit pour lui d'apoplexie nerveuse non sanguine. Malade, il est à Rome, dans une jolie chambre située au deuxième étage d'une maison donnant sur une des plus belles rues. C'est une grosse servante du nom de Barbara qui le soigne. Mais cette garde-malade fait main basse sur tous les objets. Elle vient encore de voler à Beyle jusqu'à une paire de bottes. Le patient n'ose pas se plaindre. Car la nuit tombe, il est sept heures du soir. La mélancolie du ciel s'égrène dans son cœur. Stendhal s'attendrit. Il pourrait davantage être malade. Barbara

deviendrait alors indispensable. Eh bien ! qu'elle garde tous ses vols !

Mais quelle tristesse d'en être réduit à cela ! Et pas un visage ami, pas un être cher, pas une femme ! Comme il est douloureux de vivre seul, seul ainsi, et de n'avoir rien à aimer !

Peut-être, dans l'abandon qui le blesse, Henri Beyle regrette-t-il de ne pas s'être marié. Il l'aurait pu cependant. Il n'a qu'à se souvenir. Cette fois, il peut bien se répéter ce qu'il se disait quelques années auparavant : que de belles occasions, j'ai manquées !

C'était au temps de sa jeunesse, en avril 1804. Henri Beyle déjeune avec un ami. Celui-ci lui donne à entendre qu'il pourrait se marier avec une certaine demoiselle. Cela amuse la curiosité du jeune homme. Beyle apprend que la demoiselle a dix-huit ans, qu'elle est jolie, grande et bien faite. Elle a d'ores et déjà trois cent mille livres ; elle en aura cinq cent mille dans dix ans. Tout est d'autant plus pour le mieux que le futur écrivain de *l'Abbesse de Castro* plaît à la famille.

Il peut aussi épouser mademoiselle Riett ou Mlle I. Dane.

En 1834, il refuse une jeune romaine qui lui veut du bien et dont le père, épris de la *furia francese*, le désire pour gendre jusqu'à vouloir vivre avec lui.

Une autre fois, froissé, suivant son habitude, qu'il est par les hommes, il se sent « le besoin d'un intérieur bourgeois où il puisse être les pieds sur les chenêts. » Madame de Pe...l pourrait bien être sa femme, car elle est simple et bonne, mais comme l'absence d'esprit est trop forte en elle, Stendhal renonce à son projet.

Pourtant Henri Beyle a failli bel et bien se marier. C'était à Civita-Vecchia. Stendhal est déjà âgé, il s'ennuie et s'effraie de ses rhumatismes. Alors il songe à prendre femme, hélas ! surtout en guise de garde-malade. Non loin de chez lui, habite la fille d'une blanchisseuse, âgée de vingt ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, avec des traits communs et sans aucune éducation. C'est sur elle que Beyle jette son dévolu. Mais la famille a soin de prendre des renseignements ; ceux-ci sont fort mauvais : Stendhal est dépeint sous les couleurs les plus sombres et comme une sorte d'Antechrist. Et la fille de la blanchisseuse même le dédaigne...

A vrai dire, cette tentative de mariage ne fut qu'un caprice passager de malade.

En temps ordinaire, il est certain que, lorsqu'il voyait un ménage heureux, l'idée lui venait pendant un jour ou deux de se marier. Alors, écrit son fidèle ami Romain Colomb, « il inter-

rogeait minutieusement ses amis sur tout ce qui pouvait se rapporter aux formalités à remplir, aux cérémonies civiles et religieuses, aux cadeaux indispensables, aux dépenses qu'entraînait la tenue d'une maison. Une fois ses notes réunies, il entrevoyait les impossibilités, rentrait dans ses habitudes et ne pensait plus au mariage pendant deux ou trois ans. »

Certes, s'il se mariait, il serait riche. Seulement les usages du monde feraient de lui un esclave. Il aurait un hôtel mais il ne lui serait peut-être pas donné d'avoir « un pigeonnier » où il pourrait lire tranquillement Corneille et Alfieri. C'est qu'Henri Beyle est fort jaloux de sa liberté. Il ne veut faire durant toute sa vie uniquement que ce qui lui plaît. Il ne désire commander à personne, mais en retour il n'entend obéir à qui que ce soit. Son plus grand bonheur est de « vivre avec deux bougies et une écritoire. »

Mais que Beyle demeure célibataire, cela ne l'empèche pas de conseiller vivement le mariage à sa sœur Pauline.

Ce qu'il y a de curieux dans les conseils de Stendhal, c'est qu'il condamne absolument le mariage par amour. On pourrait ici rappeler sa phrase : l'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part.

L'amour n'est donc pas éternel. Et comme le mariage vous oblige à vivre ensemble, l'ennui s'accentue de plus en plus. Les plus petits détails, jadis sources de bonheur, sont désormais sans reflet. On arrive alors à se détester mutuellement. « En général, tout mal vient d'ignorer la vérité, toute tristesse, tout chagrin, d'avoir attendu des hommes ce qu'ils ne sont pas en état de vous donner. »

Une jeune fille doit se marier, mais seulement par raison. Et Beyle de conseiller à sa sœur Pauline de voir un mari, non pas comme un être, mais comme une chose. Un mari est aussi utile à une jeune fille qu'un cheval à un dragon. Une des raisons qui militent en faveur de ce conseil, c'est que l'immobilité, la nullité, toutes les négations doivent être les attributs des jeunes filles, de par l'état même des mœurs contemporaines, tandis que tout est permis à la femme mariée. « Une femme doit d'abord être mariée, c'est ce qu'on lui demande. Après, elle fait ce qu'elle veut. » Le mariage est donc pour une jeune fille le seul moyen de se rendre indépendante.

Mais il faut, avant tout, choisir un mari « médiocre et plat. » La femme peut le mener facilement. Elle doit être assez habile pour lui cacher ce qu'elle pense de son âme souvent

basse et de son esprit presque toujours médiocre, — tout en faisant semblant d'avoir de la vénération pour lui. En même temps il faudra qu'elle sache lui montrer combien elle lui est supérieure. Si la femme veut s'abaisser à des petitesses, elle ne négligera pas certains détails auxquels elle donnera de l'importance. Elle pourra ainsi aller jusqu'à rendre son mari plus amoureux. Mais cela est de la coquetterie. En outre, la femme ne devra pas montrer qu'elle a une amitié trop vive même pour son frère ou une amie, car le mari serait stupidement jaloux.

Surtout à l'époque de son mariage, la femme doit se faire hypocrite, à cause des bavardages de la société. Autre part et presque à ce même propos, Henri Beyle écrit à sa sœur :

— Rappelle-toi que le premier bien d'une femme est la réputation et que, si tu choques la vanité des autres, ils t'en puniront en te diffamant ; cache donc ta science et sois plus douce qu'une autre pour racheter les moments d'oubli où tu aurais montré ce que tu sais.

Elle doit aussi étaler, non pas de la dévotion, mais une piété raisonnable et aller à confesse tous les mois.

Le mari aimera ainsi sa femme, la rendra mère d'enfants qu'elle adorera. Alors la vie ne sera

certainement pas remplie d'émotions de roman, mais elle sera pleine de tranquillité et de convenables agréments. D'autant plus que la femme en arrivera à contracter pour son mari « ce genre de bienveillance qu'avec un bon cœur on éprouve toujours pour les gens qui vous font du bien. »

Après ces conseils, Pauline peut choisir un époux. Stendhal lui signale même quelques prétendants.

Il y a, entr'autres, le bon André. Celui-ci aime Pauline. Henri Beyle l'a bien deviné lorsqu'il causait avec lui, un soir, après avoir accompagné sa sœur. Cette fois, Pauline avait sur la tête un voile « comme ce joli mezzaro des Génoises qui donne un air doucement affligé à la physionomie. » André était ému et se faisait la plus douce image de Pauline. Il ne parlait que d'elle...

Il y a principalement le cousin Badon. Celui-ci, malgré son nom ridicule, a toutes les qualités, pour être l'idéal des maris. « C'est un homme qui sentira que tu lui fais une faveur en l'épousant. Tu lui persuaderas, au contraire, que tu te trouves très heureuse avec lui, et il te laissera vivre tranquille et indépendante. Tu auras des enfants que tu chériras. Le bonhomme aura des mérinos comme son beau-père. Il te fera voir Paris; peu à peu. nous l'y attirerons et tu seras

heureuse. » Henri Beyle le répète encore. Le cousin Badon a deux qualités : il n'est point tyran et il est riche.

Mais Pauline eut la sagesse de ne pas suivre les conseils de son frère. Elle épousa qui elle aimait, et c'est ainsi qu'elle devint Mme Périer-Lagrange.

En dehors de toutes contingences familiales, voyons ce que Stendhal pense du mariage.

Pour lui, c'est un luxe et un grand luxe, possible seulement aux gens riches. Henri Beyle constate cruellement que tant que Napoléon a fait la guerre on a pu « se livrer sans grands inconvénients à ce goût patriarchal d'avoir des enfants. » Mais aujourd'hui que la guerre tue bien moins d'êtres humains ou ne permet pas autant de grades, aujourd'hui qu'il faut donner un métier à tout jeune homme, la vie est plus hasardeuse, les conditions du mariage par conséquent plus dures. Qui donc peut se marier ? Beyle ne voit que le paysan dont la femme et l'enfant gagnent leur vie par leur travail.

Au fond, le mariage n'est qu'une question de notariat. C'est déplorable. Car « quel contrepoids trouveront les attaques de l'amour, lorsqu'elles viennent s'adresser à une jeune femme après deux ou trois ans de mariage, quand toutes les illusions commencent à s'envoler ? »

Pour que le mariage soit donc moins une question d'argent, Stendhal tâche de trouver un remède. Il pense l'avoir découvert, tout en essayant d'établir et de fortifier l'émulation entre les jeunes filles. Ce serait « d'attribuer aux garçons une part double de celles des sœurs dans le partage de l'héritage paternel. » Et l'égalité ? dira-t-on, car Stendhal est féministe. Les filles qui auraient époux ne pourraient pas se plaindre, puisque, au fond, le partage serait équilibré. Quant aux autres, « celles qui ne trouveraient pas à se marier, elles auraient une part égale à celle des mâles. » Ce système aurait pour avantage de détruire « peu à peu l'habitude des mariages de convenance trop inconvenants. »

Mais cela suppose encore qu'on a des biens. Seulement tout le monde n'est pas riche. Alors Stendhal désespère et va à de bizarres expédients. Il demande que les prêtres, qui par leurs fonctions même sont investis d'une autorité morale, s'élèvent contre le mariage et surtout « fassent un péché de cette manie d'appeler à l'existence des êtres auxquels on ne peut pas donner de pain. » Le front de Stendhal se ride; un pessimisme noir le fait disciple de Malthus. Et, parce que disciple du philosophe anglais, Henri Beyle, l'incroyant, l'anticlérical, fait appel à l'influence des prêtres! Mais l'écrivain des *Promenades dans Rome* ré-

fléchi : les prêtres travaillent dans un sens opposé à celui qu'il voudrait leur voir ! Sa doctrine n'est pas si détestable qu'on pourrait le supposer. Elle aura même de plus en plus sa raison d'être. Au contraire, la théorie évangélique est seule condamnable d'ores et déjà, — et s'entraînant, pour la mieux proscrire, d'ajouter au bas de la page : Quand on commencera à juger de l'immoralité d'une action par la quantité de malheurs qu'elle produit, le crédit que cette théorie obtient parmi le peuple fera horreur

Une autre considération contre le mariage, c'est qu'il vieillit étonnamment un homme. Le mari s'habitue à la médiocrité et au calme du ménage. Sa vie ressemble si peu à celle d'autrefois ! Il prend alors des habitudes de paresse. C'est son esprit qui en subit les conséquences. Le mouvement du cerveau n'a guère plus l'occasion de fonctionner, il devient rare, c'est-à-dire pénible, jusqu'au jour où il sera impossible. Le mari est un homme fini.

Alors comment se fait-il qu'il y ait tant de gens mariés ? Ces gens-là ne font que jouer la comédie du bonheur : celui des mariés qui a le plus d'esprit joue la comédie pour l'autre, et tous les deux pour le public. »

Cependant parmi tous ces gens qui convolent

en justes noces, n'y en a-t-il pas qui s'aiment ? Henri Beyle ne le nie pas. Mais il affirme ceci : quand l'amour existe vraiment dans le mariage c'est un incendie qui s'éteint, et qui s'éteint d'autant plus lentement qu'il était mieux allumé.

Alors, quand on a accompli cet acte que Stendhal blâme si impitoyablement, quand on s'est marié, il n'y a plus aucun espoir de bonheur ou de tranquillité ? — Il n'y a qu'une ressource : elle est dans l'amitié. Mais elle est excessivement difficile. « Elle n'est guère possible que dans un homme de cinquante ans qui épouse une veuve de trente ans : s'ils ont de l'esprit, l'usage et l'observation du monde les ont rendus indulgents. »

Et Stendhal de s'en référer à la phrase de Madame Pasta sur le mariage : « C'est une tuile qui vous tombe sur la tête, » à laquelle il faut ajouter : « comme vous passez dans la rue. »

Enfin cette « tuile » est d'autant plus terrible qu'elle établit la loi de la fidélité. Pauvre loi qui n'existe plus que dans les livres ! pauvre fidélité qui ne figure — et encore ! — que parmi les héroïnes de roman ! Et savez-vous sur qui doit en retomber la faute? Henri Beyle donne une explication qui ne manque ni d'originalité ni de profondeur : Il est évident que le Français actuel n'ayant pas d'occupation au *forum* est forcé à l'a-

dultère par la nature même de son gouvernement. Mais c'était en juillet 1803 que Stendhal écrivait cette considération. L'empire triomphait. La raison beyliste ne peut s'appliquer de nos jours où les réunions publiques tiennent lieu de forum.

Quant à l'adultère féminin, Stendhal prétexte : La fidélité des femmes dans le mariage, lorsqu'il n'y a pas d'amour, est probablement une chose contre nature.

En Espagne et en Italie, on a essayé de rendre les femmes plus fidèles par la peur de l'enfer et par les sentiments religieux, en France par la crainte du qu'en-dira-t-on. Mais a-t-on réussi ?

Pour combattre l'adultère, Henri Beyle énonce une recette : c'est de donner la liberté aux jeunes filles et le divorce aux gens mariés. N'oublions pas que Stendhal écrit cela en 1821 alors que le féminisme n'existe pas et que le mariage est indissoluble.

L'auteur d'*Armance* explique les deux points qu'il énonce. Il faudrait tout d'abord instituer en France l'usage des soirées dansantes. Ces fêtes ne coûteraient d'ailleurs qu'un violon et des verres d'eau. Les mères joueraient au boston, les pères liraient des journaux ou causeraient politique. Jeunes filles et garçons s'amuseraient. On apprendrait ainsi à se connaître. Stendhal

de souligner : les jeunes filles se choisiraient un mari. Alors il n'y aurait que peu d'adultères. Et la femme étant sans excuse, son infidélité serait sévèrement punie par un jury. Mais, au préalable, « ce jury devrait déclarer que la conduite du mari a été irréprochable. »

L'infidélité de la femme pourrait même être punie de prison perpétuelle ou bien, — et l'auteur féministe et très ironique reparaît, — « les nobles et les prêtres, tout en regrettant amèrement les siècles décents de Madame de Montespan ou de madame du Barry, seraient forcés de permettre le divorce. »

Pour cette séparation, Stendhal s'attache à donner toutes les garanties à la femme, mais que d'aucunes trouveraient peut-être trop rigides. On créerait une maison de refuge où, sous peine de galères, il ne pourrait entrer d'autres hommes que le médecin ou l'aumônier. La femme qui voudrait obtenir le divorce s'y enfermerait pendant deux ans, sans sortir une seule fois, sans même pouvoir recevoir de réponses aux lettres qu'elle écrirait. Pendant ce temps, un conseil composé de pairs de France et de magistrats, « dirigerait, au nom de la femme, les poursuites pour le divorce et réglerait la pension à payer par le mari à l'établissement. Après deux ans d'une totale séparation du monde,

une femme divorcée pourrait se remarier. »

Pour ces idées, Beyle était en son temps un objet de scandale. Nous avons fait, depuis du chemin.....

CHAPITRE VII

Stendhal don Juanesque.

Le don Juan

Comme il quitte sa ville natale où il n'a eu que d'innocentes amours, Henri Beyle, encore presque enfant, — il a seize ans et demi, — est envoyé à Paris chez son parent M. Daru pour se préparer à l'école polytechnique. Le jeune homme quitte Grenoble avec le projet arrêté d'être un séducteur de femmes, — un don Juan. Mais Paris tout d'abord ne le charme guère. Il erre dans les rues en rêvant et en regardant le ciel, au risque de se faire écraser.

Comme il s'ennuie, il se demande, surtout à la tombée du soir, à l'heure où la mélancolie devient plus vive : que dois-je donc aimer si Paris ne me plaît pas ? Et en moins d'une minute qu'il se répond à lui-même : — « Une charmante

femme; nous nous adorerons, elle connaîtra mon âme... »

C'est à cette époque que les filles lui font horreur, de par la facilité de les posséder « pour un louis, rue des Moulins, » et qu'il rêve d'une jolie femme tombant dans un danger, sauvée par lui, s'éprenant soudainement et pour longtemps de lui. Mais Henri Beyle le reconnaît; il était alors poète, — et, comme tel, c'est-à-dire plein d'imagination, il était don Juan.

Il reste poète toute sa vie pour les choses d'amour. Cette renommée de séducteur de femmes ne l'abandonne pas. Il lui a fallu « trois années pour vaincre la répugnance et la frayeur qu'il inspirait dans le salon de Mme Edwards. On le prenait pour un don Juan, pour un monstre de séduction et d'esprit infernal. » Ne nous étonnons donc pas que Stendhal se soit souvent occupé de ce légendaire personnage.

*
* *

Tout d'abord, le don Juan ne peut se manifester qu'aux temps où la femme est objet de culte et de galanterie. Il est donc impossible dans l'antiquité qui considère la femme comme une servante. C'est Patrocle, le compagnon d'armes, et non Briséis, la tendre amante, qui a le plus d'influence sur l'esprit d'Achille. Aucun héros

d'Homère ne s'arrête à la considération qu'une femme peut avoir pour lui. Même aux jours de fête, un don Juan eut été « un effet sans cause » puisque, jusqu'à la religion, tout conseillait aux hommes le plaisir.

C'est à la religion chrétienne seule qu'il faut attribuer le développement du don Juanisme. Noble source qui engendre une bizarre et lamentable conséquence ! D'un côté, c'est la religion chrétienne qui, en quelque sorte, réhabilite la condition sociale de la femme. De l'autre, c'est par cette même religion que la chevalerie a sa raison d'être et son triomphe. Or la chevalerie a l'idée de prendre les femmes pour juges de son mérite. Mais cela, c'est déjà du don Juanisme. Ce système de prendre pour juge la femme est poussé à l'excès par le don Juan. Car celui-ci « adore les femmes et veut leur plaire en leur faisant voir jusqu'à quel point il se moque des hommes. »

Tout comme un chevalier, le don Juan doit avoir des qualités indispensables : sang-froid, vivacité, intrépidité. Son esprit doit être à la fois plein de ressource et d'agrément. En outre, il doit surtout avoir un invincible penchant pour les femmes. Ce penchant, c'est l'imagination elle-même, au point de croire à la magie, à la pierre philosophale, à toutes les folies. Lancé

dans la vie avec un tel bagage moral, il est irrésistible auprès des femmes. Ses succès sont si inattendus et si nombreux qu'il devient personnage de légende.

Le don Juan doit être plein d'imagination, certes, mais jamais avec la moindre sentimentalité: il ne voit pas la femme qu'il aime « dans la ligne d'horizon de tous les paysages qu'il rencontre. » Cette rêverie nuirait à ses actes et prêterait parfois au sourire, trop souvent à l'inaction. Or, le don Juan ne s'attarde qu'aux objets extérieurs, à condition qu'ils aient leur prix d'utilité. L'amour, c'est pour lui comme pour certains le plaisir de la chasse. Il y met toutes ses ruses, il y déploie toute son activité. Il dresse ainsi que des batteries les ressources de son esprit, il les passe en revue, il les dirige selon les exigences de ses désirs, il manœuvre le plus habilement. On dirait volontiers de lui qu'il est un général dans un combat d'amour. Il grandit d'autant plus qu'il est partout conquérant. Mais il faut, pour la continuité de sa gloire, qu'il combatte encore. D'autres intrigues lui sont nécessaires. Alors « au lieu d'avoir des réalités qui se modèlent sur ses désirs, il a des désirs imparfaitement satisfaits par la froide réalité comme dans l'ambition, l'avarice. » On comprend par conséquent que le don Juan ne traite désormais l'a-

mour que comme une vulgaire affaire et qu'à la fin il soit amené, par la force même de son ardeur, à ne considérer les femmes que « comme le parti ennemi » et à ne se réjouir que « de leurs malheurs de tous genres. » Quoi d'étonnant que, blasé de conquêtes, de gloire et de bonheur, sa vanité s'énerve au point de devenir cruauté et qu'il fasse dès lors ouvertement le mal pour le mal ?

Personnage de légende, c'est indéniable. Le don Juan est tellement dissemblable des autres hommes ! Aussi, pour que son triomphe soit complet, a-t-il besoin de la plus grande publicité. Les poètes, il est vrai, ne se font-ils pas ses chantres ?

Mais, après tout, le don Juan n'est pas invincible.

« Les femmes douées d'une certaine élévation d'âme qui, après la première jeunesse, savent voir l'amour où il est, et quel est cet amour, échappent en général aux don Juan qui ont pour eux plutôt le nombre que la qualité des conquêtes. »

Enfin, ce qui fera surtout du don Juan un homme à plaindre, c'est qu'il peut être amoureux, mais qu'au fond il ne sera jamais passionné. Le don Juan ne désire plus une femme après l'avoir possédée quelques jours, car

le deuxième abandon n'est plus de la victoire. Il convoite une nouvelle femme parce que ce sont d'autres combats à livrer. Il se croit fort parce qu'il triomphe en quinze jours. Mais c'est là précisément toute l'erreur de sa vie. Il ne sait pas qu'il n'aura jamais les plaisirs infinis de l'homme qui aura soupiré et attendu des mois entiers, qui se sera fait de la femme un idéal d'abord, une souffrance pendant longtemps, sa maîtresse véritable enfin. « Les don Juan ne veulent pas voir que ce qu'ils obtiennent, fût-il accordé par la même femme, n'est pas la même chose. »

Le Don Juan finit par être puni. Son châtiment, c'est la vieillesse. Il s'en prend, avec la vieillesse, « aux choses de sa propre satiété, et jamais à soi. On le voit, tourmenté du poison qui le dévore, s'agiter en tous sens et changer continuellement d'objet. Mais, quel que soit le brillant des apparences, tout se termine pour lui à changer de peine, il se donne de l'ennui paisible ou de l'ennui agité : voilà le seul choix qui lui reste. »

La mort n'est donc pas pour le don Juan le pire des malheurs.

*
* *

Longtemps on avait pris Henri Beyle pour

un don Juan. On savait aussi qu'il s'était beaucoup occupé du caractère de ce personnage. C'est donc lui que l'on consulte de préférence à ce sujet. M. G... C... avait écrit un don Juan qui était la suite du premier chant de celui de Byron. Par l'intermédiaire de Mme Emilie *** il communique à Stendhal le manuscrit de son poème. En réponse du 20 janvier 1838, Henri Beyle remercie M. G... C... Il lui donne en même temps certains conseils, comme d'attribuer à don Juan les actions les plus singulières. Le poème de M. G... C... parut dans l'*Illustration* de mai 1843.

Beyle était d'autant plus en droit de critiquer le poème de M. G... C... qu'il avait longuement étudié les divers types de don Juan. Voyons-les, d'après ce qu'il en rapporte lui-même.

GILLES DE RETZ

Le premier en date des don Juan, est le fameux Gilles de Retz que la légende a popularisé et immortalisé sous le nom de Barbe-Bleue.

Gilles de Retz était né en 1396. A l'âge de vingt-quatre ans, il avait épousé Catherine de Thouars. En 1427 il avait emporté d'assaut le château de Lude et, deux ans plus tard, avait été un des généraux qui avaient ravitaillé Jeanne d'Arc à Orléans. En 1429, il était nommé maréchal de France et assistait au sacre de Charles VII à Reims. En 1432 il avait hérité de son aïeul maternel Jean de Craon. Si bien qu'à l'âge de trente-six ans, Gilles de Retz avait un des plus beaux commandements dans l'armée du roi de France et douze cent mille francs de rente.

La guerre l'avait couvert de gloire. Il chercha désormais son renom auprès des femmes. Il avait, d'après la théorie beyliste, tout ce qu'il

faut pour être un don Juan. Gilles de Retz le fut jusqu'aux crimes les plus sanglants.

Son faste est en quelque sorte historique. Gilles de Retz avait une garde de deux cents hommes, des pages, des chapelains, des enfants de chœur, des musiciens. Sa chapelle était tapissée d'or et de soie, plus précieuse à cette époque que l'or même. Les ornements de cette chapelle et les vases étaient enrichis de pierreries. Ses chapelains étaient vêtus d'écarlate doublée de menu vair et de petit gris. Ils portaient le titre de doyen, d'archidiacre et même d'évêque. « Pour dernière folie de ce genre, il députa au pape afin d'obtenir la permission de se faire précéder d'un porte-croix.

Gilles de Retz, dans toutes les villes « où l'amour effrené du plaisir le conduisait », donnait des représentations de *mystères*. Cela plaisait surtout aux femmes.

Mais, grâce à ce luxe, en deux ans, il abrègea tellement sa fortune qu'il fut obligé de vendre à Jean V, duc de Bretagne, un grand nombre de places et de terres. Malgré sa famille, il en toucha le prix, dès 1437. L'argent lui manquant encore, Gilles de Retz fait preuve d'imagination. Il a recours à la magie et prend à son service l'italien François Prelati.

Veut-on connaître une de ses histoires d'a-

mour ? Gilles de Retz voyage en Bretagne, sous le nom d'un de ses chantres. Il est amoureux de la femme d'un fabricant de bateaux. Celle-ci raconte à son amant que sa belle-sœur l'épie et lui fait des reproches. Le pseudo-chantre demande à la voir et se met à la désirer. La belle-sœur refuse et se réfugie chez son mari, riche meunier établi sur les bords de la Vilaine, vers Fougerai. Gilles de Retz suit la fugitive mais est reconnu par le mari. Enfin, il possède la femme du meunier. Celui-ci, ayant surpris un rendez-vous, poignarde l'infidèle. L'amant furieux va chez le meunier et le tue ainsi que ses deux domestiques.

Stendhal nous apprend encore, d'après les textes du temps qu'il a consultés :

— Il paraît que, indépendamment de plaisirs horribles, certains charmes destinés à plaire au diable et à l'attirer devant l'homme qui veut le voir, exigent le sang, le cœur, ou quelque autre partie du corps d'un enfant. Le diable exige un grand sacrifice moral de qui veut le voir. Le motif des meurtres est resté douteux ; ce qui est malheureusement trop prouvé, c'est que les gens du maréchal attiraient dans ses châteaux, par l'appât de quelques friandises, des jeunes filles, mais surtout des jeunes garçons ; et on ne les revoyait plus. Dans ses tournées en Bretagne, ses

agents s'attachaient aux artisans pauvres qui avaient de beaux enfants, et leur persuadaient de les confier au maréchal, qui les admettrait parmi ses pages et se chargerait de leur fortune. Des amis du maréchal, un Prinçay, un Gilles de Sillé, un Roger de Braqueville, compagnons de ses plaisirs, semblent avoir partagé ce rôle infâme. Ils procuraient des victimes à leur puissant ami. ou étaient employés à menacer les parents et à étouffer leurs plaintes....

Mais tant de crimes ont enfin leur expiation. Gilles de Retz est arrêté en novembre 1440. Le château de Nantes lui sert de prison. Son procès est instruit d'après les ordres du duc de Bretagne. Il est condamné à la pendaison par un tribunal que préside Pierre de l'Hôpital, sénéchal de Bretagne. Une longue procession de prêtres et d'évêques le conduit, selon son désir, à l'endroit du supplice, aujourd'hui rue de Biesse, près du pont de la Madeleine, à Nantes. Gilles de Retz meurt plein de repentir à l'âge de quarante-quatre ans, le 28 octobre 1440, après avoir exhorté ses complices à la mort et leur avoir formulé l'espoir de les rejoindre bientôt en *paradis*.

C'est après être sorti du château de Bouffay, alors qu'il était à Nantes, le 30 juin 1837, et après s'être promené rue de Biesse, que Stendhal songe à Gilles de Retz, original de Barbe-Bleue.

FRANÇOIS CENCI

C'est le second des don Juan, par ordre chronologique.

L'auteur de *Lamiel* fut conduit à parler de celui-ci en 1823, après avoir vu à Rome, au palais Barberini, les portraits de Béatrix Cenci et de sa belle-mère Lucrèce Petroni, œuvre du peintre Le Guide. Stendhal est captivé par la beauté de ces tableaux. Lucrèce Petroni est le type de la matrone romaine. « Les traits sont grands, et la carnation d'une éclatante blancheur, les sourcils sont noirs et fort marqués, le regard est impérieux et en même temps chargé de volupté. » La tête de Béatrix Cenci est « douce et belle, le regard très doux et les yeux fort grands : ils ont l'air étonné d'une personne qui vient d'être surprise au moment où elle pleurait à chaudes larmes. Les cheveux sont blonds et très beaux. »

C'est parce qu'elles suscitèrent beaucoup de

curiosité en son esprit qu'Henri Beyle voulut prendre connaissance de toutes les pièces qui se rattachaient à elles et par conséquent à François Cenci.

Ce François Cenci était le fils du trésorier, — ministre des finances, — du pape Pie V. Il avait hérité de son père un revenu net de deux millions cinq cent mille francs. Il avait épousé une femme qu'il rendit mère de sept enfants puis, en secondes noces, Lucrèce Petroni, de laquelle il n'eut jamais d'héritier.

C'était un homme de haute taille, un peu maigre, mais de force remarquable. « Il avait les yeux grands et expressifs, mais la paupière supérieure retombait un peu trop ; il avait le nez trop avancé et trop grand, les lèvres minces et un sourire plein de grâce. Ce sourire devenait terrible lorsqu'il fixait le regard sur quelqu'un de ses ennemis ; pour peu qu'il fut ému ou irrité il tremblait excessivement et de façon à l'incommoder. »

Il fut très mauvais père, au point de laisser sans argent à Salamanque, où ils étudiaient, ses trois fils qui furent obligés de retourner en mendiant dans leur patrie. Le pape l'obligea à leur servir une petite rente.

Sur ces entrefaites, trois fois il fut mis en prison à cause de ses infâmes amours. Il s'en

tira à prix d'argent. Si bien que ses fils prièrent le pape Clément VIII de le condammer à mort, parce qu'il déshonorait leur maison. C'était le désir secret de Clément VIII, mais le pape n'osa donner satisfaction à une telle prière.

L'aînée des filles de François Cenci conjura le pape de la marier ou de l'enfermer dans un monastère. Clément VIII eut pitié d'elle et lui fit épouser Charles Gabrielli, après avoir obligé le père à lui donner une forte dot.

Furieux, François Cenci se vengea sur Béatrix. Il l'enferma dans un des appartements de son palais. Personne n'approchait Béatrix, pas même un domestique pour lui porter à manger. C'était François Cenci qui se chargeait de ce soin. « Il est à croire que c'est alors que le monstre en devint amoureux ou feignit d'en devenir amoureux, afin de mettre au supplice sa malheureuse fille. »

Stendhal traduit encore d'après des manuscrits qui datent de septembre 1599 :

— Toutes ces choses ne lui suffirent point ; il tenta avec des menaces, et, en employant la force, de violer sa propre fille Béatrix, laquelle était déjà grande et belle. Il n'eut pas honte d'aller se placer dans son lit, lui se trouvant dans un état complet de nudité. Il se promenait avec elle dans les salles de son palais, lui étant

parfaitement nu, puis il la conduisait dans le lit de sa femme, afin qu'à la lueur des lampes, la pauvre Lucrèce put voir ce qu'il faisait avec Béatrix.....

Lorsque l'enfant refusait, François Cenci la rouait de coups.

Béatrix et Lucrèce voulurent se plaindre au pape. François Cenci redoubla de cruauté.

Alors les deux femmes résolurent de se venger. Après une tentative qui échoua, elles firent promettre à Marzio et Olympio, deux vassaux de François Cenci, pleins de haine contre leur seigneur, mille piastres s'ils voulaient se charger de le tuer.

Dans la soirée du 9 septembre 1598, elles donnèrent de l'opium à François Cenci, puis introduisirent Marzio et Olympio.

« L'un d'eux avait un grand clou qu'il posa verticalement sur l'œil du vieillard endormi ; l'autre qui avait un marteau lui fit entrer ce clou dans la tête. On fit entrer de même un autre grand clou dans la gorge, de façon que cette pauvre âme chargée de tant de péchés récents, fut enlevée par le diable. »

Marzio et Olympio s'en allèrent. Les deux femmes enlevèrent les clous puis jetèrent le corps dans un petit jardin abandonné, sur un grand sureau. Le lendemain, les domestiques

trouvèrent le cadavre. On crut que François Cenci avait été victime d'un accident. « On donna une sépulture honorable à François Cenci. »

Mais la justice eut des doutes. Un commissaire royal fut envoyé au château. Quelques mois après, Marzio fut arrêté. Il avoua.

Lucrèce Pétroni et Béatrix Cenci furent condamnées à mort. Malgré les supplications de tout le peuple romain, Clément VIII eut le triste courage de faire appliquer la sentence.

« ..... Béatrix Cenci, qui inspirera des regrets éternels, avait justement seize ans; elle était petite; elle avait joli embonpoint et des fossettes au milieu des joues, de façon que, morte et couronnée de fleurs, on eut dit qu'elle dormait et même qu'elle riait, comme il lui arrivait fort souvent quand elle était en vie. Elle avait la bouche petite, les cheveux blonds et naturellement bouclés. En allant à la mort ces cheveux blonds et bouclés lui retombaient sur les yeux, ce qui donnait une certaine grâce et portait à la compassion.... »

DON JUAN DE MOLIÈRE

Ce don Juan, Henri Beyle nous dit qu'il est galant et homme de bonne compagnie. « Avant de se livrer au penchant irrésistible qui l'entraîne vers les jolies femmes, il tient à se conformer à un certain modèle idéal, il veut être l'homme qui serait souverainement admiré à la cour d'un jeune roi galant et spirituel. » Cependant la censure ecclésiastique fit supprimer la scène du pauvre dans la forêt sous prétexte que le mot janséniste était synonyme de républicain.

Molière, pour sa pièce, et grâce à une troupe italienne qui en jouait une imitation à Paris vers 1664, s'inspira du *don Juan* d'un moine d'Espagne, Tirso de Molina, en religion fray Gabriel Tellez, de l'ordre de la Merci. Il n'est pas étonnant que ce soit un poète de ce pays qui ait eu le premier l'idée d'introduire don Juan dans la littérature. C'est que l'amour tient une grande place dans la vie du peuple espagnol.

DON JUAN DE MOZART

Celui-ci est « déjà plus près de la nature et moins français, il pense moins à l'opinion des autres, il ne songe pas, avant tout, à *parestre*, comme dit le baron de Fœneste de d'Aubigné. » *Don Juan* était avec *Idoménée* celui de ses opéras que Mozart préférait. Il avouait l'avoir moins écrit pour le public que pour ses amis et pour lui-même. Cette pièce ne fut pas trop bien accueillie, lors des premières représentations, à Vienne. « Tout le monde s'accordait à dire que c'était un ouvrage très estimable, d'une imagination brillante et d'un génie très riche, mais tout le monde aussi y trouvait à reprendre. » Seul, le compositeur Haydn eut le mérite de défendre Mozart. « Tout ce que je sais, concluait Haydn, c'est que Mozart est le plus grand compositeur qui existe dans ce moment. »

DON JUAN DE BYRON

Ce n'est qu'un Faublas, — dit Stendhal, — un beau jeune homme insignifiant et sur lequel se précipitent toutes sortes de bonheurs invraisemblables.

Henri Beyle connut lord Byron en 1816. Un soir d'automne, il était au théâtre, dans la loge de M. de Brême. C'est là que la présentation se fit. Beyle à cette époque était transporté par les chants du poète anglais. Il étudie son interlocuteur et il trouve que ses plaisanteries ne sont guère plus qu'ironiques dans *Beppo* et *don Juan*. Et Stendhal de rapporter plus tard cette constatation dans une lettre adressée le 24 août 1829 à son ami Romain Colomb :

— L'étude exagérée de la Bible donne au peuple anglais une teinte de férocité hébraïque; l'aristocratie qui descend jusque dans l'intérieur des familles donne un fond de sérieux. Lord Byron s'aperçut de ce défaut, et, dans *don Juan*, il est à la fois gai, spirituel, sublime et pathétique; il attribuait ce changement à son séjour à Venise.

LE DOCTEUR SANSFIN

C'est en 1839 que Stendhal eut l'idée de dépeindre à son tour la figure de don Juan. Il dressa dans son dernier roman, *Lamiel*, la silhouette du docteur Sansfin, mais la mort l'empêcha d'achever.

Dans les notes qu'il a laissées sur son personnage, nous voyons qu'il avait l'intention de le rendre horriblement bossu, avec de beaux yeux, et d'établir qu'il n'avait aucune profondeur: beaucoup d'esprit spontané et une vanité incroyable qui font faire à Sansfin des folies.

Ce docteur pouvait avoir en 1830 vingt-cinq ou vingt-six ans, et était le fils unique d'un riche fermier des environs de Carville. Il était surtout devenu médecin dans le but d'apprendre à se soigner. Le docteur Sansfin faisait venir tous ses costumes de Paris et, comme il avait une tête ornée de beaux cheveux et d'une magnifique barbe noire, il avait pris pour domes-

tique « un coiffeur de la capitale. » Aussi, au théâtre, assis dans une loge, semblait-il assez agréable. Il n'était ridicule que lorsqu'il se levait. La difformité de sa nature causait à ce docteur, « bonhomme à bonnes fortunes » le plus secret désespoir.

Voici quelle était sa recette pour triompher auprès des femmes:

— Son premier pas, c'était de les isoler sous prétexte de maladie ; par ce moyen simple, il les jetait dans l'ennui ; puis il les amusait par ses mille attentions, et quelquefois parvenait à faire oublier son étrange difformité. Pour mettre sa vanité à l'aise, il avait pris l'habitude salutaire de ne pas compter ses défaites mais seulement ses succès : Fait comme je suis, s'était-il dit de bonne heure, sur cent femmes que j'attaquerai, je ne puis guère compter que sur deux succès. Et il ne s'affligeait que lorsqu'il se trouvait au-dessous de ce taux....

Le docteur Sansfin est reçu chez madame la duchesse de Miossens et déjà il établit ce plan de la séduire malgré ses cinquante-deux ans et d'en faire sa femme, afin de pouvoir disposer de son salon et briguer tous honneurs : — me voilà l'époux de cette duchesse, songe-t-il, je manipule à plaisir une fortune de deux cent mille livres de rente !

Mais l'intention de Stendhal est de faire tout désirer par son don Juan. Celui-ci « doit être attrapé en tout et ne se décourager jamais. » Ses tentatives auprès de madame de Miossens échouent donc.

Sansfin essaie alors de « se faire aimer de Lamiel, — lectrice de la duchesse, — qui a dix-sept ans bientôt et sera charmante quand je l'aurai déniaisée, » et, enthousiasmé, il s'écrie : — Moi, disgrâcié de la nature, quel triomphe !

Il peut d'autant plus faire la cour à Lamiel qu'il est appelé auprès d'elle pour la soigner. Comme il veut la fréquenter le plus longtemps possible, il lui administre des drogues qui augmentent les apparences de son indisposition. Il l'entoure de tant de soins que bientôt la jeune lectrice est persuadée que son docteur est son meilleur ami. Sansfin en profite pour détruire toute l'affection que Lamiel porte à ses parents adoptifs ainsi qu'à la duchesse et il lui tient certains propos d'amour, — platoniques d'abord, car « c'était une ruse que Sansfin employait toujours, afin de détourner l'attention de la femme à séduire et de lui faire oublier l'affreux défaut de sa taille. »

Il entreprend ensuite l'éducation de Lamiel. Il lui enseigne que la femme qui suit ses caprices a, au moins, le plaisir de s'amuser, ce qui est

au monde la seule chose réelle et il insiste : — Combien de jeunes filles ne meurent pas avant vingt-trois ans, et alors à quoi bon toutes les gênes qu'elles se sont imposées depuis quinze ans, tous les plaisirs dont elles se sont privées pour gagner la bonne opinion de huit ou dix vieilles femmes !

Sansfin continue ses leçons en persuadant à Lamiel que le monde n'est point divisé, comme le croit le nigaud, en riches et en pauvres, en hommes vertueux et en scélérats, mais tout simplement en dupes et en fripons. — Par exemple, votre duchesse, lui dit-il, parle sans cesse de bonté ; c'est là, suivant elle, la vertu par excellence ; le vrai sens de ses actes d'admiration, c'est que, comme toutes les femmes de son rang, elle aime mieux avoir affaire à des dupes qu'à des fripons, c'est là le fin mot de ce prétendu usage du monde dont les femmes de son rang parlent sans cesse.

Mais Stendhal n'a pas achevé son roman. Dès lors, il est très difficile de suivre la figure de Sansfin. Ce que nous savons c'est que parfois le don Juan docteur a l'idée, pour mieux gouverner Lamiel, d'en faire l'épouse du jeune duc Fédor de Miossens.

Enfin Beyle eut l'intention d'accentuer les relations de la jeune femme avec son héros. Quelques jours avant sa mort, le 15 mars 1842, il écrivait

un nouveau fragment de son roman dans lequel Lamiel, déjà trop éduquée, raconte cyniquement au docteur qu'elle avait été fatiguée de demeurer vierge et avait donné quarante francs à un jeune tapissier pour « le délivrer de ses doutes sur ce qu'on appelle le p...»

On juge du désappointement et de la fureur de Sansfin. Eh quoi! toutes ses leçons d'amour ont profité à un autre! Il rencontre son rival triomphant presque au même moment et, jaloux d'avoir été supplanté par lui, il lui donne un coup de poignard. Celui-ci est si mal lancé qu'il ne blesse presque pas le jeune tapissier dont Sansfin achète le silence pour éviter tous scandales.

CHAPITRE VIII

LES HÉROINES DE STENDHAL

Aperçu sur les héroines

Un des traits caractéristiques des romans de Stendhal est l'absence presque totale de la description. Qu'il s'agisse de paysages ou de salons, il semble que tout intérêt disparaît devant celui que suscitent les héros du livre. Et l'auteur de préférer immédiatement le récit d'une anecdote ou l'analyse d'un sentiment à la beauté même que peut offrir le spectacle de la nature ou l'agencement d'un palais.

Mais Henri Beyle est le premier romancier qui ait tenu compte du milieu ambiant. On se souvient que, dans la théorie beyliste de l'amour, la manière d'aimer dépend en partie du tempérament des individus et de la forme gouvernementale des nations. On peut constater l'application de ce principe en comparant, par exemple,

Madame de Rénal, bonne bourgeoise vivant dans une tranquille petite ville de la Franche-Comté, sous le gouvernement d'un roi débonnaire, et la duchesse Sanseverina, modèle de la passion italienne, femme intrigante et légère comme tout ce qui vit à la cour d'un prince de Parme.

Si Stendhal ne s'applique ainsi qu'à l'étude de l'âme humaine, c'est parce que, avant tout, il est un idéologue. « Il se pique de n'agir jamais que conformément à la raison. Il faut en tout se guider par la logique, disait-il, en mettant un intervalle entre la première syllabe et le reste du mot, » nous rapporte son ami Prosper Mérimée. Alors à quoi bon s'attarder aux objets extérieurs, lorsqu'il faut, à chaque minute, étaler la cervelle du héros à toutes les pages du livre, afin d'en faire mieux connaître au lecteur tous les replis secrets ?

Henri Beyle parle donc de ses personnages autant en physiologiste qu'en psychologue. L'âme d'une Armance ou d'une Lamiel n'est pas un organisme isolé, elle subit l'influence des autres parties du corps ou exerce la sienne sur elles. Il y a fusion dans la manifestation de leurs idées et de leurs sens. C'est le triomphe du matérialisme même : Stenthal se révèle le meilleur disciple de Cabanis.

Le scalpel du romancier taille dans la pas-

sion de ses héroïnes comme dans leur propre chair. A les disséquer de pareille façon, il arrive que le romancier les classifie tout naturellement, comme jadis il fit maintes fois en son *Journal* au sujet de ses maîtresses : c'est la duchesse Sanseverina qui représente la passion dans ce qu'elle a de vif, d'emporté et de joyeux ; ce sont Madame de Rénal et Clélia Conti qui montrent l'amour dans sa délicatesse et sa sincérité ; et enfin ce sont Lamiel et Mathilde de la Môle qui révèlent ce sentiment poussé par l'imagination seule jusqu'à l'extrême volupté.

C'est le grand mérite de Stendhal d'avoir indiqué que, quels que soient les climats et les tempéraments, et aussi malgré la diversité de ses manifestations, l'amour est un en ses symptômes et ses conséquences. Lorsque Mme de Rénal se sent troublée en apercevant pour la première fois Julien Sorel frappant à la porte de sa maison, l'amour naît en son cœur de même façon qu'en celui de Clélia Conti, lorsque cette dernière rougit en regardant Fabrice del Dongo sur une route du bois de San Giovanni. Aussi est-ce pour avoir été fidèle à cette loi de l'universalité de l'amour que Stendhal a la double gloire de se voir reprocher par le zoïle et ignorant M. Edouard Rod, de n'avoir pas su introduire plus de variété en ses héroïnes et ensuite

d'être exclu du nombre«des génies tout puissant, ceux qu'on compte par unités dans l'histoire ! »

L'amour étant un, il est donc naturel qu'il y ait parallélisme dans certaines actions. L'anecdote de Julien Sorel,de retour une nuit à Verrières et appliquant une échelle contre le mur où est la fenêtre de Madame de Rénal, et l'épisode de ce même petit abbé, escaladant par les mêmes moyens, la fenêtre de Mathilde de la Môle, se ressemblent jusque dans la vivacité du style.

Mais voyez la différence des caractères évoluant dans un milieu semblable : la femme du maire de Verrières, à la fois émue, indignée, et ne s'abandonnant que parmi les pleurs, dans la plus profonde angoisse et le désespoir d'apprendre que son amant va la quitter pour jamais, —tandis que la fille du marquis de la Môle, en présence de Julien Sorel enjambant la fenêtre, trouve assez de sang-froid pour lui raconter : « Vous voilà, monsieur ; je suis vos mouvements depuis une heure, » et se donner parce qu'elle veut tout simplement que ce soit ainsi : « Le pauvre garçon, disait-elle, a été d'une bravoure achevée, il doit être heureux ou c'est moi qui manque de caractère. »

Quand Julien Sorel, insulté par Mathilde de la Môle, saisit une épée et veut la tuer, l'amante est « heureuse d'une sensation si nouvelle » et ses

larmes se tarissent et elle aime davantage celui qui a failli devenir son meurtrier. C'est la même luxure qui exalte Lamiel, lorsque Valbayre, un couteau à la main, la prend par les cheveux pour lui percer la poitrine. Mais chez Mathilde de la Môle il y a un sentiment d'orgueil et de race ancienne qui « la transporte dans les plus beaux temps du siècle de Charles IX et de Henri III, » tandis que, chez Lamiel, il y a le désir de la femme amoureuse, instinctivemene joyeuse de se voir maltraitée par le mâle et qui pense : « voilà du caractère ! »

C'est dans ce parallélisme surtout que la méthode beyliste apparaît : le milieu ambiant, les circonstances peuvent être les mêmes, les sensations et les sentiments varient toujours. Ce sont donc ces sentiments et ces sensations qui intéressent de façon intense et qui méritent seuls d'être étudiés.

Stendhal étant, selon le juste mot de Taine, un esprit supérieur, affecte de ne dépeindre que des êtres de premier ordre. N'écrivait-il pas à son ami Balzac : « Je parle de ce qui se passe au fond de l'âme de la duchesse Sanseverina, de Clelia Conti. C'est un pays où ne pénètre guère le regard des enrichis… le regard des épiciers… »

Les personnages de Beyle peuvent être parfois

même des espèces de monstres, ils ne tombent jamais dans le commun, ils ont toujours un caractère original et grand. Jamais êtres ne montrèrent plus superbe complexité d'idées et de sentiments. Ils étonnent et déroutent jusque dans leur assurance : — Mon esprit, j'y crois, car je leur fais peur évidemment à tous, songe Mathilde de la Mòle en regardant les jeunes nobles qui la courtisent. S'ils osent aborder un sujet sérieux, au bout de cinq minutes de conversation, ils arrivent, tout hors d'haleine et comme faisant une grande découverte, à une chose que je leur répète depuis une heure.....

Le cerveau des personnages beylistes est pareil à des mécanismes dans lequel tout regard se perd et dont Stendhal se plaît avec volupté à nous décrire le détail. C'est pour mieux montrer la solidité et l'originalité de ces mécanismes cérébraux que, — devant un héros comme Julien Sorel, qui pour pouvoir poursuivre sa propre pensée, est capable de se faire violence, — Henri Beyle pose deux créatures différentes d'âme et de sens, madame de Rénal et Mathilde de la Mòle. Elles sont femmes supérieures, elles aiment en même temps. C'est l'histoire alternée de leurs passions qui est le ressort de toute l'intrigue du roman. Stendhal excelle dans l'analyse minutieuse du chaos

de leurs espérances, de leurs baisers, de leurs larmes, de toute leur vie. Dans la *Chartreuse de Parme*, il y a l'emploi du même procédé : Sanseverina et Clélia ne pensent et n'agissent que pour Fabrice.

Stendhal a, en quelque sorte, vécu ou pris dans la réalité tous ses personnages.

A propos de *le Rouge et le Noir*, il écrivait de Trieste à madame V... A...., le 1er mars 1831 : — Toutes les femmes, de mes amies, se reconnaissent dans ma dernière rapsodie.

Il y a des rapports étroits, jusque dans la première moitié du nom, entre la comtesse Pietranera et Angèle Piétragrua, une des maîtresses de Beyle.

Il y a identité de situations entre celle de Julien Sorel, caché dans la chambre de madame de Rénal, et celle de Stendhal obligé de se réfugier dans une cave de l'habitation de madame X...

Beyle fait dire à Sanseverina : « Une femme de quarante ans n'est plus quelque chose que pour les hommes qui l'ont aimée dans sa jeunesse. » Or comme une de ses anciennes maîtresses s'étonnait de ce qu'à l'âge de quarante-cinq ans elle put encore être aimée par lui, Beyle affirma : — Pour moi, vous avez l'âge que vous aviez lorsque vous vous êtes donnée à moi pour la première fois.

Enfin, dans *Lamiel*, il est écrit : — Une fois nous dessinions sur la cendre du foyer les lettres initiales des femmes qui nous avaient fait faire les sottises les plus humiliantes pour nos amours-propres ; je me souviens que c'est moi qui avais inventé cette preuve d'amour… Or, le 16 octobre 1832, Stendhal confessait qu'en rêvant à la vie dans le chemin solitaire au-dessus du lac d'Albano, il avait tracé sur la poussière avec sa canne les initiales des femmes qui avaient occupé son cœur…

On pourrait multiplier les exemples, mais arrivons à l'étude des héroïnes beylistes.

ARMANCE DE ZOHILOFF

Quelques mois avant la publication d'*Armance* — le 23 décembre 1826, — Henri Beyle écrivait à son ami Prosper Mérimée et reconnaissait que son roman était trop *erudito*, trop savant. — « A-t-il assez de chaleur pour faire veiller une jolie marquise française jusqu'à deux heures du matin ? That is the question. »

C'est que le principal héros, Octave de Malivert est *babilan*. Certes « les gens sages se diront : que diable ! quand on est *babilan*, on ne se marie pas. » Mais Octave et Armance s'aiment malgré tout. D'autre part, si le *babilanisme*, ne rendait pas timide, ce qu'il y aurait de mieux serait de l'avouer. Mais l'opinion intime que confie Stendhal à Mérimée est celle-ci : « Le vrai *babilan* doit se tuer pour ne pas avoir l'embarras de faire un aveu. » Octave ne suit pas ce conseil et se marie avec Armance. Ce n'est qu'ensuite qu'il se suicide.

Cependant Armance, bien qu'*étonnée*, mais adorant son époux, se contenterait de peu ; par timidité, par pudeur féminine, elle n'oserait rien dire.....

Voilà donc établis les grands traits du roman.

Armance de Zohiloff exista d'ailleurs : « Il est vrai, confesse Henri Beyle, que j'ai copié Armance d'après la dame de compagnie de la maîtresse de M. de Strogonoff qui, l'an passé, était toujours aux Bouffes. »

Elle est née à Sébastopol où son père était colonel. Par sa mère, elle était proche parente des marquis de Bonnivet et de Malivert. Orpheline et n'ayant que cent louis de rente pour toute fortune, elle fut recueillie à Paris par sa tante, madame de Bonnivet.

Elle a dix-huit ans. Quelque chose d'asiatique est dans ses traits. Sa douceur et sa nonchalance paraissent encore tenir de l'enfance. « Aucune de ses actions ne réveillait d'une façon directe l'idée du sentiment exagéré de ce qu'une femme se doit à elle-même et cependant un certain charme de grâce et de retenue enchanteresse se répandait autour d'elle. » M[lle] de Zohiloff intéresse même celles qui, par dépit ou jalousie, sont devenues ses ennemies.

Comme, dans sa jeunesse, elle a beaucoup souffert, il semble que les petits événements

de la vie glissent sur son âme sans parvenir à l'émouvoir. Aussi lorsque Octave de Malivert, son cousin, grâce à la loi d'indemnité en faveur des émigrés, va toucher deux millions, c'est elle la seule personne qui, dans les salons, ne lui fasse pas compliment. Chacun, même Octave, s'imagine qu'elle est jalouse. Mais il est bientôt détrompé, car il entend Armance dire à son amie Méry de Tersan : « Que veux-tu ? Octave est comme les autres ! Une âme que je croyais si belle être bouleversée par l'espoir de deux millions ! » Le jeune homme est heureux de ces paroles et cherche à prouver qu'elle aussi, à son sujet, est dans l'erreur. Il tâche, en même temps, de conquérir toute l'estime de Mlle de Zohiloff, — et cette ocupation est déjà en son cœur un commencement d'amour.

Il lui parle enfin et Armance pleure d'émotion en lui répondant : Vous avez toute mon estime. Mais, bientôt et malgré elle, la jeune fille pense à son cousin. Et voici qu'en cherchant à l'oublier, elle, la parente pauvre, trouve que le souvenir d'Octave est mêlé à toutes les actions de sa vie, même aux plus indifférentes. « L'aimais-je donc sans le savoir ? l'ai-je toujours aimé ? se demande-t-elle. Ah ! il faut arracher de mon cœur cette passion affreuse. » Elle décide de se faire religieuse, d'aller prendre le voile, loin de lui, en Italie.

Quelques jours après, Octave revoit sa cousine pâle et fort changée. Comme il la questionne, elle n'ose lui avouer la vérité, et, — peut-être pour éveiller en secret la jalousie de son cousin, — elle lui raconte que c'est parce qu'il est question d'un mariage pour elle. A lui aussi, l'on propose une fiancée, mais il assure à Armance qu'il « s'est, grâce à Dieu, interdit toute admiration exclusive jusqu'à l'âge de vingt-six ans. » Comme Octave vient d'en avoir vingt, Armance songe qu'elle pourra demeurer encore sa meillleure amie et, — qui sait ? — avoir le bonheur de mourir avant la fin de ces six années.

Or Mme de Malivert veut faire d'Armance la femme de son fils. Elle le lui déclare en l'embrassant ; mais, au milieu de ses larmes de joie, Armance ne peut s'empêcher de prétexter : « Octave ne m'a jamais dit qu'il me fut attaché comme il semble qu'un mari doit l'être à sa femme. » Elle croit cependant de son devoir de refuser, quoiqu'elle l'aime d'amour, parce qu'il est trop riche et qu'elle craint de passer dans le monde pour une dame de compagnie qui a séduit le fils de la maison.

Celui-ci n'est pas insensible à la beauté de sa cousine, et c'est ce qui l'effraie dans son *babilanisme* . « J'aime, se dit-il d'une voix étouffée !

moi aimer ! grand Dieu ! et, le cœur serré, la gorge contractée, les yeux fixes et levés au ciel, il reste immobile, comme frappé d'horreur. » Alors il a le projet de l'abandonner et de partir pour un long voyage. Il lui en fait part. Armance s'évanouit.

« Sans la secourir aucunement Octave resta immobile à la regarder ; elle était profondément évanouie, ses yeux si beaux étaient encore à demi-ouverts, les contours de cette bouche charmante avaient conservé l'expression d'une douleur profonde. Toute la rare perfection de ce corps délicat se trahissait sous un simple vêtement du matin... Il eut la faiblesse de prendre sa main... il se mit à genoux : Pardon ô mon cher ange, dit-il à voix basse et en couvrant de baisers cette main glacée, jamais je ne t'ai tant aimée ! »

Pour mieux la fuir, il va au théâtre italien, fait la cour à Mme d'Aumale, ce qui lui suscite un duel avec le marquis de Crèveroche. Octave tue son adversaire mais lui-même est grièvement blessé. C'est Armance qui le soigne. Octave ne peut plus se passer de sa présence et se guérit grâce à elle. « Mais ils vivaient dans le grand monde, ils n'avaient que vingt ans, ils passaient leur vie ensemble, et pour comble d'imprudence on pouvait deviner qu'ils étaient heureux, et ils avaient l'air de

fort peu songer à la société. Elle devait se venger. »

Sur ces entrefaites, Armance hérite de parents du Nord. Elle serait heureuse de cette fortune si Octave songeait à elle. Mais celui-ci, repris par ses terreurs anciennes, veut de nouveau abandonner Armance. Il découche, fréquente des maisons mal famées ou donne des rendez-vous à Mme d'Aumale. Un soir, Mlle de Zohiloff épie auprès de la chambre d'Octave pour savoir si celui-ci continue encore sa vie déréglée. Elle est surprise par M. de Soubiranne, oncle de son fiancé, qui la déteste. Armance, au désespoir, se croit deshonorée à jamais et en même temps trahie par Octave.

Pour la détromper ce dernier consent alors à se marier. La nouvelle se répand dans tous les salons. Cependant le fiancé, regardant Armance, avoue : « Oui, chère amie, je t'adore, tu ne doutes pas de mon amour; mais quel est l'homme qui t'adore : *c'est un monstre* ! »

Pendant les préparatifs du mariage, le jeune homme inquiet va consulter son ami Dolier sur ce qui fait l'horrible secret de sa vie : — Vous ne pouvez vous dispenser de parler, ceci est de devoir étroit; vous ne pouvez vous prévaloir de la générosité de Mlle de Zohiloff.

Octave de Malivert n'ose pourtant rien déclarer à sa fiancée. Le mariage a lieu.

« Octave partit aussitôt avec Armance pou la terre de Malivert, située en Dauphiné ; et, dans le fait, il la conduisit à Marseille. Là, il lui apprit qu'il avait fait le vœu d'aller montrer en Grèce que, malgré son dégoût pour les manières militaires, il pouvait manier une épée. Armance était si heuseuse depuis son mariage qu'elle consentit sans désespoir à cette séparation momentanée. » Octave est vraiment attendri, mais son épouvantable destin l'entraîne.

Il semble que Stendhal est ému par la triste fin de son héros plus victime que coupable du malheur d'Armance. Les dernières pages du roman ont quelque chose d'infiniment mélancolique :

— Un mousse du haut de la vigie cria : Terre ! C'était le sol de la Grèce et les montagnes de la Morée que l'on apercevait à l'horizon. Un vent frais portait le vaisseau avec rapidité. Le nom de la Grèce réveilla le courage d'Octave : Je te salue, se dit-il, ô terre des héros ! Et à minuit, comme la lune se levait derrière le mont Kalos, un mélange d'opium et de digitale préparé par lui délivra doucement Octave de cette vie qui avait été pour lui si agitée. Au point du jour on le trouva sans mouvement sur le pont, couché sur quelques cordages. Le sourire était

sur les lèvres et sa rare beauté frappa jusqu'aux matelots chargés de l'ensevelir. Le genre de sa mort ne fut soupçonné en France que de la seule Armance....

La malheureuse jeune fille qui fut si peu Mme de Malivert s'enferma à jamais dans un couvent.

MADAME DE RÉNAL.

Dans ce cadre de la petite ville de Verrières, aux blanches maisons avec leurs toits pointus de tuiles rouges, non loin du Doubs, Stendhal a placé la plus pure de toutes ses héroïnes. Mme de Rénal, vertueuse quoique adultère, s'harmonise avec la douceur du paysage. La tranquillité du lieu convient à cette femme d'esprit simple et de grâce naïve. « Pourvu qu'on la laissât seule errer dans son beau jardin, elle ne se plaignait jamais. » Épouse, elle a le respect de M. de Rénal au point de ne pas se permettre de le juger. Mère, elle ne vit que pour ses enfants et elle pleure lorsqu'elle voit « transporter leurs petits lits dans l'appartement destiné au précepteur. » Envers son mari et ses enfants elle ne songe qu'à remplir fidèlement tous ses devoirs. Ce sentiment anime son cœur et, s'il était nécessaire de le fortifier, Madame de Rénal, femme pieuse, demanderait à Dieu plus d'énergie et de tendresse.

Comment se fait-il alors que cet être, si timide en sa délicatesse et si courageux en sa mission d'épouse et de mère, se laisse égarer par un amour illégitime et devienne la proie d'un audacieux petit paysan ? C'est à l'analyse de ce problème que s'applique Stendhal. Nous assistons, grâce à lui, à ce duel entre la loi de la vertu et le remords de l'adultère, à la marche toujours grandissante qu'exerce Julien Sorel sur l'esprit de Madame de Rénal.

Plus le jeune précepteur se montre hardi, plus la volonté de Mme de Rénal chancelle. C'est toujours en sens inverse que se déploient les actes des deux amants. Dès les premiers regards Mme de Rénal reste interdite. La beauté du teint, les grands yeux noirs, les jolis cheveux frisés de Julien Sorel charment sa naïveté. Mais bientôt sa pudeur se trouble à se sentir si près d'un étranger. Celui-ci a l'idée soudaine de lui embrasser la main. Tout d'abord il n'ose, mais comme il se dit : « Il y aura de la lâcheté à moi de ne pas exécuter une action qui peut m'être utile, » il prend la main et la porte à ses lèvres. Mme de Rénal s'étonne mais ce n'est qu'après quelques instants de réflexion qu'elle se repent et se gronde elle-même. Et voici qu'elle est émue jusqu'aux larmes en voyant l'état de pauvreté dans lequel se trouve le jeune précep-

teur, qu'elle lui donne le nom d'ami et s'appuie sur son bras « d'une façon qui paraît singulière à Julien. »

Désormais ce n'est plus seulement le souvenir de son mari ou celui de ses enfants qui occupe son cœur. La pensée de Julien Sorel s'impose et peu à peu Madame de Rénal en devient heureuse, elle regarde et écoute le petit abbé de dix-neuf ans. Elle lui trouve « un air de supériorité intellectuelle envers tout ce qui vient chez elle. » L'amour la bouleverse à la fois, lui cause des remords, mais en même temps la rend plus audacieuse et plus adroite. Elle ne s'en rend pas bien compte d'abord, et c'est presque inconsciemment que des désirs de coquetterie font qu'elle se fait arranger des robes qui laissent découverts les bras et la poitrine. Aussi, lorsque, le soir, dans le jardin, Julien Sorel lui saisit la main pour la garder dans la sienne et qu'il la serre « avec une force convulsive, » elle est tellement émue que son amie Mme Derville la croit malade. Puis elle s'abandonne à son amour, elle laisse sa main dans celle de Julien. Le petit abbé devient plus audacieux : un autre soir, presque en présence du mari, il prend le bras de Mme de Rénal que la robe laisse à découvert et l'embrasse longuement.

La malheureuse femme se débat en de cruelles réflexions ; parfois son cœur se réjouit, parfois sa vertu s'effraie. Celle-ci triomphe un moment parce que Mme de Rénal croit Julien amoureux d'Élise, la femme de chambre. Mais le jeune précepteur se dit : « Cette femme ne peut me mépriser ; dans ce cas je dois être sensible à sa beauté, je me dois à moi-même d'être son amant. » Au risque de la compromettre, il lui déclare : « Madame, cette nuit, à deux heures, j'irai dans votre chambre, je dois vous dire quelque chose. » Mme de Rénal a beau être indignée et protester, bientôt elle succombe et n'a plus rien à lui refuser. Révoltée de son abandon, elle repousse Julien ; heureuse d'aimer elle tombe encore dans ses bras, — c'est un combat qui se livre en elle près de son amant même. Ses remords continuent dans la suite, mais elle les oublie à la seule pensée de Julien et ainsi pendant des semaines elle est, sous le toit conjugal, la maîtresse passionnée, naïve et rusée à la fois du précepteur de ses propres enfants. Ses remords reparaissent violents, horribles, pendant la maladie de son jeune fils. Elle pense que c'est Dieu qui la punit, elle se lamente, veut tout avouer à son mari, mais elle n'ose entièrement, elle chasse son amant mais elle le rappelle deux jours après. Jamais femme ne

souffrit plus cruel martyre. Son fils se guérit mais il est réservé à Madame de Rénal d'autres souffrances.

Des lettres anonymes avertissent son mari de ce qui se passe ; et, pour le détromper, elle est obligée de recourir à bien des ruses. Il y a enfin, chose la plus affreuse pour elle, le départ du petit abbé pour le séminaire. Elle ne reverra donc plus Julien Sorel ! Elle s'attriste et pleure ; mais tant de délicatesse est en elle, tant de simplicité est en ses adieux que le cœur même de son méphistophélique amant est touché.

Sa vie est désormais changée. Mme de Rénal, repentante, demande à Dieu quelque consolation, elle prie, elle se confesse. Mais, une fois, à l'église, elle aperçoit Julien Sorel, elle jette un grand cri et se trouve mal. Alors le petit abbé, sentant qu'il est toujours aimé, forme, avant son départ pour Paris où il doit devenir le secrétaire du marquis de la Môle, le projet d'aller revoir Mme de Rénal dans sa chambre même, la nuit. Il escalade le mur avec une échelle, frappe à la fenêtre, se précipite dans la chambre. Mme de Rénal est indignée de son audace, elle lui parle avec froideur, demeure insensible à ses larmes. Trois heures durant, ils se parlent presque avec hostilité, mais au moment où il va la quitter pour toujours, elle s'élance vers lui et s'aban-

donne à son désir. Après quatorze mois de séparation, l'amour la reprend toute entière, elle partage les audaces de son amant, au point de le garder et de le cacher, le jour, sous son lit. Son mari risque, la nuit suivante, de les surprendre car il est entré dans la chambre, — et le chapeau de Julien est sur une chaise ! « Son sang-froid redoubla, elle se mit à se déshabiller, et, dans un certain moment, passant rapidement derrière son mari, jeta une robe sur la chaise au chapeau. »

Julien est parti sans espoir de retour. Durant son séjour à Paris il pourra l'oublier, mais elle se souviendra sans cesse, son âme est déchirée. Faible et sans soutien, elle demande encore à la prière et dans l'ombre de l'église une suprême consolation.

Mais, pour avoir été adultère, un cruel châtiment lui est infligé. Comme, de longs mois après, le marquis de la Mòle lui demande des renseignements sur Julien, et qu'elle croit, malgré son amour, de son devoir, de sa religion et de son respect pour la morale, d'écrire que l'ancien précepteur de ses enfants, « pauvre et tourmenté d'ambition, fait appel à l'hypocrisie la plus consommée et séduit froidement toute femme qui semble devoir aider à ses calculs, » dans l'église de Verrières, en pleine messe, tan-

dis que le jeune clerc sonne pour l'élévation et qu'elle prie, Mme de Rénal s'affaisse sous les coups de pistolet de Julien Sorel qui venge ainsi ses sentiments démasqués.

Mourir ainsi, de la main de Julien, c'est le comble des félicités ! songe la repentante maîtresse. Ce serait la fin de tout, mais la mort ne veut pas d'elle. Mme de Rénal guérit et son premier soin est de courir essayer de sauver Julien que les juges vont condamner. Elle écrit à chacun des trente-six jurés que Julien Sorel doit être sauvé parce qu'il est innocent, « et qu'ils ne peuvent le condamner à mort, en la laissant vivre, elle, la cause de tout le crime. » Mais son appel est vain, les juges ont prononcé la peine capitale. Alors, quoique épouse légitime du maire de Verriéres, elle ose braver le scandale et porter à Julien Sorel, en son cachot, le témoignage suprême de son amour. Lui aussi, avant de mourir, lui avoue, au fond, n'avoir adoré qu'elle : ils pleurent et ils s'embrassent. Elle tâche de lui rendre plus beaux encore les derniers jours qu'il a à vivre. Maintenant elle ne regrette rien des heures d'adultère. Elle aime au point que, s'il voulait, elle tuerait le geôlier qui le garde. Mais, au lieu d'attenter à la vie d'autrui elle songe qu'il lui serait plus doux de mourir avec Julien dans un dernier enlacement.

L'amant refuse ce sacrifice, il lui ordonne de vivre, et, parce que cet ordre vient de celui qu'elle adore, Mme de Rénal promet d'obéir.

Julien Sorel a été décapité. Avec lui est morte toute la force de Mme de Rénal, — et aussi tout son cœur. Elle n'attente pas à ses jours, elle vit longuement, oh ! si longuement ! Hélas ! trois jours à peine n'ont fait que s'écouler depuis l'exécution du cher amant!

La vie en deuil est trop lourde à supporter pour cet être fragile qui se voua presque innocemment au culte de l'amour, dès la minute où un petit paysan la contempla avec des regards fixes et déjà dominateurs, — et l'infortunée maîtresse, en embrassant une dernière fois ses enfants, meurt de regret et d'ennui.

MATHILDE DE LA MOLE.

Comme elle était assise à table, en face de lui. Julien Sorel l'examina et trouva ses yeux fort beaux mais ces yeux annoncaient une grande froideur d'âme. Ses regards intéressèrent le jeune prêtre et, tandis qu'il tâchait encore de les analyser il jugea « qu'ils avaient l'expression de l'ennui, qui examine mais qui se souvient de l'obligation d'être imposant. » Le lendemain, comme en sa qualité de secrétaire du marquis de la Môle, il faisait des copies de lettres dans la bibliotèque, ayant aperçu Mathilde, il trouva qu'elle avait l'air dur, hautain et presque masculin.

Alors Julien Sorel se sentit froissé et prit à son tour, vis-à-vis de la jeune fille, un air dédaigneux au point de ne lui adresser la parole que lorsque les circonstances ou les convenances le nécessiteraient.

Or, comme Mathilde de la Môle jugeait plats courtisans tous les jeunes gens qui l'entouraient,

elle ne put s'empêcher de remarquer ce petit paysan qui n'avait rien, qui ne demandait rien et qui puisait en lui seul la volonté de parvenir.

C'est que la fille du marquis de la Môle a un caractère étrange. Elle a lu Jean-Jacques Rousseau et elle parle avec vénération du *Contrat Social*. Rien n'exalte son âme de tout ce qu'elle voit, rien ne cause son bonheur dans tout ce qui l'environne. « Et pourtant j'ai dix-neuf ans ! pense-t-elle. » Mathilde promène dans la vie un regard indifférent et froid qui s'étend jusque sur son fiancé, le marquis de Croisenois. Elle est d'un esprit d'autant plus déconcertant qu'il va aux pires extravagances et celles-là seulement l'enthousiasment.

L'unique souvenir qui l'émeut est celui de Boniface de la Môle, un de ses ascendants, et de sa maîtresse adorée, la reine Marguerite de Navarre. Ce souvenir la trouble parce que, Boniface de la Môle ayant été condamné, le 30 avril 1574, à la peine de décapitation, « la reine Marguerite de Navarre, cachée dans une maison de la place de Grève, osa faire demander au bourreau la tête de son amant, et, la nuit suivante, à minuit, elle prit cette tête dans sa voiture et alla l'enterrer elle-même dans une chapelle située au pied de la colline de Mont-

martre. » En mémoire de ces tragiques amours, Mathilde de la Môle porte le deuil, chaque année, au jour du 30 avril. Que l'on sache enfin qu'une de ses réflexions favorites est celle-ci : « Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme, c'est la seule chose qui ne s'achète pas. » et l'on ne sera pas étonné de toute la hardiesse des actes de sa vie. Aussi dans un bal combien est-elle heureuse de rencontrer le comte Altamira conspirateur condamné à mort en son pays. Celui-là est un homme ! mais on dirait que Mathilde comprend sa folie et elle s'avoue : « Puisque je ne suis qu'une femme comme une autre, eh bien ! il faut danser ! » Et Mathilde de la Môle danse, exerçant sur tous les jeunes gens le triomphe de sa beauté souveraine.

Tandis que chacun se pâme et la suit, seul Julien Sorel demeure encore dédaigneux et la laisse à l'écart. C'est elle qui est vaincue, qui se rapproche et, bien qu'elle se sente méprisée, elle ne peut à son tour avoir pour lui un pareil sentiment.

Les jours suivants, elle le regarde avec une expression singulière et Julien Sorel, esprit mauvais, cœur dur, de songer froidement : « Je n'ai pas été aimable pour elle ce matin ; j'en augmente de prix à ses yeux ! » Mais la vanité conduit le jeune prêtre à l'attendrissement même. Mathilde le préfère à tous les autres et elle se promène

avec lui, longtemps, dans le jardin, le long des fenêtres ouvertes du salon ! Elle lui cause tendrement. Cependant le caractère inquiet de Julien n'est pas satisfait. Le secrétaire du marquis de la Môle se blâme d'avoir cédé à une heure d'attendrissement: « Je m'étais trompé, ce n'est pas de la familiarité, je ne suis qu'un confident de tragédie. »

Désormais entre elle et lui il y a un commerce armé, selon ses propres paroles, — armé tour à tour de tendresse et de haine, d'enlacements fous et d'implacables cruautés. C'est que tous deux s'aiment bien plus par froide volonté, chaque instant raisonnée, que par entraînement de cœur.

Mathilde de la Môle le trouve supérieur à tous ceux de son âge, qui sont même de condition plus élevée. Elle décide d'aller à lui, de l'aimer, et Julien Sorel la regarde « avec des yeux de tigre, » la juge belle, plus belle encore, n'ose, par esprit de méfiance, aimer entièrement cette superbe aristocrate, mais il se jure : « Je l'aurai, je m'en irai ensuite. »

La victoire sera facile, car Mathilde de la Môle se laisse emporter par sa nature : « Entre Julien et moi, se dit-elle, il n'y a point de signature de contrat, point de notaire, tout est héroïque, tout sera fils du hasard, » et c'est elle

qui, la première, écrit à Julien une déclaration d'amour, c'est elle qui lui donne un rendez-vous, à minuit, dans sa propre chambre de jeune fille. Jamais rendez-vous ne fut plus audacieux et plus empli de périls. Julien Sorel, tout d'abord, croit à un piège et décide de ne pas s'y prêter, mais bientôt sa fierté naturelle l'emporte, il ne veut pas paraître lâche aux yeux de Mathilde. Il est donc à minuit fidèle au rendez-vous. Si sec et si froid raisonneur qu'il fut dans tous ses actes, Julien Sorel n'en fut pas moins profondément étonné lorsqu'il entendit raconter par Mathilde qu'elle s'était promise d'être toute à lui, s'il osait arriver. Jamais paroles plus tendres ne furent prononcées avec plus de froideur et plus de politesse. Et Mlle de la Môle se donna effectivement à lui. Ses transports furent « à la vérité un peu voulus. L'amour passionné était encore plutôt un modèle qu'on imitait qu'une réalité. Mathilde croyait remplir un devoir envers elle-même et envers son amant. »

Les jours suivants, Mathilde s'attrista : elle s'était donnée un maître ! Alors elle lui en voulut orgueilleusement, ce qui troubla davantage Julien Sorel. Celui-ci, ayant goûté à sa chair, était momentanément éperdu d'amour. Comme il se désespérait : « Ainsi vous ne m'aimez plus ! » elle lui répliqua : « J'ai horreur de m'être donnée au premier

venu. » A ces mots, Julien Sorel s'élança sur une épée, mais « Mathilde, heureuse d'une sensation si nouvelle, s'élança vers lui. » Le jeune prêtre n'osa plus rien ; et, tandis qu'il demeurait embarrassé, Mlle de la Mòle s'enthousiasma : « J'ai donc été sur le point d'être tuée par mon amant ! » Elle l'aima de nouveau, puis elle continua à tromper son attente, à le torturer.

Fatigué de cette situation, Julien Sorel voulut l'emporter sur son amante en se montrant plus audacieux qu'elle. Un soir, il entre par la fenêtre dans la chambre de Mathilde. Celle-ci est ravie de cet acte, elle se jette dans ses bras, elle l'aime cette fois, véritablement, et comme au matin, il la quitte, elle coupe tout un côté de ses cheveux et lui en fait don. Ce qui ne l'empêche pas quelques jours après de se dire que tout de cet amour est fini, que son erreur a été affreuse, humiliante, et lui vaudra la sagesse pour le reste de sa vie.

Comme il était en voyage, elle l'avait presque oublié, mais à son retour : « Au vrai, c'est là mon mari, » pense-t-elle. Elle le recherche et il la dédaigne. La volonté de la malheureuse va plier à jamais devant l'énergie de fer du jeune prêtre. Celui-ci l'aime, mais avec une froide réflexion, malgré l'apparence de tous ses emportements. Pour mieux subjuguer le cœur de Mathilde, il feint l'ou-

bli et ourdit une cour auprès de Mme de Fervaques. Tant de machiavélisme la surpasse et Mathilde de la Môle n'est plus la fière aristocrate de naguère. Elle ne raisonne plus, elle est vraiment femme et vraiment amoureuse, elle devient de plus en plus digne d'estime. On est rempli désormais de commisération pour elle en présence des arguties diaboliques de son amant, — d'autant plus que lorsque Mathilde veut s'emparer des lettres de sa rivale, qu'elle implore et tombe évanouie, on entend le rire amer de Julien Sorel : « La voilà donc cette orgueilleuse, à mes pieds ! » Il la relève cependant, mais tandis qu'elle s'abandonnne et supplie encore, lui ne songe qu'à dominer l'envie qu'il a de l'embrasser, pour mieux la confondre et la rendre à sa merci.

Il ose demander davantage, il exige des garanties. La pauvre enfant n'a que l'excès de son amour et de ses malheurs à offrir : Julien s'éloigne d'elle. Alors elle ne sait plus comment consacrer son âme et sa vie, toute sa pensée, à son amant. Elle lui crie : « Eh bien déshonorez-moi, c'est une garantie ! » Il a assez d'empire sur son cœur pour dire d'un ton glacial : « Une fois déshonorée, qui me répond que vous m'aimerez ? »

Une preuve suprême survient. Mathilde de la Môle est enceinte et elle l'apprend avec joie à Julien : « Maintenant doutez-vous de moi ? n'est-

ce pas une garantie? Je suis votre épouse à jamais. » Alors l'émotion de l'amant devient si forte qu'elle lui fait oublier tous les principes de sa conduite, — et Mathilde, heureuse, d'écrire à son père l'entière vérité. Elle est prête à tous les sacrifices : pauvre et reniée, bannie de sa classe, elle aura encore toute joie puisqu'elle pourra vivre avec l'objet de son amour. Elle défend Julien contre son père, elle le défendrait contre le monde même, et le père cède aux désirs de son enfant. Julien pense ainsi être arrivé au sommet du triomphe et se dit : « Mon roman est fini, et à moi seul tout mérite ! »

Pour la première fois, Julien Sorel se trompe grossièrement : c'est la lettre de Mme de Rénal au marquis de la Môle qui, seule, interrompt la fin de son roman. Cette lettre à jamais l'a démasqué. Furieux de se voir ainsi ruiné, il tire deux coups de pistolet sur Mme de Rénal.

Il lui est réservé d'être aimé follement, malgré toute honte, par toute la passion et l'orgueil exalté de Mathilde de la Môle. Elle ne craint pas d'aller au-devant de tous scandales, de se déshonorer : le véritable déshonneur, secret et torturant serait d'abandonner, à l'heure la plus affreuse, celui dont elle est enceinte. Elle prend les habits d'une paysanne, elle corrompt des gardiens, elle va jusqu'à lui dans son cachot,

elle lui propose de se tuer avec lui, mais lui qui ne l'aime pas — si toutefois il lui est arrivé de l'aimer sincèrement, — n'a pour elle que des paroles d'éloignement. Alors elle tente de le sauver malgré lui, elle multiplie ses démarches, mais en vain. Comme elle entend prononcer contre son amant la peine de mort, elle pousse un grand cri de désespoir et s'évanouit.

L'amante pleura tant que ses yeux se refusèrent désormais à toutes larmes. Jamais cœur ne souffrit plus horrible détresse. Jamais amour ne fut plus humilié et méprisé. Julien Sorel, à qui elle avait sacrifié sa jeunesse et son honneur, avait été décapité sans que sa bouche eût eu pour elle un seul mot de regret ! Qu'importait cela ! A l'heure où contre son amant la justice des hommes avait accompli sa vengeance, il ne fallait pas qu'une haine suprême vint profaner le mort. Elle se souvint aussi de son ascendant décapité, Boniface de la Môle, et de sa maîtresse, la reine Marguerite de Navarre. Le deuil qu'elle portait le jour de leur sanglant anniversaire, elle allait le porter en mémoire de son amant, à elle. Et Mathilde de la Môle eut un grand courage. Elle demanda à voir le corps de Julien Sorel. On lui désigna du doigt un manteau bleu sur le plancher. Elle l'entr'ouvrit de ses mains tremblantes, elle prit la tête, la posa sur une petite table de mar-

bre et la baisa au front. Ensuite elle l'emporta et l'ensevelit elle-même.

Ainsi, par la seule force de l'amour, elle apparaît la douloureuse enfant, rachetée, sanctifiée, — et, dans chaque cœur, son audace presque cynique, son air hautain, sa froideur d'âme de jadis, tout est oublié, parce qu'en aimant elle est devenue reine au royaume du désespoir.

LA DUCHESSE SANSEVERINA

Comme il était élève à l'École Normale, Francisque Sarcey délaissait parfois son livre de lecture favori, *la Chartreuse de Parme*, et rêvait à la duchesse Sanseverina. Il s'en faisait un modèle idéal et, selon ses propres paroles, il en était absolument amoureux fou. Et Sarcey de défendre la superbe Gina qui prit et délaissa tant d'amants dans sa vie. Sans amants, elle ne serait point de son pays, s'écrie-t-il, et Stendhal a eu raison de la faire si séduisante, si chatte, si lionne ! Cette admiration était partagée par ses amis Edmond About et Hippolyte Taine.

L'enthousiasme de ces jeunes normaliens rappelle celui que, quelques années auparavant, Balzac avait eu pour la même créature : « La duchesse est une de ces magnifiques statues qui font tout à la fois admirer l'art et maudire la nature avare de pareils modèles. La Gina, quand vous aurez lu le livre, restera devant vos yeux

comme une statue sublime. Ce ne sera ni la Vénus de Milo, ni la Vénus de Médicis, mais la Diane avec la volupté de Vénus, avec la suavité des vierges de Raphaël et le mouvement de la passion italienne. »

Gina, vive et franche, est une femme toute d'instinct. C'est ainsi qu'elle refuse en mariage et avec des éclats de rire un personnage riche et de haute naissance mais qui porte de la poudre, et elle épouse le comte Pietranera, homme de peu de fortune, fort bien fait de sa personne. Elle l'aime d'amour jusqu'au jour où, à cause d'elle, il est tué dans un duel. Mme la comtesse Pietranera voudrait bien qu'un jeune homme riche et qui l'adore, Limercati, vengeât son mari. Mais Limercati refuse. Alors elle le torture dans son amour, en se liant avec le comte N..., qu'elle abandonne d'ailleurs peu après pour aller s'établir chez sa sœur, la marquise del Dongo.

Gina a trente et un ans et a conservé toute la fraîcheur de son caractère. Elle apporte au château de Grianta l'éclat de sa beauté et de sa joie. Les habitants du palais, croient que le bonheur entre avec elle. C'est là qu'elle se prend d'une inaltérable affection pour son neveu Fabrice del Dongo, âgé de seize ans. Lorsque celui-ci la quitte pour aller rejoindre

l'armée de Napoléon, la comtesse Pietranera, sans même se l'avouer, tombe dans une profonde mélancolie. Elle s'ennuie tout le temps de son absence. Aussi quels transports ne ressent-elle pas au retour de Fabrice ! Pour lui, et à cause d'une méchante affaire de passe-port, elle ne craint pas d'aller implorer un homme tout puissant et qui jadis lui fit la cour d'assez vilaine façon, — et ce dernier de conclure : La voilà qui fait l'amour avec son neveu ! car le jeune del Dongo est plein de grâces, grand, bien fait, et a des regards chargés de douce volupté, une physionomie à la Corrège.

Le fait est que si Fabrice parlait d'amour, Gina l'adorerait en amante. Mais le jeune homme l'embrasse presque filialement et elle aurait honte d'elle-même en distrayant son neveu d'une si innocente amitié. Durant toute sa vie néanmoins, elle chérit d'une façon si particulière Fabrice del Dongo que tous ses actes semblent en porter la marque.

Le comte Mosca della Rovere s'éprend follement d'elle ; mais, trop pauvre pour en faire sa femme légitime, il l'engage à se marier avec un vieillard de soixante-huit ans, le duc Sanseverina, que l'on éloignera ensuite en lui donnant une ambassade. N'oublions pas que nous sommes dans une principauté italienne où Ranuce-

Ernerst IV exerce un pouvoir absolu, tandis que le comte Mosca est ministre à la fois de la guerre et des finances. « Mais savez-vous que ce que vous me proposez là est fort immoral ? dit la comtesse. — Pas plus immoral que tout ce qu'on a fait dans notre cour et vingt autres. Le pouvoir absolu a cela de commode qu'il sanctifie tout aux yeux des peuples. »

Donc Gina devient en même temps duchesse Sanseverina, — elle ne tarde pas d'ailleurs à devenir veuve, — et maîtresse du comte Mosca. Elle met désormais toute son influence au service de son neveu. Comme elle désire le voir un jour au moins évêque, elle lui conseille d'entrer dans la prêture.

Elle rayonne à la cour du prince de Parme. Celui-ci est captivé par ses charmes au point de se féliciter de pouvoir assister aux fêtes que Gina donne en son palais. Tous les courtisans s'étonnent de cette préférence. Seule Sanseverina trouve naturel un pareil hommage. Elle délaisse même le prince Ranuce-Ernest pour Fabrice un jour que le jeune prêtre est auprès d'elle. Ranuce-Ernest est piqué de ce que la vertu de la jeune duchesse n'ait point fait exception en sa faveur et, pour se venger, il existe la jalousie de son ministre. Le comte Mosca surprend à minuit son amante et Fabrice

causant ensemble mais, par crainte du scandale, il n'ose se livrer à aucun acte de violence. Le lendemain, il tâche de se renseigner. Il fait venir une des servantes de Gina et, après l'avoir soudoyée, il lui demande : « La duchesse fait-elle l'amour avec Monsignore ? » — Pas encore, répond la servante, mais il baise souvent les mains de Madame avec transport, en riant, il est vrai.

Cependant Gina n'a point à cacher ses relations avec son neveu. Aussi, lorsqu'elle apprend les soupçons que sa conduite involontaire fait naître, fond-elle en larmes et trouve-t-elle « quelque chose d'horrible dans l'idée de faire l'amour avec ce Fabrice qu'elle a vu naître. »

A cette époque, le jeune del Dongo fréquente une bohémienne du nom de Marietta Valserra, dont il tue l'amant en un combat singulier. Il est obligé de se cacher loin de Parme. Alors la duchesse lui écrit de nombreuses lettres et lui déclare être prête à tout abandonner pour le suivre, mais lui trouve préférable de s'occuper d'une autre femme appelée la Fausta.

Cette trahison à son égard n'empêche pas la duchesse d'aller solliciter pour lui la clémence du prince. Ranuce-Ernest IV se montre généreux dans l'espérance que Gina se donnera à lui. Sanseverina ne s'étant pas prêtée à ses désirs, le

prince, avec une perfidie toute machiavélique, ordonne que l'on prépare un cachot pour y enfermer Fabrice, lorsque celui-ci sera de retour à Parme, à l'appel de Gina.

On juge du désespoir de la duchesse. A cause d'elle Fabrice est emprisonné et peut-être lui donnera-t-on du poison ! Il n'est rien désormais qu'elle ne tente pour le sauver. Elle oblige le comte Mosca à se mettre de son parti, sous peine de renvoi. Elle jure de se venger même sur le prince de Parme. Comme elle ne veut que personne ne soupçonne ses projets, elle paraît à la cour de Ranuce-Ernest, disposée à écouter les propos galants des jeunes gens. Elle s'entend avec un exalté, du nom de Ferrante Palla, tribun du peuple, et que pourchasse la police du prince. Cet exalté s'éprend aussi de la belle duchesse. Alors, pour mieux le réduire en son pouvoir, Gina l'appelle et « se jette dans ses bras. Au bout d'un instant, Ferrante s'évanouit presque de bonheur ; la duchesse se dégagea de ses embrassements. » Grâce à Palla, Fabrice parvient à se sauver. Pour le recevoir, Gina elle-même n'avait pas craint de se mêler aux évadeurs nocturnes.

Comme Fabrice s'évanouissait de fatigue, il reconnut tout à coup le parfum des vêtements de la duchesse. « Ce parfum le ranima, il ouvrit

les yeux, il put prononcer les mots : Ah ! chère amie ! puis il s'évanouit de nouveau profondément. »

Fabrice s'enfuit avec la duchesse à Bologne. Pour témoigner publiquement sa joie elle fait illuminer son château de Sacca et distribuer du vin et de l'argent aux paysans, Pour se venger de Parme et de ses habitants, elle fait ouvrir le grand réservoir d'eau du palais Sanseverina et en inonde toutes les rues. Enfin, elle n'est pas étrangère à la mort soudaine et mystérieuse de Ranuce-Ernest IV.

Mais Gina regarde Fabrice. — J'ai fait tout cela pour lui, se dit-elle. J'aurais fait mille fois pis et le voilà qui est là devant moi indifférent et songeant à une autre ! Le jeune del Dongo aime en effet Clélia Conti.

Cependant, grâce au comte Mosca, elle peut retourner à Parme avec la certitude que Fabrice passera devant un tribunal disposé d'avance à l'acquitter. Ranuce-Ernest V la nomme duchesse de San Giovanni et grande maîtresse de la princesse douairière.

De retour à Parme, Gina organise des fêtes en son palais. Sa beauté triomphe. Ranuce-Ernest V. Lui-même en est ému et fait une déclaration d'amour à Sanseverina. Elle en profite pour lui affirmer que s'il nomme Fabrice « coadjuteur

avec future succession de l'archevêque Landriani. son honneur, sa dignité de femme, tout par elle sera foulé aux pieds et elle sera à son altesse. » Le prince promet et c'est ainsi que Fabrice, le lendemain de son acquittement, prend possession de la place de grand vicaire.

A son tour Ranuce-Ernest demande à Gina d'être fidèle à sa parole. Sanseverina voudrait bien ne pas la tenir mais, obligée, elle déclare : « Eh bien! présentez-vous à dix heures et demie du soir,dans le plus strict incognito et vous ferez un marché de dupe, vous m'aurez vue pour la dernière fois. » Le prince est exact au rendez-vous : à la même heure Gina quitte Parme pour Bologne. De cette ville, elle écrit au comte, son amant : « Le sacrifice est fait. Ne me demandez pas d'être gaie pendant un mois.Je ne verrai plus Fabrice, je vous attends et quand vous voudrez je serai la comtesse Mosca. »

La semaine suivante le mariage se célébrait à Pérouse, au grand désespoir du prince plus épris que jamais. Après une disgrâce, Mosca était redevenu ministre tout puissant et très riche. Pourtant sa femme ne voulut jamais retourner dans les États de Ranuce V. Non loin, mais en Autriche, à Vignano, son mari lui avait fait construire un magnifique palais où, toujours

jeune et belle, elle recevait toute la société de Parme. Fabrice ne manquait pas d'aller la voir chaque semaine. La comtesse aimait son neveu, ainsi qu'au premier jour, « d'instinct » comme elle avait dit une fois à Mosca. Et cela fut si vrai que Gina ne put survivre à la mort de Fabrice.

CLÉLIA CONTI

Au lendemain de la publication de *la Chartreuse de Parme*, Arnould Frémy écrivait dans la *Revue de Paris* : Clélia Conti représente la vraie tendresse italienne telle que l'a peinte Cimarosa ; elle est surtout naturelle et ce qui nous semble en elle pâle et indécis n'est peut-être, après tout, qu'une préparation nécessaire.

Bien plus tard, en 1883, M. Paul Bourget, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, disait qu'elle était une figure presque céleste de dévouement passionné.

L'auteur lui-même enfin, Stendhal avait déclaré qu'elle était une jeune fille que l'on pouvait comparer aux belles figures du Guide.

Étudions-la donc avec tendresse.

Clélia Conti avait des cheveux blonds cendrés se détachant, par un effet très doux, sur des joues d'un coloris pâle et fin. Elle était un peu trop svelte et ses lèvres remplies de la grâce la plus

touchante étaient un peu trop fortes. Elle était aussi très calme et lente à s'émouvoir, soit par mépris de tout ce qui l'entourait, soit par regret de quelque chimère absente. Elle avait quatorze ans lorsqu'elle remarqua pour la première fois Fabrice del Dongo. C'était au bois de San Giovanni, alors que leurs parents se trouvaient aux prises avec la police pour une même affaire de passeports. Elle regarda Fabrice, tandis que celui-ci demeurait un peu interdit par sa beauté.

Elle le revoit ensuite, comme on va l'enfermer dans un cachot de la tour Farnèse, en cette forteresse dont son père, le général Fabio Conti, est le gouverneur et où elle habite avec lui. Elle est émue des mauvais traitements qu'on lui inflige et elle s'effraie d'autant plus que, demandant à son père quelle est la volonté du prince de Parme à l'égard de Fabrice, le général Fabio lui répond : Sa parole a dit : la prison ! son regard : la mort !

Et Clélia de songer : Je suis la fille d'un geôlier ! Sa pensée s'enfuit vers le jeune prisonnier et elle s'inquiète de ce que Fabrice, seul dans son cachot et en tête-à-tête avec sa petite lampe, doit se dire d'elle. Peut-être la méprise-t-il et, à cette idée, tandis qu'elle est dans les salons du ministre de l'Intérieur, elle jette partout des regards d'horreur. La duchesse Sanseverina, qui se

promène avec elle, remarque cette attitude et n'ose l'interroger : « Mais que se passe-t-il donc ? jamais Clélia n'a été aussi belle et l'on peut dire aussi touchante : son cœur aurait-il parlé ? ... Mais en ce cas-là, certes, c'est de l'amour malheureux, il y a de la sombre douleur au fond de cette animation si nouvelle... Mais l'amour malheureux se tait. »

Or il arrive que la fenêtre du cachot de Fabrice est située presque en face de celle de Clélia, si bien qu'un matin, comme la jeune fille soigne ses oiseaux, le prisonnier croit devoir la saluer. Elle lui répond mais « en rougissant tellement que la teinte rose s'étend rapidement jusque sur le haut des épaules, dont la chaleur vient d'éloigner, en arrivant à la volière, un châle de dentelle noire. » De plus, elle s'attriste en songeant qu'il va bientôt mourir.

Désormais, entre les deux fenêtres, s'échange tout un système de correspondance. Il y a bien des difficultés, car on a un peu muré la façade, mais Fabrice s'est ingénié à glisser un morceau de fil de fer qui est comme un signal, lorsqu'il apparaît, et les deux jeunes gens se voient presque à des heures convenues. Pendant ce temps, en ville, on parle de l'exécution prochaine du prisonnier, qui, heureux d'amour, n'y songe pas. Il n'en est pas de même pour Clélia.

Celle-ci se répète sans cesse : « Certes, si on le conduit à la mort, je m'enfuirai dans un couvent et de la vie je ne reparaîtrai dans cette société de la cour, elle me fait horreur ; assassins polis ! »

Mais le général Fabio Conti, homme sans grande fortune, oblige sa fille à accepter comme fiancé un jeune et très riche seigneur, le marquis de Crescenzi. Un soir, celui-ci vient sous ses fenêtres lui donner une sérénade, ce qui est en quelque sorte l'annonce officielle du mariage. Le bruit de la musique paraît délicieux à l'ignorant Fabrice. Seulement, le lendemain, nous dit Stendhal, le prisonnier trouve Clélia d'une mélancolie tellement sombre, elle est si pâle, elle dirige sur lui des regards où il lit quelquefois tant de colère, qu'il ne se sent pas assez autorisé pour lui adresser une question sur la sérénade.

Elle aime maintenant d'une très vive passion le jeune del Dongo. Comme elle a peur que ses aliments ne soient empoisonnés, le soir, à l'aide d'une corde, elle lui fait « passer du pain et du chocolat. » Lui, en hâte, communique avec elle par une suite de lettres dont l'apparition successive forme ces mots : je vous aime et la vie ne m'est précieuse que parce que je vous vois ! Puis, Clélia lui ayant procuré du papier et de l'encre, les deux amoureux s'écrivent.

Pourtant, bien qu'elle soit heureuse de ce bonheur ignoré de tous et qu'elle soit certaine que la fuite de Fabrice la plongera dans le désespoir et dans l'ennui, elle n'hésite pas à ordonner au jeune prisonnier de se sauver. Mais, avant l'évasion, Fabrice sollicite d'elle une suprême entrevue. Grâce à la corruption d'un gardien, les deux jeunes gens peuvent se voir la nuit dans la chapelle ; ils se parlent d'amour, s'embrassent et ne se séparent qu'en sanglottant.

Elle favorise la fuite du cher prisonnier, de connivence avec la duchesse Sanseverina. Ainsi toutes deux oublient leur rivalité pour sauver celui qu'elles chérissent d'un même amour. Mais, pour cette fuite, on a donné, à l'insu de sa fille, un narcotique au général Conti et Clélia, qui croit à un empoisonnement, écrit à Fabrice : « Pénétrée des remords les plus vifs, j'ai fait vœu à la très sainte Vierge que, si mon père est sauvé, jamais je n'opposerai un refus à ses ordres : j'épouserai le marquis Crescenzi aussitôt que j'en serai requise par lui et jamais je ne vous reverrai. »

Les événements se passent. Fabrice, qui avait fui à Bologne, revient à Parme pour être de nouveau jugé, — et acquitté, grâce à la complaisance du nouveau prince, Ranuce Ernest V. Il retourne en son cachot. C'est là que Clélia le revoit par la fenêtre. La malheureuse enfant s'imagine à tort :

ils l'ont repris et il est perdu! Elle le regarde. Fabrice, voyant des larmes dans ses yeux, obtient ainsi la certitude qu'il n'est pas oublié. Bien mieux, elle ose aller le trouver jusqu'en son cachot. « O mon unique ami! lui dit-elle, je mourrai avec toi. Elle le serre dans ses bras comme par un mouvement convulsif. Elle est si belle, à demi-vêtue et dans cet état d'extrême passion, que Fabrice ne peut résister à un mouvement presque involontaire. Aucune résistance n'est opposée... »

Fabrice a été acquitté et est devenu coadjuteur. Mais, depuis sa faute, la physionomie de Clélia a pris un caractère de noblesse et de sérieux.

Elle veut réaliser sa promesse, se marier avec le marquis Crescenzi, ne plus revoir Fabrice. Celui-ci se présente chez elle. Clélia, toute tremblante d'amour, se jette dans ses bras, pour redevenir ensuite plus énergique : elle lui écrit une lettre de rupture. Elle se marie. Fabrice a tant souffert d'amour que Clélia a toutes les peines à le reconnaître, un jour que tous deux se rencontrent à une fête donnée par le prince de Parme. Elle le plaint un instant, mais les remords s'emparent à nouveau de son cœur et elle fuit sa présence.

Désespéré, Fabrice s'est voué de toute âme au

culte de Dieu. Il prêche dans les églises et ses sermons ont le plus retentissant écho dans Parme. On raconte même que la fille brune et si jolie d'un riche drapier de la ville, Anetta Marini, est devenue, à l'entendre, éperdument amoureuse, au point d'éloigner d'elle son fiancé, le fils du comte Rassi.

Il y avait quatorze mois que Clélia Conti, marquise de Crescenzi, n'avait vu Fabrice. Elle était en outre secrètement jalouse de cette Anetta Marini. Elle alla à l'église et lorsque Fabrice parut dans la chaire, « il était si maigre, si pâle, tellement consumé que les yeux de Clélia se remplirent de larmes. Fabrice dit quelques paroles puis s'arrêta comme si la voix lui manquait tout à coup ; il se retourna et prit un papier écrit. Mes frères, dit-il, une âme malheureuse et bien digne de toute votre pitié vous engage par ma voix à prier pour la fin de ses tourments, qui ne cesseront qu'avec la vie... L'expression de la voix de Fabrice était telle qu'avant le milieu de la prière tout le monde pleurait... En ayant l'air de s'adresser au public, il ne parlait qu'à la marquise. »

Comme elle avait fait le vœu de ne plus le voir, longtemps elle le reçut, la nuit, dans l'obscurité d'une chambre. Étranges amours que personne ne soupçonna. Clélia eut de ces relations clan-

destines un fils qu'ils nommèrent Sandrino. Celui-ci tomba malade deux ans après. Ce fut pour les amants un prétexte de se revoir pendant le jour en pleine lumière. Sandrino mourut. La mère crut que ce malheur était le châtiment de la violation de son vœu.

Clélia Conti ne survécut que quelques mois à son fils. Elle eut la suprême consolation de mourir dans les bras de celui qui avait été son unique et grand amour.

LAMIEL

Lamiel fut la plus jeune et la plus pervertie de toutes les héroïnes de Stendhal. Elle fut durant toute sa vie peut-être plus victime encore que coupable, cette curieuse toujours insatisfaite et qui voulait savoir ce qu'était l'amour. A l'abri d'un bosquet dans les bois de Carville ou à Rouen sous les baisers d'un jeune duc, sans cesse le mystère d'amour l'obsède et jamais ne se révèle ni à son cœur ni à ses sens. Sa jeunesse et sa gaîté s'exaspèrent à la dureté de cette privation, — et lorsqu'il lui est donné de tout apprendre sous des caresses de voleurs et d'assassins, l'amour l'affole au point qu'elle incendie un palais de justice pour mourir et venger son amant.

En réalité, Lamiel semble avoir vécu sans s'être expliquée à elle-même. Elle le doit surtout à sa naissance obscure. Recueillie à l'hospice des enfants trouvés de Rouen, elle a toujours ignoré ses parents. C'est du sang corrompu qui doit cir-

culer dans ses veines, ce sont d'ataviques besoins qui la dominent.

Elle a un caractère étrange fait à la fois d'ingénuité et de rouerie. Par sa froide curiosité, son audace et sa passion minutieusement raisonnée, elle est la sœur de Julien Sorel. Elle accomplit les pires choses comme naturelles, dans la seule pensée qu'elles sont nécessaires à son désir de jouissances. Il en résulte que l'on demeure beaucoup plus étonné devant l'audace de ses actes que soulevé d'indignation.

Longtemps elle occupe l'esprit de Beyle. Celui-ci réunit sur elle un curieux dossier. Comme pour bien la fixer dans sa mémoire et la faire mieux vivre à chaque page du roman, il la projette en quelque sorte dans la réalité et il imagine : — Je l'ai vue de la Bastille à la porte Saint-Denis et dans le bateau de Honfleur au Havre ; sa tête est la perfection de la beauté normande : front superbe et élevé, cheveux d'un blond cendré, un petit nez admirable et parfait, yeux bleus pas assez grands, menton maigre mais un peu trop long.

La meilleure éducation ne peut vaincre sa perversité : jamais bien-être ni repos ne peuvent amoindrir en elle son besoin d'aventures. Enfant, ce qui l'exalte, c'est la vie de Mandrin et les exploits de Cartouche. L'âge la développe de plus

en plus dans sa nature mauvaise. Elle s'ennuie dans la maison de son père adoptif, le bedeau Hautemare, et les mots d'une cabaretière à une pratique qu'elle entend prononcer : « C'est bon comme du pain, les Hautemare, mais c'est bête,» sont pour elle une révélation, elle se met à mépriser ses bienfaiteurs. Lectrice chez la duchesse de Miossens, « elle a l'air d'une gazelle enchaînée. » L'ennui la consume plus encore, un besoin de perversité la ronge : « Qu'est-ce que c'est que l'amour? qu'est-ce que c'est que séduire ? » demande-t-elle à l'abbé Clément et elle s'abandonnerait volontiers dans les bras du jeune prêtre pour peu que celui-ci se montrât audacieux. Sa curiosité augmente avec les propos que lui tient le docteur Sansfin.

Or comme on lui a dit qu'il y a péché à aller au bois avec un jeune homme ou à se laisser serrer dans ses bras, — après s'être fait sans plaisir pour elle embrasser par quelqu'un, — elle décide « de savoir à quoi s'en tenir sur l'amour. » Elle s'adresse à « un grand nigaud de vingt ans » Jean Berville et lui demande d'aller au bois. Jean Berville, étant plus âpre aux profits d'argent qu'aux plaisirs des sens, ne veut pas perdre le gain de sa journée. Lamiel lui donne dix francs et, en échange, Jean Berville fait d'elle sa maîtresse. Mais elle n'est pas

satisfaite. « Il n'y a rien autre ? » interroge-t-elle ; et, sur la réponse négative de son amant, elle s'étonne : «Quoi ! l'amour, ce n'est que çà ! il vaut bien la peine de tant le défendre ! »

Elle se fait ensuite enlever par le fils de Mme de Miossens : mais, quelques mois après, la passion même du jeune duc finit par l'attrister. « Une jeune fille qui s'enfuit de chez ses parents, songe-t-elle, se conduit mal ; cela est si vrai qu'elle doit toujours cacher ce qu'elle fait, et pourquoi se conduit-elle mal ? pour s'amuser, et, moi, je m'ennuie ! » Elle abandonne alors Fédor de Miossens et arive à Paris où elle se livre au comte d'Aubigné-Nerwinde, homme sans crédit et sans moralité. Elle s'appelle alors Mme de Saint-Serve et, sous ce nom aristocratique, ne trouve rien de mieux que de fréquenter des maisons de tolérance.

Il semble qu'un vertige de curiosité l'entraîne. Partout elle est passée, victime de son besoin d'amour, et son cœur n'a cependant pas encore battu, ses sens n'ont pas vibré. Elle roule plus bas. Maintenant la malheureuse que recueillit, il n'y a pas vingt ans, l'hospice des enfants trouvés de Rouen, se complaît dans une bande de voleurs et d'assassins. L'un d'entr'eux, Valbayre, pénètre dans sa demeure et essaie d'enfoncer un secrétaire. « Lamiel se présente à lui.

Il saute sur elle avec un couteau ouvert et la prend par les cheveux pour lui percer la poitrine. Dans l'effort fait, le mouchoir de Lamiel se dérange, il lui voit le sein. — Ma foi ! c'est dommage ! s'écrie-t-il. Il lui baise les seins, puis lâche les cheveux. — Dénonce-moi et fais-moi prendre, si tu veux, lui dit-il. Il la séduit ainsi. Voilà du caractère ! Elle ne se dit pas cela, elle le voit et en subit les conséquences.... Enfin, elle connaît l'amour... »

Pour satisfaire sa curiosité, elle est tombée aux pires déchéances, mais elle ne regrette rien, son cœur crie de joie. Elle aime l'assassin Valbayre par tout son déshonneur, à elle, par tout son passé maudit. La révélation de l'amour fait naître en elle un sentiment de pure fidélité. Elle sacrifie, pour suivre Valbayre, ses autres amants, tout son bien-être et elle partage la vie de celui qu'elle aime jusqu'à l'aider dans un crime. Valbayre est emprisonné, elle se cache puis consent à se remettre avec le duc de Miossens. Mais toute sa pensée va vers le coupable que la cour d'assises a comdamné aux galères perpétuelles. Rien désormais ne peut triompher de son amour. Elle a beau épouser son amant : dans un voyage à Toulon, elle voit Valbayre enchaîné et elle est bouleversée, prête à toutes les folies. Elle vole son

mari. Grâce à cet argent, l'aimé parvient à s'échapper pour être bientôt repris à cause d'un nouvel assassinat.

La pauvre femme damnée sent que celui qu'elle adore est à jamais perdu et, comme elle veut lui prouver son amour dans la vengeance même, elle incendie le palais de justice et meurt parmi les flammes.

Qu'est-ce que c'est que l'amour ? qu'est-ce que c'est que séduire ? Lamiel, à l'esprit et aux nerfs détraqués de névrose, est victime de cette impérieuse curiosité. Et c'est pour cela qu'il semble que, malgré tout, du souvenir de la jeune morte aux cheveux d'un blond cendré, au petit nez admirable, aux yeux bleus, il ne s'exhale qu'un suprême appel de pitié...

MADAME DE CHASTELLER

Il est regrettable que la mort ait empêché Henri Beyle de terminer *Lucien Leuwen*, car ce roman eut été incontestablement le plus moral et le plus sage de tous ceux de Stendhal.

Le principal personnage est une jeune femme, Mme de Chasteller, de cœur très tendre, d'esprit fort délicat, qui languit dans une petite ville de province.

M. Jean Lorrain a excellemment écrit les lignes suivantes :

— « Toutes les héroïnes beyliennes sont sœurs, mais, comme la dernière d'un roman de contes de fées, Madame de Chasteller, née après les autres, semble les résumer toutes avec plus de grâce et d'enveloppement dans leurs qualités. De Madame de Rénal elle a la bonté et la douceur, de Mlle de la Môle, la fierté et l'orgueil de caste, et de la duchesse Sanseverina, la

passion fougueuse et qui l'exalterait jusqu'au délire, jusqu'à la folie même, si l'éducation provinciale, la crainte du mon e et les idées religieuses ne comprimaient ses ardeurs.

« Plus qu'aucune des héroïnes de Stendhal, Mme de Chasteller symbolise en elle les véritables idées de l'auteur sur l'amour. Son long séjour en Italie avait, pour ainsi dire, *italianisé* son âme en la baignant de mélancolie et de douceur. La figure de Mme de Chasteller est de celles qu'avaient dû caresser longtemps ses rêveries de jeune homme, et l'amertume de sa vie fut peut-être de ne l'avoir jamais rencontrée ou, déception plus cruelle encore, de l'avoir rencontrée trop tard. Stendhal n'était plus jeune lorsqu'il écrivit *Lucien Leuwen*. L'exil de Civita-Vecchia, la maladie, les désillusions, les regrets d'une vie qu'il avait rêvée différente expliquent pourquoi il a mis tant de tristesse et d'émotion dans le portrait de Mme de Chasteller ; il est fait de souvenirs, d'illusions perdues et de regrets, et tout ce qu'il y a de tendresse pénétrante dans cette femme délicieuse vient, apparemment, de tout ce qu'il y avait alors de détresse et d'irréparable dans l'âme lassée de l'écrivain. »

Tous les gens de la petite ville sentent sa supériorité, ils en sont blessés et la détestent. Ils se vengent des nobles qualités de Mme de Chas-

teller en faisant circuler, à voix basse, d'oreille en oreille, dans tous les salons, de misérables calomnies. Comme celles-ci ne peuvent avoir raison de l'amour pur et désintéressé de Lucien Leuwen pour la jeune femme, le dépit de la petite ville monte jusqu'au crime : avec la complicité d'un docteur sans scrupules un complot est tramé contre son honnêteté même. Mme de Chasteller est malade. On fait croire à un accouchement clandestin et Lucien Leuwen renonce à celle qu'il aime.

La figure de Mme de Chasteller plane, mélancolique et touchante, au-dessus de toutes les autres du roman. Son amour même pour Lucien Leuwen, qui par pudeur n'ose ouvertement s'avouer, ajoute à sa beauté quelque chose de timide et de doux. Enfin, la sensibilité de la jeune femme est exquise : « Elle ne pouvait entrer dans un salon où il y avait réuni plus de six personnes sans pressentir qu'on allait la froisser et qu'elle aurait à en souffrir. »

Le roman de Stendhal commence alors que Mme de Chasteller et Lucien Leuwen ne se connaissent pas.

Comme il était sous-lieutenant au 27e régiment de lanciers, à Nancy, et qu'il gravissait les rues étroites et mal pavées de cette ville, Lucien Leuwen tomba de cheval, aux grands éclats de

rire de tous ses camarades. Il fut d'autant plus désappointé qu'à l'une des fenêtres d'une maison avoisinante, une jeune femme blonde, à l'air simple mais un peu dédaigneux, avait paru et avait aussi souri.

Depuis, — Lucien avait appris qui était cette jeune femme. Elle était la fille de M. le Marquis de Point-Carré et la veuve, — dès l'âge de vingt-quatre ans, — de M. de Chasteller, général de brigade attaché à la personne du roi Charles X. Elle avait quitté son hôtel du faubourg Saint-Germain à Paris après les Journées de Juillet pour venir vivre à Nancy. Comme elle était jolie et qu'elle possédait quatre-vingt mille livres de rentes, elle était presque chaque semaine demandée en mariage, mais elle refusait toute proposition. Aussi par esprit de médisance ou par besoin de vengeance prétendait-on que, pour se désennuyer, elle avait pris un amant, M. Thomas de Busant de Sicile, lieutenant-colonel au 20e régiment de hussards.

Lucien Leuwen repassa à cheval devant les fenêtres d'où madame de Chasteller l'avait vu tomber, mais toutes les persiennes du vieil hôtel demeurèrent closes. Il renouvela son jeu. Or un jour où la jeune femme était à la fenêtre, Lucien manqua encore de tomber. C'était une vraie malechance. Alors, capricieusement, il dé-

cida que désormais il saluerait Mme de Chasteller lorsqu'il la rencontrerait, — sous prétexte que ses chutes de cheval lui avaient fait faire connaissance avec elle.

Une fois au tournant d'une rue, il vit, à dix pas devant lui, une femme assez grande, en chapeau fort simple. « Il lui sembla reconnaître ces cheveux singuliers par leur quantité et par la beauté de leur couleur, comme lustrés, qui l'avaient frappé trois mois auparavant.

C'était, en effet, Madame de Chasteller. Il fut surpris de revoir « la démarche jeune et légère de Paris. » Lucien Leuwen s'imagine qu'en le reconnaissant, « elle ne pourra s'empêcher de lui rire au nez. » Il la regarde, mais l'expression simple et sérieuse des yeux de Mme de Chasteller annonce une rêverie un peu triste, — et, toute la journée, aux manœuvres qui lui semblent moins longues qu'à l'ordinaire, le jeune sous-lieutenant songe à cette expression rêveuse, « à ce regard si peu provincial qui était tombé en plein dans ses yeux. »

Le soir, dans le salon de Mme de Serpierre, comme on cause de la société nancéenne, Lucien Leuwen, ayant fait porter la conversation sur Mme de Chasteller, apprend qu'elle n'est pas trop aimée, qu'elle met beaucoup de lenteur à rendre les visites, qu'elle a de la nonchalance

dans le caractère et qu'elle se déplaît loin de Paris. Ce n'est pas tout. « Souvent, dit une des jeunes filles du salon, elle fait mettre les chevaux à sa voiture, et, après une heure ou deux d'attente, on dételle. On la dit bizarre, sauvage... » Quant à Mme de Serpierre, elle va presque jusqu'à prétendre que Mme de Chasteller est objet de scandale.

Ces calomnies n'empêchent pas Lucien Leuwen de s'intéresser de plus en plus à la jeune femme. Il la suit jusque dans les églises et il se propose « comme but dans la vie de parvenir à passer quelques soirées avec elle. »

Le hasard le favorise : il la rencontre en visite chez Mme de Commercy. Jamais amoureux ne fut plus ému. Lucien Leuwen ne trouve aucun mot à dire, il devient de toutes les couleurs et sort du salon de Mme de Commercy en se méprisant un peu plus lui-même. Il la rencontre encore, et il demeure en face d'elle, gauche dans tous ses mouvements, inintelligible dans toutes ses paroles. Enfin, à dîner, chez Mme de Serpierre même, — car celle-ci, malgré ses médisances, est heureuse d'avoir chez elle Mme de Chasteller, — Lucien Leuwen est placé à côté de celle qui le trouble si fort.

Le surlendemain, au bal, chez Mme la marquise de Marcilly, où Mme de Chasteller étonne les uns

d'amiration, les autres d'indignation, par la simplicité de sa robe blanche de mousseline, Lucien Leuwen peut la contempler encore.

« Son teint avait cette fraîcheur inimitable qui semble annoncer une âme trop haut placée, pour être troublée par les minuties vaniteuses et les petites haines d'un bal de province. Il lui sut gré de cette expression toute de son invention. Il était absorbé dans son admiration, lorsque les yeux de cette beauté pâle se tournèrent sur lui: il ne put soutenir leur éclat. Ils étaient tellement beaux et simples dans leurs mouvements! »

Madame de Chasteller remarque la timidité, à son égard, du sous-lieutenant. Elle est même presque coquette avec lui. Mais, bientôt, Lucien Leuwen, s'enhardit, il ose parler, beaucoup, de tout ce qui peut intéresser ou amuser la jeune femme. Dans sa conversation, « il sait faire apparaître, sans se permettre assurément rien qui puisse choquer la délicatesse la plus scrupuleuse, cette nuance de familiarité délicate qui convient à deux âmes de même portée. » Il s'empare ainsi de toute l'attention de Mme de Chasteller. Celle-ci approuve les idées de Lucien, lui répond sur le même ton, s'attarde à converser avec lui et se reproche, ensuite, d'être restée aussi longtemps près du jeune sous-lieutenant. Pendant le souper qui suit le bal, elle est tellement

heureuse qu'elle oublie jusqu'au souvenir de l'ennui qu'elle eut au commencement de la soirée. De son côté, Lucien raconte des choses qui peuvent avoir une application fort tendre, et sans qu'on s'en aperçoive, au cœur de Mme de Chasteller. Au cotillon, il ose lui dire que c'est seulement « pour se rapprocher de ses beaux yeux » qu'il a fait telles connaissances dans les salons de la ville et la jeune femme ne se fâche pas, ce qui le rend ivre de joie.

Lucien montre une vraie passion et Mme de Chasteller songe que c'est sans doute ainsi qu'il doit être doux d'être aimée. Mais comme on a médit d'elle, la jeune femme craint qu'un soupçon mauvais ne vienne détruire cet amour naissant. Lucien la détrompe. Ses yeux reconnaissants semblent dans leur vive expression lui avouer qu'elle l'aime aussi. Sa propre audace alors l'effraie. Elle s'enfuit sur la terrasse et tâche de dissiper son trouble dans la douceur de la nuit.

Après la sortie du bal, Lucien vient errer aux alentours de la maison de celle qu'il aime, au grand bonheur de Mme de Chasteller qui s'en aperçoit. Mais sa pudeur refuse toujours de recevoir le jeune homme chez elle. Éconduit, Lucien Leuwen cherche dans l'ivresse l'oubli de l'amour. Il lui écrit plusieurs fois. A peine daigne-t-elle et

fort rarement répondre. C'est qu'il y a combat en elle entre son amour et sa profonde honnêteté.

Elle le rencontre chez les Serpierre, et « il lui semble recevoir un coup dans la poitrine, près du cœur, en trouvant Lucien comme établi dans le salon de ces dames, et jouant avec les demoiselles, comme s'il eut été un véritable enfant. » On décide d'aller ensemble au *Chasseur Vert*, un joli café enfoui au milieu des grands arbres de la forêt de Burviller. Lucien donne le bras à Mme de Chasteller et lui arrache la permission d'aller chez elle le lendemain.

Mais elle, pour ne pas se trouver seule en sa présence, prie Mlle Bérard, petite et sèche personne de quarante-cinq ans, de rester auprès d'elle, — et la conversation demeure fort banale. Lucien en ressent quelque dépit : « Quoi ! c'est là la première entrevue, le premier rendez-vous avec une femme que l'on aime ! Comme j'avais tort de mépriser les petites danseuses de l'Opéra ! »

Ils retournent au *Chasseur Vert* en compagnie des Serpierre, et Lucien de redemander la même permission : « Vous n'y gagnerez rien, lui répond-elle avec tristesse, j'ai une trop grande répugnance à vous entendre traiter, en tête-à-tête, un sujet qui semble être le seul dont vous puissiez me parler. Venez, si vous êtes assez honnête pour me promettre de me parler de toute autre

chose. » Lucien promet, mais, chez elle, tandis qu'elle se penche pour chercher une petite clé, il se baisse un peu et lui baise la main. — Je ne pourrai donc jamais avoir la moindre confiance en vous ? lui dit-elle avec colère ; je vous admets à une intimité dangereuse pour ma réputation, je vous traite en frère et vous profitez de mon peu de défiance pour vous permettre un geste aussi humiliant, à le bien prendre, pour vous comme pour moi ! Le jeune homme, encore dépité, répond : Pardon, Madame, je m'oubliais ! et la visite se termine ainsi sur cette fâcherie.

Ils ne se revoient que quelques jours après chez Mme d'Hocquincourt. Lucien rougit et n'ose parler, tandis que Mme de Chasteller, jalouse de le voir auprès de son amie, a l'unique souci de savoir s'il devine sa peine. C'est elle maintenant qui a le désir de prendre la main de Lucien et de la porter à ses lèvres. Ils causent et Mme d'Hocquincourt ne peut s'empêcher de remarquer : Les voilà réconciliés et mieux que jamais ; en vérité, s'ils l'osaient, ils se jetteraient dans les bras l'un de l'autre.....

Mme de Chasteller avoue à Lucien : Restez auprès de moi, là, mais je ne saurais vous parler en ce moment ; — et ses yeux se remplissent de larmes. Le jeune homme supplie : Dites-moi que vous m'aimez, je n'en abuserai jamais ! Elle va

lui répondre : Eh bien ! oui, mais ayez pitié de moi ! lorsque le bruit de la robe de Mme d'Hocquincourt l'en empêche.

Lucien ne peut plus douter de l'honnêteté de Mme de Chasteller. Celle-ci est une femme sérieuse, raisonnable et sage : « Oui, sage, car, enfin, je n'ai pas vu son intrigue avec le lieutenant-colonel de chasseurs. Et ces gens-ci sont si menteurs, si calomniateurs ! quelle foi peut-on ajouter à ce qu'ils disent ? Enfin, je ne l'ai pas *vu* et désormais je ne veux croire que ce que *j'aurai vu.* »

Mais comme il fréquente trop chez elle, Mme de Chasteller, malgré son amour, lui en fait la remarque. Il ne faut susciter aucun soupçon dans l'esprit de qui que ce soit. Celui-ci se rend aux avis de la jeune femme. « Mme de Chasteller eut pitié de lui ; elle eut l'idée de lui prendre la main à l'anglaise, en signe de bonne amitié. Lucien, voyant la main de Mme Chasteller s'approcher de la sienne, la prit et la porta lentement à ses lèvres. En faisant ce mouvement, sa figure se trouva tout près de celle de Mme de Chasteller, il quitta sa main et la serra dans ses bras, en collant ses lèvres sur sa joue. Elle n'eut pas la force de s'éloigner, et resta immobile et presque abandonnée dans les bras de Lucien. Il la serrait avec extase et redoublait ses baisers. A la fin, elle s'é-

loigna doucement, mais ses yeux baignés de larmes exprimaient franchement la plus vive tendresse. Elle parvint à lui dire pourtant : Adieu, monsieur ! »

Ce sont à jamais les seuls baisers.

Toute occupée à son amour, la jeune femme néglige ses visites dans les salons de la ville. « Cet oubli passa pour du mépris et donna des ailes à la calomnie. »

Cependant Lucien commence à ressentir quelque ennui. Puisque M[me] de Chasteller est une vertu, — pense-t-il, — pourquoi ne pas avoir une maîtresse en deux volumes : M[me] de Chasteller pour les plaisirs du cœur et M[me] d'Hocpincourt pour les plaisirs moins métaphysiques ?

M[me] de Chasteller, jalouse, en a une telle blessure au cœur qu'elle tombe malade. Alors se trame contre elle un infâme complot. Les auteurs en sont trois gentilshommes éconduits naguère et le docteur Dupoirier, — un homme dangereux, selon M[me] de Chasteller elle-même. Le docteur fait croire que la jeune femme est enceinte et, comme il sait Lucien Leuwen chez elle caché derrière un retranchement en bois peint, il imagine un accouchement. Une bonne a prêté son nouveau-né, le docteur a des linges souillés de sang !

Cette hideuse comédie réussit. Lucien Leuwen ne croit plus à l'honnêteté de Mme de Chasteller. Désespéré, il déserte son régiment et s'enfuit à Paris.

Les médisances provinciales l'emportent encore une fois sur la douceur et sur l'amour....

283

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

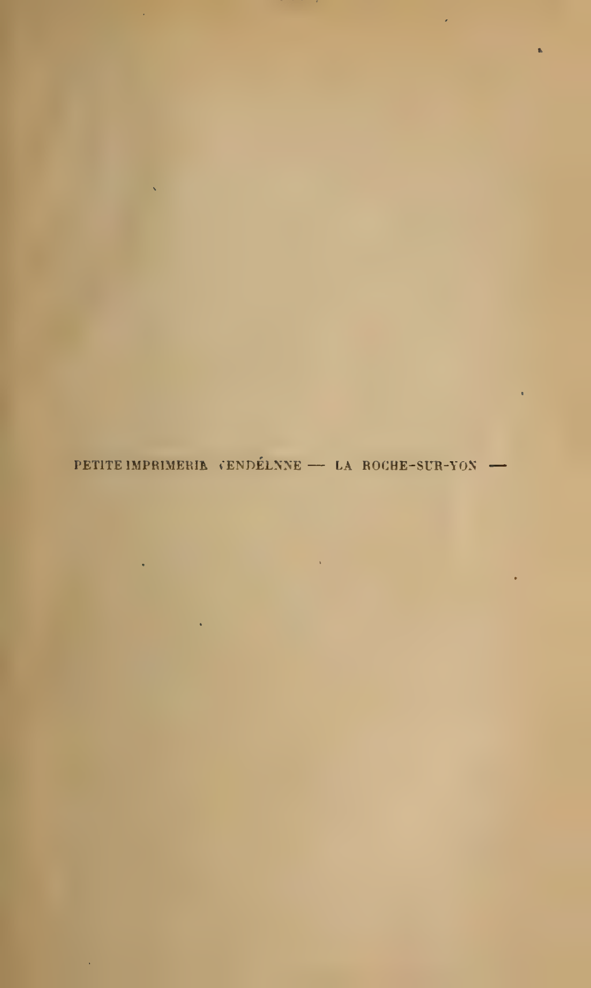
CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII



PETITE IMPRIMERIE VENDÉENNE — LA ROCHE-SUR-YON —

Mélia, Jean
Stendhal et les femmes